

# SYZYGIE

mounir 98-99

# Chapitre I

## L'unité.

*Si l'homme était parfait, il serait dieu.  
Voltaire.*

*Pardonnez donc.  
Elevez ce qui ne doit être rabaissé.  
Le critique littéraire détruit et souille.  
C'est un écrivain manqué.  
Maintenant Lisez, vous en avez le droit.*

M regarde curieusement les angles de la pièce cubique, blanche, simple mais tellement personnelle. Il s'aperçoit qu'il dort dans cette chambre depuis bientôt deux ans pourtant il en ignore bien des détails.

Rêveur il fixe le coin opposé et s'interroge sur les choses qu'il aime, les choses qui lui rendent son amour et qui font qu'au réveil il est heureux d'exister.

Il se passe la main dans ses cheveux noirs, courts et fendus presque à angle droit par une raie garante d'un certain sérieux.

M s'allonge sur son lit, pensif. Il redessine la nature, crée des paysages merveilleux, des régions sauvages et fières où tout serait encore à faire, des lieux dans lesquels le béton serait proscrit. La toile seulement ébauchée déjà s'évanouit tandis que des visages diffus se dessinent et dansent paisibles ou menaçants dans les eaux troubles de son imagination.

Les visages se précisent, alors qu'éclatent des rires sonores, aigus.

C'était des visages inconnus, des visages de femmes moqueuses, d'une beauté peu commune. Ennuyé, M ferma les yeux et pénétra dans le monde du rêve, prolongement de ces dernières images déclinantes.

En ces temps modernes M, était perdu, ensorcelé par des créatures insaisissables aux parfums enivrants. Sous le charme, il constata très vite à quel point il était ardu de les approcher sans se brûler les ailes.

Ces derniers temps, peut être était-ce une conséquence de son humeur sombre, M se montrait plus sensible aux nymphettes à la peau battue par le soleil, ces jeunes filles au regard à la fois énigmatique et enjouée dont la pupille pouvait en l'espace d'un simple credo s'embraser sous l'effet de la colère ou s'assombrir, virant au noir sous le froncement des sourcils si une pensée triste venait à effleurer leur esprit.

Vous l'aviez deviné, M s'ennuyait ferme.

Il fallait qu'il trouve une occupation nocturne car depuis plusieurs soirs déjà il restait seul, souvent face à l'écran lumineux de son ordinateur.

Il écrivait des textes où tentait de créer un programme informatique révolutionnaire. Autrement il employait une importante partie de son temps et de son énergie à réfléchir, sans doute dans le néant. La jeunesse dirait plus simplement qu'il comatait. Un de ses passes temps favoris dans ses moments d'ennui profond consistait en la lecture d'une trouvaille personnelle, qu'il espérait peu lue, ou mieux, totalement inconnue du public, pour que soit possible une relation secrète, presque mystique avec l'ouvrage. Ainsi le livre prenait à ses yeux une grande valeur car il devenait relique, source de savoir, portail vers le grand extérieure.

M était amateur de manuscrits anciens parlant de mondes mystérieux avec leur part d'horreurs et d'héroïsme, leurs terres inexplorées, leurs créatures de légendes...Le fantastique voilà ce qu'il recherchait, car dans ce monde connu jusque dans la moindre parcelle de jungle et corrompu par l'argent, M avait soif d'autres valeurs, soif de combat épiques, de changements majeurs. Ces derniers jours, il prêtait moins attention aux informations, constatant qu'on répétait toujours les mêmes choses travesties avec plus ou moins d'habileté. Ce qui l'exaspérait c'était la proportion énorme de mauvaises nouvelles par rapport aux bonnes et un sentiment pénible d'impuissance à contribuer à un quelconque changement positif sur le monde, du fait que l'information se borne la plus part du temps à relater bêtement des événements ou des décisions passées.

Ce qui l'agaçait au plus haut point, c'est que les informations sont passées par un filtre tel qu'elles perdent une part non négligeable de leur véracité. M était convaincu que les nouvelles sont profondément retravaillées par le système médiatique. Il était certain que s'il en discutait (c'est pourquoi il le faisait de plus en plus rarement) tout le monde serait d'accord sur cet état de faits, et c'était cela là le pire, car quelques instants plus tard ces mêmes personnes assises suintantes devant leur téléviseur où dévorant leur journal avec avidité oublieraient tout ce dont ils venaient de discuter, à l'images de malades lobotomisés...

Le monde aujourd'hui trop complexe offre une réalité uniforme car à la fois façonnée et égalisée par les médias, ce pouvoir déjà bien établi.

M savait qu'il était dans le vrai et cela depuis qu'allongé sous l'ombre d'un arbre protecteur, alors qu'il n'était encore qu'un simple enfant, il savourait allongé les bouffées de joie qui remontaient par à-coup le long de son petit corps. L'instant de bonheur qu'il vivait était le résultat de ce qu'il aurait appelé (s'il en avait eu les moyens à l'époque) une altération minimale de la réalité à des fins personnelles, qui lui évitèrent une correction qui sans aucun doute aurait été des plus sévères. Plus tard M se servit comme toute personne censée de l'altération minimale de la réalité et évita ainsi nombre de catastrophes en « arrangeant » les choses comme il aimait tant à dire.

Aussi il pensa qu'à l'échelle d'un état, les situations délicates ne manquent pas et c'est celui qui relate les faits sous forme d'information qui altère et donc décide qu'elle nuance donner à la pâture des chiens dégoulinants de bave qui attendent en aboyant le huit heures. Enfin voilà, M se sentait extrêmement impuissant et las de vivre dans un monde où somme toute il se figurait n'être d'aucune utilité.

Certes M avait un travail, un logement, un chien. Il passait pour un jeune homme bien fait, agréable et plein d'avenir. Il n'avait pas non plus de problèmes particuliers avec les femmes. Pourtant il était las, et se refusait à vivre pour vivre. Il lui fallait une motivation nouvelle pour continuer le métro boulot dodo quotidien. Vivre au rythme des promotions sociales l'avait un temps satisfait, mais cela lui semblait maintenant creux et dénué de sens.

Perdu dans ces pensées négatives et tristes, M se leva lentement, le front plissé, ses traits exprimaient la lassitude. Ses yeux quand il se trouvait dans cet état semblaient fixer l'envers des choses. Ils reflétaient, mystérieux, une douceur extrême.

Il fit quelque pas puis jeta un coup d'œil en direction de la fenêtre embuée, il pleuvait ferme et le ciel était recouvert d'un large manteau de gris. Il pensa que ça ne l'encourageait pas à prendre un bol d'air, mais il fallait pourtant qu'il sorte promener son chien.

Il enfila sa veste de velours, le contact du tissu sur son coup lui procura une agréable sensation. M aimait cette veste, il la trouvait très « classe ».

Ce qui l'avait séduit lorsqu'il l'avait vue pour la première fois dans cette vitrine rue la Croix, c'était sa coupe impeccable ainsi que la qualité des finitions dont elle avait fait l'objet.

Chien se tortillait en faisant des cercles joyeux autour de son maître car il savait que s'était l'heure de sa sortie quotidienne. Contrairement à son habitude, il n'aboya pas, il avait appris à bien connaître M comme savent si bien le faire les bêtes et avait noté le silence pesant de ce dernier, lourd de sens.

Mais Chien, c'était ainsi que M l'avait nommé, n'avait pas de crainte, en fait il n'avait jamais eu peur en présence de son maître car il ressentait l'amour immense qu'il avait pour lui : M ne se mettait jamais en colère contre lui.

Un lien animal les liait et tous deux avaient le sens du sacrifice. Ça n'avait pas été facile pour M de s'occuper, tous les jours, de son fidèle compagnon. Le travail lui laissait peu de temps et même lorsque épuisé il regagnait son petit appartement, il trouvait toujours la force nécessaire pour le promener, le cajoler, le nourrir ou encore pour le soigner.

Des gouttes perlaient sur joues du jeune homme, qui se laissait tirer par son labrador.

M voyageait dans des eaux troubles et opaques, il n'arrivait pas à ordonner ses pensées et il fallut qu'une voiture lui klaxonne à la figure, pour qu'il revienne à la réalité.

Il s'assit sur un banc en bois vert bouteille traversé par un ornement de fer, attaqué par la rouille orangeâtre qui avait fini à force d'entêtement par lui donner un air vénérable. M aimait les vieilles choses car il savait quelles avaient toutes une histoire et qu'il leur manquait seulement la parole pour la conter. M devinait que toute l'histoire de ce banc était incrustée là, dans ce bois gonflé par l'eau de pluie. Il palpa de sa main humide la surface usée du banc et inspira une goulée d'air frais en levant la tête vers le ciel.

Il était beau à voir cet inconnu assis au milieu du square, sous ce torrent de pluie, les cheveux ruisselants et lissés par l'orage tonnant.

M grelottait mais ne s'en rendait pas compte, il pensait à cette fille qui l'avait ensorcelé, à son histoire, à leur histoire d'amour, cela lui donnait envie de partir loin toujours plus loin, mais vers quelle destination, pour aller chez qui, et son travail ? Il savait qu'il ne pouvait quitter sur un simple coup de tête son emploi qu'il avait eu tant de mal à décrocher. Pourtant il avait la conviction qu'il était nécessaire de faire quelque chose de décisif, qui le sorte de la léthargie de laquelle il semblait ne plus pouvoir se délivrer. M fronça ses sourcils noirs et fins. Cela éveilla l'attention de chien qui dressa les oreilles, et le fixa la tête à demi penchée.

M se dit qu'il fut un temps ou il ne se laissait pas abattre un temps ou il se battait jusqu'au bout pour ses idées, pour ce qu'il aimait, alors comment avait-il pu en arriver là, seul, dans ce square noyé sous la pluie maintenant diluvienne.

Il se secoua vivement les cheveux, plus par habitude que par désir de se sécher les cheveux, puis plongea ses yeux d'ambre avec douceur dans ceux de son animal en aillant l'air de dire qu'il était désolé de l'avoir quelque peu négligé ces jours derniers. Le chien, le lui rendit avec une intensité, une innocence et une pureté extraordinaire, inhumaine pensa M. Ceci sans un mot, sans qu'une âme extérieure ne s'immisça, on eut dit que les éléments du ciel déchaînés par des forces occultes avaient créés autour d'eux un dôme protecteur.

M sourit et découvrit, à travers ses lèvres pallies par le froid, ses dents blanches et régulières.

Puis, surprenant, il éclata d'un rire puissant, qui n'aurait pas manqué d'attirer l'attention en d'autres circonstances. Il est vrai que M n'aimait pas la retenue inutile, il aimait laisser exploser les désirs de son corps et d'avantage encore ceux du cœur.



## Chapitre II

*Une seconde chance.*

*Titre, rang, pouvoir.*

*La seule caste qui ne s'acquière par l'argent ou par le pouvoir est celle des Héros.*

*En cette fin de siècle, l'homme recherchait les ressemblances.*

*En cette fin de millénaire l'humanité se tournait vers le mensonge, unifiée pour définir le bien et le mal.*

*Le véritable mal culmina et le... ô le bien véritable...Il faillit disparaître à tout jamais.*

C'était décidé, il fallait qu'il change d'air, de pays. Il avait besoin d'éprouver de nouvelles sensations pour retrouver une raison d'être heureux.

Il restait pourtant à trouver un endroit où aller. Tout était confus dans l'esprit de M, car il ne savait si le voyage sera temporaire ou définitif. En montant l'escalier droit qui conduisaient à son appartement M pensa qu'une petite étude à la bibliothèque l'aiderait sans doute à y voir plus clair.

M allait souvent en bibliothèque lorsqu'il était étudiant et il se remémorait les multitudes de livres tous plus intéressants les uns que les autres.

Les bibliothèques, ces hauts lieux du savoir, il fallait qu'il s'y rende au plus tôt.

Ainsi M s'endormit le cœur rempli d'espoir, il rêva d'aventures et de rencontres merveilleuses.

Il marchait lentement sur un sentier inconnu bien qu'il s'en dégageait une odeur familière.

Il faisait sombre et humide tout au long du sentier - une impression étouffante d'être épié par un observateur malveillant. Il presse le pas, le frisson dans son dos se fait plus glacial, il remonte sa colonne vertébrale puis tel un serpent, se love dans le creux de sa nuque.

Plus vite ! Il faut aller plus vite ! Pris de panique il n'ose se retourner, il court éperdument vers nul part et c'est l'horreur ! Car le sol se dérobe sous ses pieds trempés. Suit une chute vertigineuse vers le noir et les profondeurs de la terre.

M se redresse en sursaut les muscles tendus, le souffle court, crispé mais déjà soulagé.

Le rêve, bizarrement, s'était transformé en cauchemar et ça lui arrivait de plus en plus souvent ces derniers temps.

Sans chercher d'explication complexe, M se leva machinalement, heureux de revenir à une réalité plus rassurante. Il entra dans la salle de bain pour prendre sa douche quand le téléphone sonna.

Il courut tout trempé et glissa sur le sol mouillé. Il tenta de se rattraper, en s'accrochant au porte manteau qu'il entraîna avec lui dans sa chute en manquant sa manœuvre. Incapable de retrouver l'équilibre, il exécuta un fantastique roulé-boulé et c'est le souffle coupé qu'il décrocha le téléphone.

- Allô ?

- Bonjour c'est E, comment vas-tu ?

- Un peu dans le pâté, le réveil difficile...

- Hé bien ! C'est à cette heure-ci que tu te réveilles ?

- Pourquoi, qu'elle heure est-il ?

- 12h10 et nous avons rendez-vous pour déjeuner je te rappelle ! !

- ( Embarrassé ) écoute E, je te prie de m'excuser mais j'ai dû avoir un problème avec mon réveil, je ne l'ai pas entendu sonner...

- Oui, je vois, ou je l'entends, devrais-je dire ! Et que fait-on pour le déjeuner.

- Je crois que tu vas devoir faire sans moi... Je n'y serais jamais à temps et puis j'ai décidé d'aller directement en bibliothèque...

- Je n'arriverais donc jamais à te mettre la main dessus, sacré toi !

- C'est que je.

- OK pas d'excuses inutiles, demain soir chez moi, pour dîner, huit heures ça te vas ?

- Je...

- Génial !

- D'accord.

- A propos qu'est-ce que tu vas faire en bibliothèque, tu reprends les études ? (Rire)

- Oh ! Rien d'extraordinaire, je vais me documenter sur certains pays pour me décider.

- Tu pars en voyage ?

- J'en sais encore trop rien... Ecoute, si tu veux, je te raconterais ça chez toi...

- Très bien, grosses bises. (Elle raccroche).

Rien de tel qu'une bonne douche pour se réveiller. Rasé et habillé M entrepris de se rendre à la bibliothèque « Bouglonne Jaurès » réputée pour la qualité de ses nombreux livres d'histoire et de géographie.

C'était encore un de ces dimanches mornes et ennuyeux. Des nuages gris couvraient le ciel de décembre. Et comme toujours les rues tristes de Paris semblaient exhaler l'égoïsme.

M était habitué aux regards vides des passants, il se demandait s'ils avaient une vie intéressante. Parfois il s'interrogeait et pensait que peut être, de l'autre côté du miroir il adoptait lui aussi, cette attitude absente.

Le bus quitta l'avenue et s'engouffra dans une rue dallée plus étroite, de part et d'autre, sur les trottoirs irréguliers, les commerçants vantaient de leur voix forte et mélodieuse les vertus de leurs produits. M venait souvent se promener rue du Malandre le dimanche, lorsqu'il s'ennuyait. La rue du Malandre, c'est une histoire de réminiscences heureuses, de gaies couleurs, c'est une amie, que l'on arpente lorsque l'on se s'en seul. On peut y faire ses courses au vrai marché, y goûter des produits du terroir, mais on peut aussi s'arrêter des heures durant et admirer à travers les vitrines impeccablement propres, des tableaux ou des antiquités.

M se dit qu'il avait tendance à trop rêvasser ces temps-ci, il s'avança vers la porte et descendit du bus.

L'air était froid aussi décida-t-il de bien refermer sa veste. Il se mit en marche direction la bibliothèque, ça faisait vraiment longtemps qu'il n'y avait mis pied. En un sens il ressentait un certain plaisir à y retourner maintenant qu'il n'était plus étudiant. Oui c'était l'idée d'y aller pour son propre plaisir, de son libre choix, qui le séduisait. M approchait prestement de l'auguste bibliothèque et repensait aux années passées dans ses immenses salles sombres et silencieuses. C'était le temps de l'insouciance, du savoir, les années fac, le temps des rencontres avec ces charmantes étudiantes qui vous relouaient du coin de l'œil en même temps qu'elles faisaient mine de lire quelque savant ouvrage.

Enfin, il arriva dans la place et entrepris de sélectionner les volumes traitant des pays qui l'intéressaient en se servant de l'ordinateur.

Le clavier de l'ordinateur était sale, cela faillit le décourager, mais devant l'immensité du contenu de la salle, il décida de prendre sur sa personne et tapa « Afrique ».

La machine, obéissante, lui sortit une liste si longue qu'il recommença la commande et tapa, plus méfiant, « Maghreb ».

M nota rapidement les références des ouvrages et s'orienta vers l'aile gauche de la salle.

Il passa l'après midi à lire.

Plus il lisait et plus il trouvait l'histoire de ces peuples d'Afrique du Nord, riche et passionnante. M était fasciné par les connaissances accumulées alors que l'Europe tâtonnait et que l'Amérique n'était qu'une idée germante dans l'esprit d'une poignée de navigateurs visionnaires.

M avait pris beaucoup de notes. Puis (épuisé et non désireux de revenir le lendemain) il photocopia des chapitres entiers sur la médecine arabe du siècle d'or, en particulier ceux traitant des travaux du grand médecin Ibn Sina et la traduction du voyageur de l'Islam Ibn Battuta.

C'est donc épuisé mais content d'avoir rassemblé les documents nécessaires que M quitta la bibliothèque et reprit le bus qui le mènerait à son appartement.

Confortablement installé dans son canapé-lit M écoutait les informations. Il était blasé, c'était toujours les mêmes catastrophes qu'on nous réchauffe pensait-il. Eternellement résonnait la voix monocorde du commentateur qui par moment faisait un effort inutile, tentant de faire dans l'aigu pour dramatiser un peu son misérable discours. Les heures passaient et lentement, en douceur, le sommeil le gagnait. C'était une sensation agréable. Plus il luttait pour rester éveillé, plus le sommeil lui semblait délicieux, désirable, il fallait qu'il se donne à lui.

M aimait ce moment, où, conscient qu'il était inutile de lutter, il était sur le point de s'endormir, ses paupières se faisant de marbre.

Ce soir il ne rêva point. A son réveil, il se sentit empli d'une énergie nouvelle ainsi que d'une volonté de mieux faire, de mener à bien son projet de voyage.

M se prépara un café, puis ce mit à inhaler son odeur merveilleusement parfumée, la tête plaquée contre la vitre embuée par sa respiration et la vapeur chaude qui se dégageait de sa tasse.

M contemplait la partie sud de la ville, puis son regard se porta sur l'horizon lointain, les habitations au firmament se fondaient avec le gris-sombre du ciel secoué de grondements de tonnerre.

Dans le désert l'horizon n'existe pas pensa-t-il. En effet quel que soit le lieu où l'on se trouve, regarder à l'horizon c'est voir encore du sable, c'est revenir à la case départ, mais comme toutes les cases sont identiques...

M se dit que les nomades du Sahara, héritiers de la sagesse ancestrale des anciens et des secrets de la vie extrême du désert, sauraient peut être répondre à ses interrogations sur le sens de la vie et sur l'existence de l'amour en ce monde décadent.

Le monde évolue trop vite et les valeurs ainsi que les repères se perdent : faute de temps, les parents et les grands-parents n'ont plus le temps de transmettre leur héritage, car seul compte l'argent, la séduction et le succès, la sagesse était devenue superflue.

Par contre M était convaincu qu'il existait encore des gens préservés de la folie de ce vingtième siècle. Des personnes en harmonie avec la nature et les éléments. Il le fallait, il se devait de les trouver, c'était devenu une obsession, un nouveau but à sa vie qu'il trouvait si commune, si calquée sur celle de monsieur tout le monde. Oui, M ne supportait plus d'avoir une vie toute programmée, qui s'intégrait parfaitement dans la machine sociale de production, où chacun occupe une case prédéfinie par les études qu'il aura suivies. Le seul but de l'homme des villes ne devrait pas se limiter à se hisser à la case sociale supérieure et à s'offrir de minables voyages organisés. Comme il les trouvait ridicules ces voyageurs du dimanche, toujours fiers de vous raconter leurs péripéties pathétiques, et leur « contact » tellement superficiel avec les populations visitées.

M savait que lui allait devoir s'intégrer avec les nomades, vivre à leur façon pour tenter de comprendre, pour se dépasser.

Alors s'il fallait s'exiler pour trouver la vérité, que l'exile m'ouvre les yeux et le cœur se dit M. Il se détourna de la baie vitrée, et rassembla ses affaires de travail, l'esprit voguant sur un océan trouble de questions fondamentales.

Comment en sommes nous arrivés à placer nos créateurs seconds dans des maisons pour légumes !

Comment peut on en être arrivé à ne plus appliquer le principe de transposition qui plaça l'homme au-dessus des animaux : M était horrifié de constater qu'aujourd'hui, lorsqu'on croise une âme en détresse dans la rue, l'idée que par un destin malheureux nous soyons à sa place aie la triste tendance à disparaître nous enlevant ainsi notre bien le plus précieux, notre humanité.

Sommes-nous des machines programmées, froides et insensibles à la douleur des autres ? Pas tout à fait, mais nous sommes en voie de le devenir, il y a tellement d'hypocrisie dans toutes les formes d'aides que nos structures fournissent...

M savait qu'il allait être ardu d'obtenir un congé en cette période de haute activité. Le mois de décembre apportait la véritable froideur de l'hiver, les grosses recettes pour les commerçants zélés.

Pourtant à milles lieux, décembre, c'est le mois de tous les dangers pour ces héros, les marins des mers glaciales, des vents de la mort, soufflant en rafales, fouettant les visages craquelés par le sel et l'épouvante, le vent du Nord, complice de la faucheuse, ami des lames de fond était roi, heureux, impitoyable ils s'en allait jusque dans les terres annoncer gaiement les nouvelles veuves.

Mais cela M le gardait pour lui, son patron n'en avait que faire, seul comptait les graphiques aux courbes acérées, reflet abstrait d'une certaine production d'un certain chiffre d'affaire.

Craignant un refus catégorique du directeur concernant sa requête, la veille, M avait rendu visite à un ami de longue date, médecin.

Il lui expliqua son projet.

Dr O, homme de foi qui plus est, doté d'une belle intelligence compris son ami et se proposa de lui-même pour lui fournir un arrêt maladie.

Ç'avait été une soirée rare. Tous deux avaient échangé leurs idées dans une atmosphère de liberté et de compréhension non feinte. Le feu crépitait faiblement dans la cheminée du Dr en même temps que les pensées prenaient naissance. Les pensées se caressaient ou s'opposaient, parfois elles finissaient par fusionner enfantant des rêves ou continuaient paisiblement leur ascension sans être altérées.





### Chapitre III

*Hommage à J.R.R.T*

**Trois** anneaux pour les rois Elfes sous le ciel.  
**Sept** pour les seigneurs nains dans leurs demeures de pierre.  
**Neuf** pour les hommes mortels destinés au trépas.  
**Un** pour le seigneur des ténèbres du haut de son sombre trône.  
*Dans le pays de Mordor où s'étendent les ombres.*  
**Un** anneau pour les gouverner tous. **Un** anneau pour les trouver.  
**Un** anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier.  
*Au pays de Mordor où s'étendent les ombres.*

M retint son souffle et poussa la porte.

Le directeur l'attendait, le cigare à la bouche. Ce dernier l'invita à s'asseoir sur un des confortables fauteuils de cuir mat. M remarqua que son dossier professionnel reposait ouvert sur le bureau de palissandre. C'était bien là l'habitude d'A. Toujours très posé, A n'était pas homme à prendre une décision sans avoir étudié la question, sous tous les angles. Il aimait à le faire savoir à ses collègues ou à ses clients. Ce dossier ostensiblement ouvert était sa manière franche de montrer à M qu'il s'intéressait sérieusement à ses employés et qu'ils pourraient ainsi discuter en connaissance de cause. Par politesse, M attendit qu'A le questionne sur le sujet de cette entrevue.

- Et bien, je vous écoute M. M, que puis-je pour vous ?
- Je suis venu vous voir, pour vous demander un congé.
- Je comprends que vous ayez besoin d'un peu de repos, d'autant que vos états de travail son excellents. Votre hiérarchique monsieur F, avec qui j'ai pu m'entretenir hier m'a dit combien, il était satisfait de votre travail, et vous à couvert d'éloges.
- Je vous remercie M. A ...
- Vous savez M, un poste à hautes responsabilités, va se libérer le mois prochain, un départ à la retraite... Ainsi ne serait-il pas plus judicieux de repousser pour quelques mois ce congé – et puis nous sommes en pleine croissance, et des hommes dynamiques tels que vous nous sont précieux...
- Je vous remercie pour votre proposition, mais comprenez que j'ai réellement besoin de ce congé maintenant, d'autant plus que cela fait plus d'une année que j'y renonce...
- Ce serait pour combien de temps ?
- Un mois et demi ...

Le visage d'A s'empourpra, l'appelle du sang vers la tête l'avait trahit, et M sentit qu'il allait devoir montrer sa détermination, sans cela s'en était fini de son voyage.

- Hum, très cher M vous n'êtes pas sans savoir les règles s'appliquant à la prise d'un congé longue durée dans notre société.
- Non, monsieur, il me semble qu'elles stipulent qu'il faut prévenir un nombre de jours égal à quatre fois, la durée du congé espéré.
- Bonne connaisse du règlement intérieur, j'aurais aimé y faire entorse, compte tenu de votre situation et de la qualité de votre travail, hélas le règlement... Vous pourrez donc comprendre que votre congé vous sera accordé mais seulement dans six mois.

Espèce de petit hypocrite malingre pensa M, je n'ai pas dis mon dernier mot.

- Vous avez entièrement raison, le règlement doit être appliqué impartialement à tous et je comprends tout à fait que dans votre situation, vous deviez donner l'exemple, sans compter que de nombreuses personnes des plus hautes instances de la direction seraient heureuses de vous le reprocher à la première occasion...

Le directeur esquissa un large sourire, on eut dit qu'il était heureux. Il coupa M dans son élan, petite impolitesse, privilège des êtres hiérarchiquement supérieurs.

- Très cher M, je comprends à présent, les éloges de M. F à votre propos, vous comprenez vite et bien, vous me plaisez...

- Je suis flatté et j'ai pu trouver en étudiant le règlement une solution qui nous satisferait tous deux.

Le directeur, fronça les sourcils sentant qu'il allait se faire piéger, mais cette joute verbale avec ce garçon volontaire l'amusait, d'autant plus qu'en général les autres employés se laissaient aisément embobiner par ses discours moralisateurs et positivistes qu'il avait eu le temps de mettre au point et d'éprouver durant ses longues années de métier.

- Le seul cas qui permette une prise de congé immédiate, de longue durée est l'arrêt maladie. J'ai ici un arrêt maladie en bonne et due forme pour une durée d'un mois et demi, et s'il devait être refusé, je me verrais dans la nécessité de démissionner.

Les dernières phrases de M eurent l'effet d'une bombe dans l'esprit du directeur, surpris à la fois par l'ingéniosité de M et par sa détermination. Cette fois encore il ne put s'empêcher de rougir et s'en voulu, ce qui eut pour effet d'augmenter sa gêne. A tira longuement sur son cigare, inspirant profondément la fumée, c'était sa façon de gagner du temps, de se calmer, pour prendre la bonne décision. Suivit un silence pesant qui parut à M une éternité. La fumée grise dessinait des arabesques étranges avant de disparaître dans le vide, rêvant déjà aux dunes sablées d'or M se jura à cet instant que plus rien, non cette fois vraiment plus rien ne pourrait le retenir.

Le directeur homme rusé et observateur, durant cette fraction de seconde, perçu dans le regard étincelant de M cette force mystérieuse qui l'attirait, même s'il en ignorait la nature. Il comprit que le jeune homme ne changerait pas d'avis, et ressentit une espèce d'admiration refoulée. Il brûlait de demander à M ce qu'il allait faire de son congé, mais conscient de leurs positions respectives il se retint. Il fit mine de lui vouloir un peu car il aurait pu jouer d'entée carte sur table. Décidément ce garçon de l'avenir pensa A, après quoi il reprit la parole :

- Je vois que vous avez vraiment pensé à tout, mes félicitations, vous pouvez partir en congé dès demain. Il est probable que le poste que je vous proposais soit encore libre à votre retour, aussi revenez-vous en forme et passez me voir à mon bureau afin que nous en discutions sérieusement.
- Je vous remercie vivement pour votre compréhension monsieur le directeur.

Ils s'échangèrent une poignée de main puis M sortit du bureau légèrement crispé mais heureux d'avoir fait un pas de plus vers son rêve.

Le soir, dans son lit, M avait pris l'habitude de faire le bilan de la journée lorsqu'elle avait été positive, ça le remplissait de joie, ça le berçait. Alors qu'il repensait à l'entretien du matin, M révisa son jugement sur le directeur, cet homme qu'il avait d'abord trouvé hypocrite. Il se dit qu'en réalité il n'était pas dénué d'une certaine sensibilité et que c'était son travail d'éprouver la volonté de ses cadres et autres employés. Il se représenta à sa place, comme se devait être difficile de briser des espérances, de prendre des sanctions, de ne pouvoir être impartial pour tous, compte tenu des pressions extérieures, en somme comme se devait être ardu de faire survivre une entreprise soumise à la formidable concurrence internationale. Avant de s'endormir tout à fait, il se dit comme pour se réchauffer le cœur et pour se donner du courage, que dans ce monde fou, heureux étaient les gens qui ont des rêves, des objectifs aussi insensés soient ils. C'est ce qui lui avait donné la force de s'imposer face à son directeur ce matin, sans quoi il aurait abdiqué après quelques arguments creux comme le font tous les autres cadres, qui malheureusement abdiqueront peut être toute leur vie. M était dotant plus triste qu'il avait nombres d'amis dans cette situation. Comment leur en voudrait-il ? La vie de couple à ses joies, et ses inconvénients quand la fortune vous ignore. Comment bâillonné par les promesses conjugales, ligoté par les charges sociales ? Comment s'imposer, être heureux, indépendant ? C'est impossible pensa M poussant un bâillement. Alors incapable de voler vers leur destin, on leur vend du rêve, télévision, cinéma rien de tel pour vendre encore et encore.

M décida donc d'embarquer à destination du Maghreb.

Le Maghreb désigne une étape de la journée, le couché du soleil.

C'est une des moments où le croyant doit faire sa prière.

M n'avait pas vraiment de préférences pour l'un ou l'autre des trois pays phares du Maghreb : Maroc, Algérie, Tunisie.

Il s'était bien documenté à la Bibliothèque Nationale.

Il savait que ces trois pays, partagent aujourd'hui encore, la même langue : l'arabe.

Ce qu'il avait appris c'est que leur histoire respective, issue du même berceau, se mirent à diverger, parfois dangereusement, avec la décolonisation.

La décolonisation, M y pensait souvent.

Il se demandait qui de la colonisation ou de la décolonisation faisait le plus de mal aux peuples.

M savait que son idée tenait du paradoxe, et souvent, il se plaisait à en parler avec des gens bien pensant afin de les provoquer, de leur prouver combien dangereux peuvent être les idées reçues.

Paradoxe, pourquoi ? Pour M il va de soit que la colonisation est un chose mauvaise.

Coloniser un pays c'est d'abord s'emparer de ses richesses, et plus grave encore, imposer sa façon de penser à des peuples qui possèdent déjà une identité.

M pensait qu'il existe deux sortes de colonisation :

La colonisation sincère :

Je débarque, je pie le plus possible, sachant que le temps m'est compté et que l'exploitation sauvage va soulever dans un temps que je peux presque prévoir, des révoltes incontrôlables. Ainsi avant que la situation ne devienne explosive, je verse un peu le sang le temps de remplir mes dernières cales, puis je plie rapidement bagage.

La colonisation masquée :

Elle s'accompagne d'un désir de bonne conscience. Elle fait appel au voile du mensonge.

C'est plutôt, je viens vous aider à vous développer, je vous apporte la culture, que dis-je la civilisation, la lumière. Vous dites ? Je ne vous entends pas ? Vous ne voulez pas de notre aide ? Vous ne savez pas ce qui est bon pour vous... Vous nous remercieriez plus tard...

Dieu est chrétien, l'Angleterre est le centre du monde, le blanc est la plus belle couleur, d'ailleurs elle réfléchit la lumière, c'est vous dire ! vous ignoriez tous cela, incroyable ! Il y va de notre devoir de politique, religieux, social, que de vous montrer la voie, votre salut en dépend... Non, non, voyons ! Ne nous remerciez pas, c'est avec joie que nous faisons cela,

l'enfant, pauvre enfant ne sait pas, il à besoin d'être guidé, et plus tard, lorsqu'il ne restera que ruines fumantes de votre beau pays, nous nous en irons, alors vous serez mûres, vous aurez compris que vous êtes nos esclaves, esclaves de notre civilisation, de nos biens de consommation, esclaves de nos alcools de nos véhicules, esclaves de nos émissions télévisées imbéciles, de notre fonctionnement.

Vos pères aux visages tannés par le soleil «fabriquaient » des cannes pour pêcher, des outils pour bâtir. Certes ils ignoraient la technique des éléments finis appliquée aux poutres de béton, néanmoins ils étaient créatifs.

Après la décolonisation, souvent il reste le fantôme du colon, une sorte de dictateur, que l'on a placé là pour gouverner les brebis. Cette marionnette brutale télécommandée à grande distance...

Alors mes pauvres amis, vous attendez durant le restant de vos jours, des jours, des jours, des nuits, des nuits, des jours, des jours meilleurs.

La bas on déclare que la faim n'existe plus dans le monde.

La bas on se maquille avant de sortir pour l'équivalent de plusieurs semaines de nourriture. La bas on vie tout simplement dans un autre monde, avec des problèmes différents. Mais les esclaves c'est vous. A t'ont déjà tenter de coloniser un désert stérile – bien sur que non, pourquoi faire ?

Oui M était profondément convaincu que la colonisation (ce mot doit être compris au sens large ) est à ranger dans les choses qui appartiennent au domaine du mal, du noir, du négatif tant est que ces notions qu'il savait toutes relatives existent...

La décolonisation c'est une explosion de joie vraie, courte mais malheureusement ô combien futile.

Car c'est également un affreux simulacre de liberté, d'indépendance. La décolonisation c'est l'illusion d'un bonheur que tous souhaitent. Car M avait compris notamment en s'intéressant à l'actualité de pays tels que la Palestine, ou l'Inde que le colon lorsqu'il vous quitte, laisse une graine maléfique, un germe malin...Il crée un conflit de frontières indémellable. Il laisse le flou en se retirant, le flou des contours, frontières litigieuses, elles engendrent la haine entre voisins...

La haine appelle la haine, par une alchimie très humaine elle prendra les traits de la furie.

Folie furieuse, en guerre mes amis soyez braves et têtus ! La décolonisation s'est souvent la guerre totale pour des années.

Le colon joue les arbitres, les marchands de tapis (marchant d'armes vous l'aviez compris ) quel beau rôle !

M observait le noir de café. Il se mélange avec la crème ainsi naissent des formes incompréhensibles.

M essaye de leur donner une signification, un visage, une montagne, une tempête. M recherche la paix, le calme pour trouver un nouvel équilibre. Se sera le Maroc ou la Tunisie.

L'Algérie aujourd'hui c'est la violence, M déteste cette violence aveugle, nécessaire, utile.

Il sait que l'Algérie après près de cent trente années de colonisation, est victime d'un phénomène de rejet. L'Algérie traverse une crise d'identité profonde. La recherche des racines passe parfois par la barbarie.

M suppose que c'est une étape difficile mais qui ne pourra durer. Le peuple fut leurré par de vaines promesses, et dans sa majorité, rejette la violence. Seuls une poignée de fous sanguinaires s'accroche à l'illusion du règne de la démence.

Lorsqu'une situation est désespérée, il est aisé de croire n'importe quel sauveur providentiel.

Par le passé, l'homme cru en des utopies, séduisantes, fascinantes, propres à transformer la terre en paradis.

Mais l'échec, à chaque fois fut cuisant. Les Utopies ne peuvent se réaliser par définition car l'homme demeure homme et malheureusement, les sentiments d'envie, de jalousie, de soif du pouvoir font parti de son être.

L'homme n'est pas naturellement bon. Il doit souvent faire appel à sa volonté (réellement immense ) pour ne pas céder à agir mal.

Certains sont surpris de constater que dans nos sociétés il semble plus aisé de faire le mal que le bien.

Il est plus simple d'être égoïste que généreux. Il est plus naturel de penser à soit qu'aux autres, pourquoi ?

Car nous sommes des individus conscients de leur profonde singularité.

Nous évoluons sur Terre et non au Paradis. La vie est difficile. Seul le travail (le vôtre ou celui des autres ) permet de survivre.

Laissez vous aller, décidez de ne plus rien faire et le spectre de la mort d'abord timide se dessinera de plus en plus précisément, déterminé enfin.

Ca y est M a trouvé dans son café la forme qu'il recherchait. Il voit un ciel noir parsemé de grains plus clairs. Il imagine du sable, et des cirrus entachant les ténèbres de la nuit. Il devine les dunes à la fois crémeuses et laiteuses, troublant métissage du lait et du café.

L'arôme de l'Arabica, l'emplis de chaleur et il voyage songeur au-dessus du désert dont il se dégage calme et unité.

C'était décidé, il embarquera pour le Maroc, en direction du désert du Sahara dont l'empire aride se prolonge jusqu'en Mauritanie.

Il lui faudra des cartes, du matériel. M à conscience que les conditions de vie dans le désert son difficiles aussi dès demain il ira s'équiper du mieux qu'il pourra, dans la limite du budget qu'il s'est fixé.

- Hum Hum...

- M est revient sur terre, en France, à Paris, sur une terrasse de la butte aux canetons, dans le treizième arrondissement.

- VOuuui ? Que me veut donc ce pingouin désagréable pensa M irrité.

- Monsieur, il est midi...Désirez vous manger ? ...Le menu du jour est ...

- Non merci, répliqua sèchement M. Il avait horreur qu'on le force à consommer.

- M se leva promptement, alla au comptoir, paya et sortis de la brasserie, maudissant intérieurement le volatile impoli, pour l'avoir si impunément arraché à sa merveilleuse rêverie.

Avançant à grandes enjambées, M ne pouvait s'empêcher de penser au serveur de la brasserie des Ortolans, il se disait que les pingouins de cet type devraient être interdits de service dans les brasseries.

Qu'ils n'aient pas de palmes pouvait à la rigueur se comprendre, mais cela ne suffisait en aucun cas à justifier leur attitude de rapace. M pensa que les pingouins de l'espèce de la brasserie des Ortolans étaient peut-être des cousins très éloignés des vautours qui par une profonde ( et perverse ! ) mutation génétique s'étaient transformés, perdant la capacité de voler mais conservant la voracité naturelle des vautours.

M, s'était un peu calmé, il traversait maintenant une large avenue dont il avait le plus grand mal à mémoriser le nom, se devait être l'avenue du «sergent sous-lieutenant commandant en chef mineur des armées suprêmes du 14<sup>ème</sup> bataillon d'infanterie Jacques Edouard-Balladure de Chiraquie » Pour vous dire lecteur, ô combien il est évident que les guerres sont ridicules lorsqu'elles sont enterrées, lorsque plus personne ne s'en souvient, que tout le monde se moque éperdument du simple soldat anonyme ou de l'éminent J.E.B.C de chiraquie.

Les années passent et les anciennes passions finissent par disparaître dans l'oubli. Qui se souvient, qui se passionne pour les guerres du millénaire précédent ?

Quelques rares historiens aux crânes dégarnis ... Mais pour le reste des mortels, cela ne représente aucun intérêt de savoir que Tarek Ben Ziad brûla les bateaux conquérants de sa propre armée déclarant héroïquement «derrière vous la mort, face à vous la victoire ».

Le pauvre sarrasin perdu, entraîné sans vraiment savoir comment dans cette galère, élevé pour les circonstances au rang de conquérant pense vivre un moment historique. Pourtant il est aujourd'hui mort et M se dit qu'il ignore tout de lui et des causes qu'ils défendaient. Qu'il n'aurait jamais entendu parlé de Tarek Ben Ziad si la nécessité d'en savoir plus sur le Maghreb et le hasard de ses lectures ne l'avait amené à s'intéresser aux passages traitant de la conquête de l'Andalousie par les Arabes. M ne pouvait s'empêcher de penser que la mort de ce sarrasin imaginaire, souffrant dans la poussière, perdu dans une conquête qui n'était pas sienne, était somme toute inutile.

A il changé le cours de l'histoire ce pauvre envahisseur ? On pourrait croire qu'il y a apporté une minuscule contribution, une sorte de coup de pouce infinitésimal.

Mais pourquoi lui, un autre aurait aisément pu prendre sa place dans les rangs des conquérants islamiques...

Lui couard, serait resté chez lui, auprès de sa femme adorée et de ses huit enfants. Il aurait continué à tisser des tapis comme son père le faisait jadis. Nul ne pouvait prévoir que les discours éloquents des Emirs, les promesses de victoires faciles, l'engagement de ses amis, allaient le transporter euphorique sur les terres réelles de l'ennemi andalou. Nul ne pouvait prévoir qu'une flèche empoisonnée plus entêtée qu'a l'accoutumé allait lui transpercer la cuisse...

Qui le pleurera ce héros, mort dans d'atroces douleurs ? L'histoire ne verse pas de larmes. Sa femme, ses enfants le pleurèrent et il vécut dans leurs souvenirs jusqu'à ce qu'eux aussi disparaissent absorbés par le temps.

Alors il ne resta plus rien d'Abou Kir fils d'Abou El Kébir.

Il se fait tard, les nuages s'amoncellent à l'horizon, le vent se lève, l'air est si froid. M frissonne et noue son écharpe autour de son cou engoncé dans ça chaude parka.

Il hâte le pas. Déjà des gouttelettes transparentes tombent du ciel. Prendre le métropolitain serait un moyen sûr de rester sec et de rentrer plus rapidement, mais M préfère attendre le bus. Il frissonne et trouve au ciel de plus en plus agité, un aspect apocalyptique.

Enfin, dans un désagréable crissement de pneu, le bus s'arrête, la porte mécanique s'ouvre expirant le bruit de compression habituel, il ne manquait plus que la vapeur et ce serait la locomotive.

M promena son regard le long du véhicule. Que des inconnus, maussades. Au fond une gamine au longues couettes blonde sollicite l'attention de sa mère. Elle ne tient pas en place et revendique le droit de faire du bruit. A plusieurs reprises elle manque de perdre l'équilibre et tomber mais les barres verticales en aluminium la retiennent. M la regarde amusé et heureux de son insouciance. Cette situation ne pouvait pas durer longtemps : la gamine est très vite rappelée à l'ordre sous prétexte qu'elle dérange le monsieur qui se trouvait être M. Ce dernier ne répliqua rien. Il était évident qu'il n'était pas gêné par la fillette.

Décidément Paris est la ville de l'Anonymat par excellence. Cet aspect des choses à bien des cotés agréables, mais il effraie M.

Etre anonyme c'est pour lui, une façon de se soustraire à la critique des proches ou tout simplement à leur regard qui ne peut s'empêcher de juger. C'est être libre d'être extravagant, étrange, farfelu ou encore de faire une chose complètement inhabituelle, mais ponctuelle, tout en protégeant son acquis antérieure. M sait que pour rester anonyme, il faut bien garder aux actions, aux lieux fréquentés, aux gestes qui entrent dans ce cadre, un caractère éphémère.

On devient vite un habitué du geste, des lieux, ou de l'action anonyme. Réitérez seulement deux fois la même chose et vos chances de rester anonyme seront fortement diminuées.

M sourit, il pensa : fréquente deux fois le même Bordel dut-il se trouver au fin fond de la plus perdue des campagnes thaïlandaises et on ne t'oubliera pas mon luron. Il se mit à rire doucement dans le bus, en se disant que sa réflexion aurait pu être efficacement immortalisée, s'il avait été disciple de Confucius, en un proverbe chinois puissant et plein de bon sens. Cela aurait donné quelque chose comme :

« Ne t'attache pas à un lieu sous peine d'y être connu » .

M cessa de ricaner, car il avait conscience qu'il ne fait pas bon ricaner seul lorsqu'on est entouré. Le commun des humains ayant fortement pris conscience que le centre de l'univers réside précisément en eux, ils ont les plus grandes difficultés à s'empêcher de penser que le sujet de vos rires n'est pas précisément axé juste sur eux.

L'humilité se fait rare la vanité se répand. Il cessa donc résolument de rire. Il était temps, des regards pas encore véritablement haineux, mais assez agacés se faisaient sentir par-dessus son épaule.

Station La colombe, M essaye de sortir en tentant de ne pas bousculer une vieille dame visiblement pressée. Peut être était elle claustrophobe ? Il se ressentait en tout cas, qu'elle était bien hardi pour son âge, la vieille dame.

M remonte la pente taquine, qui à chaque fois semble lui lancer un défi. M met inlassablement un point d'honneur à presser le pas lorsqu'il monte cette petite butte en plein Paris. Il presse le pas et se sent heureux, lorsqu'il est en haut devant la porte de son immeuble, et constate qu'il n'est même pas essoufflé. C'est ainsi, au lieu de la maudire, et de songer à habiter

ailleurs un jour, notre héros à trouvé un partenaire de jeu en cette pente rue Naldicar. Il la considérait comme un indicateur de sa forme physique. Tant qu'il la monterait aisément, il fallait être heureux et remercier le bon dieu d'être en bonne santé. M à pleinement conscience de son statut de passager en cette terre. Il sait qu'il est mortel, que la vie est une succession d'étapes très différentes mais finies.

Pour M l'âge n'existe pas, c'est une notion trop mathématique, trop abstraite pour caractériser être humain dans toute sa complexité. On vie, les années nous saluent et on ne les remarque même pas. C'est à coup d'événements heureux ou graves que l'on prend conscience du temps qui fuit. M se dit qu'en réalité, ce sont surtout les événements tristes qui font que nous nous retournons avec effroi en disant : est-ce là ma vie ? Il faut être philosophe et sage pour résister à la tristesse qui nous envahit alors. Car en nous, il y a tant de « si j'avais », « j'aurais voulu » ...

M sait qu'il passera par-là. C'est la destinée de l'homme que de se poser des questions.

Sinon il serait né avec les réponses, ou comme les animaux, les plantes ou enfin les caillasses, il n'aurait pas eu les moyens de se les poser. La raison est un don de dieux. Il le faut ! pensa M angoissé.

Ceci explique le respect et l'importance de la personne âgée dans l'univers de M. Il savait qu'un jour, très bientôt, il serait vieux à son tour et que sa ne serait pas facile. En effet ce qui le fascinait c'est qu'à la différence des jeunes, malgré les difficultés à se déplacer, la fatigue, les problèmes médicaux récurrents, les tragiques et inéluctables disparitions des proches de ceux avec qui ils ont burlingué, déconné, souffert... vingt trente, quarante années auparavant, oui en d'épis de tout cela les vieux tiennent le choc, ils arrivent à sourire et si on prend la peine de les écouter, ils sont les gardiens d'une grande sagesse. Ils incarnent l'endurance. Soumettez un jeune au quart de la pression mentale que subit un vieux et l'écroulement est assuré.

Le voici de retour chez lui. L'appartement est exigü mais chaleureux. M ne se sentait pas à l'étroit en dépit du manque d'espace. Il savait que c'était le lot de la majorité des gens qui désirent vivre dans Paris intra-muros. Les immeubles étripés, un peu partout, en témoignaient. Il est dit que c'est au XVII<sup>e</sup> siècle que les Français sous Richelieu ont construit le Paris d'aujourd'hui. Grandes avenues, constructions en pierre dure. Immenses trottoirs.

Mais le luxe et la luxure attirent l'homme partout, où qu'il se terre. Tel des insectes suicidaires, brûlés à grand coup de désillusions, les paysans aspirèrent eux aussi, à l'élévation. Délaissant la boue et les porcs, ils décidèrent de quitter les campagnes, timidement puis avec de plus en plus de conviction et d'entrain. C'était l'Exode rural.

Il fallait bien les parquer ces bouseux, ils étaient Gaulois, ça n'était quand même pas très convenable de les chasser comme on chassa le Portugais, le Polak, le t'Alien, le nègre et le bougnoule.

Une des différences entre le bouseux indésirable du XVII<sup>e</sup> et le Nègre (dit poliment Black) ou le Bougnoule (dit Beurre ou encore Arabe) réside dans l'origine. Même si les deux entités aspirent à la même chose : s'en sortir, l'un est gaulois l'autre est immigré. Autrement dit l'un vote l'autre non.

Sous Richelieu, il est vrai que Louis XIII régnait en monarque absolu et la notion de vote à proprement parlé n'existait pas. Ceci étant, cette masse de gens misérables venu des plaines, qui n'en ressemblait pas moins physiquement aux Parisiens, représentait une force naissante, qu'il eut été imprudent d'ignorer.

Alors bon grès mal grès ils furent intégrés à l'activité de Lutèce, petit marchand de bricoles, artisan pour qui avait hérité d'un savoir, valets pour les plus dégourdis, les autres finissaient gueux.

L'immigré dans la plus part des cas ne présente pas de ressemblances avec le peuple du pays « d'accueil », hormis qu'il est à leur image, un être humain.

En toute logique M pense que cela devrait être suffisant pour donner une chance à l'immigré.

Malheureusement, la politique est un art qui n'a pas pour fin de donner des chances gratuitement.

Les décideurs au pouvoir ne songent qu'à s'y maintenir fermement et à n'importe quel prix. L'immigré différent physiquement, culturellement, représente naturellement pour « l'extraordinaire intellect du peuple d'accueil » un péril indicible, ainsi, naturellement, il s'attire la colère des indigènes.

Il n'y a pas d'alternative salvatrice : s'il est brillant, l'immigré est perçu comme une menace pour l'état (cf les youpins). S'il l'est moins, incapable, le pays d'accueil considère qu'il devient inutile et tire la société vers le bas. Dans les deux cas, il faut s'en débarrasser. Mais qui décide ? Les élus du peuple... Les immigrés ne votent pas... Dommage pour eux.

M à bien pensé à « péril indicible » car la populace comme un animal débordant de haine, déteste l'immigré sans vraiment savoir réellement pourquoi. C'est la crainte animale. La crainte pour le territoire qu'elle marque par la pisserie. Oui toutes ses phrases, laides, elles sont comme l'urine qui est vomie par leur bouche. On reprend les phrases infâmes de tel ou tel Leader sans comprendre leur portée. On pense qu'elles sonnent juste, qu'elles riment bien, que c'est vrai, ah oui c'est vrai ça, c'est plein de sens « la France aux Français » ... Ces gens là ne savent rien de ce qu'est la France ou l'Amérique. Ils ont oublié qu'ils sont eux même des descendants d'immigrés.

M sourit, il se dit que décidément l'homme est une créature bien versatile :

Nul ne peut en vouloir aux Allemands d'aujourd'hui pour le génocide commis hier. En effet comment en vouloir à cet étudiant ultra pacifiste qui manifeste avec conviction dans la rue, contre le nucléaire, pour la paix dans le monde, honteux des agissements de la génération qui entraîna par deux fois, le monde dans la guerre. Ça n'est pas sa faute, il n'a pas de responsabilité dans les actes de son grand-père Jadis Nazi, il n'était peut être pas né.

Ceci pour dire que dans ce cas, la descendance n'implique aucune responsabilité.

Inversement le fait qu'il y ait Douze générations, les Gaulois aient sans doute ferrailé dur pour tracer à coups de gourdis cloutés, les contours de la future douce France, semble indiquer dans la bouche de certains, qu'ils y étaient dans le fer et le sang, qu'ils l'on bien mérité la douce France. En somme que ça n'est pas le hasard de la procréation qui les à fait naître là et pas dans un quelconque pays sous développé d'Afrique noire. C'était leur destinée que de naître dans le village de Vileherbe sur saune. Alors ils ont peur que l'immigré vienne envahir, leur chez eux. Ils ont craignent qu'ils ne leur volent leur emploi, comme si cela pouvait se voler un emploi. Demandez leur ce qui les gêne. Croyez-vous qu'ils vous répondront franchement : ce qui nous effraie, c'est que nous n'en avons jamais vu des Blacks et des Bougnoules, sauf à la Télévision. Y paraît qu'ils cassent tout, qu'ils volent, qu'ils sont pas chrétiens, qu'ils puent...

Non la « peur animale » vient de la méconnaissance de l'objet qui cristallise la crainte. Qui dit méconnaissance dit ignorance. Pour la grande majorité de ces rescapés de l'évolution Darwinienne, le niveau intellectuel ( M l'avait constaté plus d'une fois ) est plus que pauvre. Lorsque l'on ne possède pas les structures mentales permettant une bonne argumentation, on reprend celle de ceux dont c'est le travail de trouver de belles rimes et des phrases assassines qui sonnent juste. Ces derniers vivent et progressent grâce à la peur stupide des ignorants, victimes du syndrome de l'animal moderne. Ce qui est dramatique, c'est que dissimulé sous ces affreuses tournures populaires xénophobes se dissimulent de graves symboles, des appels dangereux qui ont déjà conduit à des génocides, des crimes contre non pas l'humanité ( Expression vous l'aviez remarqué est très en vogue en ce moment ) mais contre des ethnies bien précises. Cela veut dire quoi crime contre l'humanité ? Qu'on est tous solidaires «après », de l'extermination de tel ou tel peuple...Foutaises.

Ce soir là M épuisé s'endormit d'un sommeil agité. Il aurait souhaité que E s'endorme dans ses bras. Ses dernières pensées avant que tout se brouille dans son esprit torturé furent pour elle. Il aurait voulu lui dire dans ces moments là combien il l'aimait et aussi à quel point elle lui était précieuse. Mais dès qu'elle lui faisait face, qu'elle le regardait avec ces grands yeux gris, sa langue traîtresse se muait en pierre et les mots refusaient de sortir. Ils lui apparaissaient comme trop lourds à dire, lourds de conséquences, c'était comme si ses paroles, vraies, auraient scellé à jamais son avenir avec elle. Il s'imaginait que renier un jour ces mots, serait se comporter en lâche et s'exposer à une malédiction terrible.



## Chapitre IV

**Quatre** croix pour porter ton fardeau.

**Trois** épées pour te défendre.

**Deux** yeux pour te contempler.

**Une** bouche pour t'aimer.

La matinée était splendide. Cela mit M de très bonne humeur. Il pris son petit déjeuner en vitesse et rechercha dans l'annuaire l'adresse du «vieux campeur » le plus proche. C'était celui du Cinquième arrondissement de Paris. M éprouvait un réel plaisir à se rendre du côté de Saint Germain des Prés par ce temps ensoleillé. Le ciel était d'un bleu très pur et seuls quelques cirrus suspendus très haut dans le ciel présageaient du mauvais temps à venir. Peut importe pensa M, l'essentiel était que Paris repris des couleurs même pour une courte durée. L'essentiel était de pouvoir se promener en fredonnant un air aimé, en écoutant le chant des oiseaux ou encore celui des habitants des fleurs heureuses d'être enfin admirées. M passa devant l'ancienne abbaye sur la rive gauche de la seine. Il ne put s'empêcher de penser aux hommes qui vivaient encore au sein de cette église aujourd'hui paroissiale. M se dit qu'ils devaient mener une vie bien austère. Il traversa sans y prêter attention une foule de touristes excités à l'idée de prendre des photos près de l'église. Non loin on pouvait apercevoir les fameux cafés littéraires de Saint-germain comme les deux Magots, aujourd'hui moins à la mode. M se rappela qu'ils avaient abrités nombre d'existentialistes.

Les courants littéraires changent et ce qui enflammait les cœurs hier encore se retrouve délaissé.

M s'éloigna de tout ce petit monde et s'approcha des quais de seine. Source de vie, le fleuve se frayait un chemin lascif à travers Paris capitale de France, capitale du monde ? Une péniche passa sous le pont, des inconnus firent signe à M qui sourit et répond d'un mouvement du bras. La surface était parcourue par des flots timides. La seine était sage, de son lit elle semblait ne jamais vouloir sortir. M prit un chemin qui lui fit longer les bords du fleuve. Il s'arrêta à plusieurs reprises pour humer le parfum des rives et admirer le paysage serein. Les nombreux artistes-mimes et autres jongleurs jouaient leur numéro avec passion. Ils tentaient de faire participer un public plus réceptif qu'à l'accoutumé.

Au vieux campeur, il fut surpris par les prix, tout était excessivement coûteux. Les matières n'avaient plus rien à voir avec les cuirs et les capes des voyageurs et explorateurs des siècles passés.

Il attribua fort justement ce changement au progrès. La science du textile avait fait un bond formidable depuis la seconde moitié du Xxème siècle, avec les nouveaux matériaux. On trouvait aujourd'hui des laines polaires, des vêtements à base de pétrole galvanisé, des texture en fibres de Nylon ultra légers...

Les couleurs aussi avaient beaucoup changé, maintenant elles étaient à la fois plus claires et plus vives. Sans doute, dans le passé, le voyageur préférait il passer inaperçu : Les situations pouvaient changer sans prévenir, la fuite discrète était souvent la meilleure issue.

La mondialisation apporte peut être une certaine stabilité politique dans le monde. Le voyageur est synonyme d'apport d'argent au pays visité, notamment dans les pays en voie de développement ou plus globalement dans les pays mettant l'accent sur le tourisme. Il est en général bien mieux accueilli que par le passé.

Nul besoin de se cacher aujourd'hui, au contraire on souligne sa situation de touriste et on attend presque une bienveillance ou un ménagement particulier de la part du peuple du pays d'accueil, en vertu de notre qualité d'étranger.

Pourtant M regrettait les anciens équipements, il leur trouvait une sorte de poésie et leur attribuait quelque vie mystérieuse. Après tout c'était tout de même des peaux ayant appartenu à des animaux... Plus solides, s'embellissant à coup de cicatrices, avec l'âge et l'usure. Elles n'en avaient que plus de valeurs à ses yeux ces capes et ces vestes de cuir, de laine de mouton fourrées.

Il fallait arrêter de rêvasser et penser à choisir le précieux équipement. Il se décida et choisit rapidement : une chaude parka, un pantalon légionnaire couleur sable aux très nombreuses poches, un solide sac à dos, un sac de couchage, une gourde...

Il arrêta un taxi, lui indiqua l'endroit où se trouvait l'agence de voyage ...Le chauffeur était comme fou, victime d'une incompréhensible frénésie, il ne cessait d'enrager contre le reste du monde, comme pour bien démontrer que les rues de Paris étaient son domaine, que la vie était difficile, qu'il savait se faire respecter, lui, sur son territoire. C'est donc à coup



d'injures, d'appels codes phares et de hurlements de moteur que le taxi se fraya un chemin et finit par le déposer devant l'entrée tape à l'œil de l'agence de voyage.

Il fallait s'y attendre, une file interminable barrait l'accès aux guichets de retrait des billets. Que de perte de temps songea M ennuyé.

Il avait l'impression que tout le monde cherchait à quitter Paris pour aller vers je ne sais où ... Beaucoup de jeunes faisaient la queue... Pourtant il ne se trouvait pas vraiment de ressemblance avec eux. M ne les jugeait pas, il sentait simplement qu'ils n'avaient pas les mêmes objectifs de voyage.

Enfin s'était son tour ! Le jeune homme du guichet lui fit le même sourire poli qu'il avait coutume d'arborer avec les clients. La discussion pouvait commencer.

- Bonjour

- Monsieur, que puis je faire pour vous ?

- J'aimerais un aller retour pour Agadir...Au Maroc...

- Bla Bla, Bla bla (il fallait qu'il montre aux autres commerciaux de l'agence qu'il savait vendre un billet d'avion...) bla bla 3500FF bla bla bla bla 3299FF mais : bla bla bla 2999FF.

- OK pour l'aller retour en classe économique à 2999FF déclara M satisfait. C'était tout à fait dans son budget, et il avait craint des tarifs prohibitifs.

Il était vrai que novembre n'était pas la pleine saison pour le tourisme, ceci expliquait sans doute cela.

M était ravi, il avait sauté le pas. Il était maintenant très difficile de reculer. Et c'est cela même qui lui donnait le courage d'entreprendre ce voyage vers l'inconnu.

Ce qui lui restait comme budget équipement, il hésita à l'investir dans un appareil photographique. A bien y réfléchir c'était une mauvaise idée, il pensa que ce serait certainement risquer de mettre une barrière physique entre lui et le peuple qu'il souhaitait apprendre à connaître. Il n'allait pas au Maroc pour jouer les reporters intrépides. Il se voulait humble, sans a priori sans naïveté non plus. M n'ignorait pas que de sacrés coquins guettaient les poires bien mûres. Il n'avait surtout pas l'intention de se faire plumer par quelqu'un parce qu'il était étranger.

Le départ était pour la semaine prochaine et déjà le temps lui semblait s'écouler trop lentement.

M était excité à l'idée de son voyage. Il s'imaginait, parcourant les dunes du Sahara à dos de chameau ou encore assis près d'un feu en compagnie des bédouins savourant un thé à la menthe brûlant, pour lutter contre le froid glacial des nuits désertiques.

La veille de son départ, M invita E au restaurant. De toutes les manières, cela était convenu, il ne pouvait y échapper. D'ailleurs, c'était tant mieux, il ne désirait pas y échapper. C'est vrai qu'il n'avait pas eu beaucoup de temps à lui consacrer ses jours derniers, mais c'était dû surtout à l'attraction obsessionnelle exercée par les préparatifs du départ, le rêve qui patiemment gagnait sur la réalité. Maintenant qu'il touchait au but, il se sentait heureux de passer du temps avec E. Il se cachait qu'il aurait aimé qu'E fasse partie du voyage. Parfois lorsqu'elle l'écoutait lui parler de son rêve, il lui semblait que ses yeux brillaient d'intérêt, il avait alors le désir de lui prendre les mains, de les serrer très fort et de lui proposer de l'accompagner à la limite du monde habité.

Cependant, M était un homme réaliste et il savait qu'il est certaines demandes qui d'avance, sont vouées à l'échec. Dans ces moments il devinait combien elle était proche de lui. Proche de son cœur, loin de son rêve.

Il étaient deux êtres qui demeuraient singulièrement différents et revendiquaient cette différence tout en se réjouissant qu'elle exista.

E avait grandi à la campagne, et elle avait choisi pour la vie la couleur verte.

Pour elle le bonheur, c'était la nature florissante, les bons, les braves chiens, les animaux de ferme, les papillons, les coccinelles et tous leurs amis insectes inoffensifs et insoucians. Elle avait une relation privilégiée avec la nature fertile, celle qui permis à l'homme de survivre puis de vivre. Celle qui permis à ses parents de gagner dignement leur vie et de l'élever dans le rire et la joie. Elle avait appris la valeur du travail. Le travail de tous les jours qui permettaient de dominer la terre, d'en tirer les fruits. Il lui semblait que les fermiers avaient le mérite de ne faire de tort à personne, en cultivant leur terre, qu'ils étaient forts, qu'ils n'avaient pas besoin du reste de la société corrompue pour manger, qu'ils étaient libres... Elle avait tort, mais c'était alors une petite enfant.

Bien sûr E avait compris beaucoup depuis, mais il lui restait une flammèche d'innocence qui n'était pas pour déplaire à M.

Il fallait qu'il lui dise. Qu'il arrive à exprimer avec des mots son amour grandissant.

L'alcool commençait à faire son effet, et sa tiédeur réconfortante le transportait gaiement sur un nuage éthylique d'où il lui semblait dominer mieux la situation. Il est probable que l'alcool lui donna de l'assurance. Pas assez pourtant pour ôter les poids qui pesaient sur son âme hésitante.

Bon dieu pensa M, tu ne vas tout de même pas partir comme ça, sans au moins tenter ta chance.

Pour se donner du courage il se dit dans son for intérieur : tu n'as rien à perdre, rien à faire du ridicule...

Mais c'était là, le fond du problème, M avait beaucoup à perdre et il le savait. A commencer par E, qui allez savoir pourquoi, pourrait mal prendre sa déclaration estimant être victime de sa trop grande confiance en lui.

Elle pouvait aisément et légitimement le poignarder en répondant d'une manière tellement désolée :

Moi qui te considérais comme un ami, alors...tout ça pour ça....

Et puis il y avait le ridicule, surtout le ridicule. M ne savait pas tourner à la dérision une situation qui tournait au fiasco. En cas d'échec violent, son visage se rembruni, ses paroles se taisent. Tenir la conversation dans ces moments douloureux lui demande un trop gros effort. M préfère y couper court et partir au plus vite.

Il ne voulait pas risquer de tout gâcher à la veille de son départ.

M se noyait dans les troubles méandres de ses pensées, son regard brusquement triste se perdit dans les reflets cristallins de son verre de vin. E l'observait malicieusement du coin de l'œil. Son intuition et son désir l'exhortèrent à aider M à sortir de son silence qui, elle l'avait deviné se voulait significatif.

- Vais je te manquer durant ton voyage ?

- ...
- Goujat !
- Bien sûr que tu vas me manquer, qu'elle question !
- Alors pourquoi est ce que tu ne le dis pas ?
- Parce que je pensais que c'était évident !
- Pour moi rien n'est évident avec toi, tu trouves toujours milles excuses pour laisser les choses dans le flou...
- Quelles choses ?
- A toi de me le dire (cette fois E pensa qu'elle largement aidé et que c'était à lui de se conduire en homme s'il désirait lui avouer ses sentiments )

M se dit qu'il est des instants qu'il ne faut pas manquer et se lança :

- Il appela, le serveur, paya gentleman, la note et proposa à E de la raccompagner à pied.

Ce soir, il faisait meilleur qu'à l'accoutumée. Des feuilles dorées somnolaient sur le sol légèrement humide ; elles formaient un tapis dont le motif changeait au grès du vent de nuit. Ils marchaient lentement. Ils avaient vraiment tout leur temps ce soir. Les feuilles bruissaient doucement sous leurs pas. Et M transformé pour une nuit en poète, déclara épique, sa flamme à E bouleversée par la beauté des paroles du poète jusqu'alors méconnu. Elle ouvrit grand les yeux et s'immobilisa tant elle était surprise de la tournure que prenaient les événements, elle avait le sentiment de découvrir M pour la première fois, c'était comme si face à elle, se dressait fièrement un inconnu qu'elle avait rêvé mais qu'elle n'osait espérer. Eclairés par la lune bienveillante et les étoiles du bonheur ils s'embrassèrent avec la bénédiction de la nuit. Ils marchèrent encore longtemps, se perdant dans les rues de la ville.

M ne raccompagna jamais E chez elle. Ils dormirent ensemble chez lui.

Mais voilà la nuit fut hélas trop courte et M embarquait aujourd'hui même pour le Maghreb et il était ridicule d'essayer d'embarquer E dans une aventure qui n'était pas sienne.

E dédramatisa la situation. En effet M était tendu, il se sentait coupable d'abandonner E le lendemain de leur union. Il oubliait qu'il avait été deux à prendre ce choix et qu'E l'assumait complètement, nul ne l'avait forcée. On pourrait même dire que l'artisan caché c'était elle.

Elle se mit à parler gaiement :

- Au moins maintenant tu as une raison de revenir.

M était confus, il ne savait ce que cela voulait dire, il répondit simplement :

- Oui, c'est une excellente raison.
- Aller M du tonus, c'est le moment d'être heureux, ton rêve commence aujourd'hui, de quoi te plains-tu ?
- De ne pas avoir le pouvoir de concilier deux choses qui me sont chères...
- Mais elles sont conciliées puisque je t'attendrais, enfin, si tu ne t'éternises pas trop...
- M esquissa un demi-sourire (ou si quelque rapace ne profite pas de mon absence pour te séduire ) Mais il garda cette pensée pour lui, la jalousie était pour M un des sentiments les plus méprisables qui soient, aussi s'il venait contre son grès à l'éprouver, il prenait bien soin de l'étouffer au plus profond de son être de manière à ce qu'elle ne fasse jamais surface. Il était impératif pour M que la jalousie n'entacha jamais son visage paisible, qu'elle n'aigrisse jamais le son de sa voix.
- Qui à il, dit E, Pourquoi souris tu énigmatique ?
- Je me demandais ce que représente attendre une éternité. L'éternité peut parfois se résumer à quelques jours d'attente, pour d'autres femmes c'est la vie entière, enfin pour quelques perles rares, l'éternité prend pleinement son sens, car leur amour et leur attente perdurent même après leur mort.

M plissa les sourcilles.

Il admirait l'endurance et la fidélité des femmes à la patience éternelle tout en se demandant si la sagesse ne préconisait pas d'arrêter d'espérer lorsqu'il est démontré que l'espoir est mort.

La réponse lui vint fulgurante, l'espoir ne meurt jamais ! Ulysse le condamné contre tout espoir revint à Pénélope tisseuse fidèle et ingénieuse, L'amour de Tristan et Iseux se prolongea même dans la mort sous forme de deux rosiers enlacés...Et les exemples ne manquent pas. Pourtant ça n'était que littérature, dans le monde de roc et de pierraille tranchante, le monde réel du «marche ou crève », les choses ne tournent malheureusement pas aussi bien...Ils faut parfois savoir tirer un trait sur un passé douloureux pour continuer à vivre. Savoir perdre espoir lorsque tout est perdu peut permettre de survivre, c'est paradoxal. En fait non, mais la littérature ment parfois, elle berce l'homme d'espérances qui appartiennent à son monde fictif.

- A quoi penses-tu...
- Rien d'important, M ne voulait pas l'ennuyer avec ces pensées douloureuses.
- En tout cas je suis heureux de la tournure que prennent les événements, j'avais crains de te perdre dans tous les cas de figures.
- J'étais partagé entre te cacher mes sentiments jusqu'à mon retour, mais grande était ma crainte que tu considère cela comme un désintéret pour ta personne ce qui eut été compréhensible. Attendre un fantôme, ça n'est pas facile...Ou tout t'avouer et partir le lendemain, c'était à la limite de l'égoïsme...
- E l'embrassa, c'était une des ruses féminines pour lui d'arrêter de se torturer, et que tout était très bien comme cela.

M était heureux et, il se félicita d'avoir trouver une fille aussi géniale qu'E. C'était vraiment le mot !

Géniale !

E était à la fois vive et déterminée, sure de ses sentiments et en même temps furieusement indépendante...

Elle avait le don de lire dans le regard des gens et n'avait donc aucunement besoin de presser continuellement M pour connaître ses sentiments, à l'image de la plus parts des autres filles qu'il avait connu auparavant. Pour ces dernières, il semblait que la demande continue d'affection était une nourriture dont elles avaient besoin pour vivre en couple. M par nature ne pouvait leur donner ce verbe, qu'elles désiraient tant, comme pour exister, pour se convaincre qu'elles avaient fait le bon choix, qu'elles étaient aimées...M trouvait ça quelque peu puéril, il voulait bien se prêter au jeu dans la limite du

raisonnable, mais il se lassait assez vite et ça finissait toujours par l'étouffer... Il ne comprenait pas l'intérêt de répéter à longueur de journée ce qu'il avait affirmé en faisant la démarche d'avouer ses sentiments à une jeune fille. M se considérait comme un homme libre, il lui semblait donc logique que s'il demeurait avec une femme c'est qu'il l'aimait, car dans le cas contraire, n'étant unis par rien d'officiel, il lui suffisait de la quitter. Alors à quoi bon répéter à longueur de journée ce qui était évident, c'était à la limite du stupide.

E était non pas seulement agréable à regarder mais réellement belle... Un pâle rayon de soleil matinal se risqua à travers le pli du rideau, il finit par mourir sur la joue blanche d'E, révélant par contraste l'autre côté, sombre, masqué par ses merveilleux cheveux noirs, éclairés de brefs reflets bleutés.

Il l'observait songeur, E paraissait fragile, presque périssable. Son visage harmonieux se trouvait orné de deux grands yeux gris bleus, tendres et sympathiques. Elle avait un nez droit un peu sévère mais sa bouche aux lèvres fines et délicates faisait ressortir son humanité. Ce qu'M préférait c'était son beau cou blanc et fin, il lui répétait souvent qu'elle avait le plus joli cou de signe qu'il lui eût été donné de voir. Il aimait l'embrasser sur le cou très blanc, symbole de pureté. Il aimait tenir son cou entre ses mains, car alors elle lui semblait tellement fragile et elle savait relancer sa tête en arrière en secouant les cheveux et s'abandonner complètement en poussant un fou rire.

Un rose timide vint brusquement colorer son joli visage, elle venait de percevoir le regard de M posé sur elle, caressant. Elle s'anima et le charme s'évanouit.

M se sentait empli d'une force nouvelle et inconnue, la force d'un Titan, la force des flots quand cède le barrage, la force de l'amour. Il était prêt à la quitter sans tristesse car il savait maintenant qu'il reviendrait pour elle et qu'ils s'aimaient.

## Chapitre V

*Lorsque **cinq** fois tu te seras prosterné à genoux face à ton idole de pierre.*

*Lorsque **cinq** fois tu auras prononcés les paroles impies.*

*Pendant **cinq** jours tu n'obtiendras nul réponse, nul aide, nul signe.*

*Peut être comprendras que fausse, ta route est fausse.*

*Rien n'est à attendre de la pierre, fusse elle sculptée dans l'or et le diamant.*

E portait des lunettes de soleil et le vent courait dans ses cheveux lâchés. Elle regardait, accablée, l'énorme appareil de la Mondial Air Company s'arracher du sol, propulsé par quatre gigantesques réacteurs.

Dans ce vacarme infernal, le visage plaqué contre la vitre salie du salon des départs, une larme de pure peine coula par-dessous ses lunettes, le long de sa joue droite inhabituellement pâle. E avait le cœur gros, le regard perdu dans le ciel, ses yeux suivaient la traînée blanche de l'avion, maintenant minuscule point gris éloigné et fuyant.

Elle s'aperçut qu'elle pleurait lorsque le goût salé de ses larmes la ramenèrent sur terre, elle s'entendait respirer, fort. Ses joues étaient maintenant roses, son cœur s'emballa, ...

Elle avait réprimé du mieux qu'elle avait pu son chagrin de voir M partir, mais il lui manquait déjà tellement. Et c'est à demi aveuglée par les larmes, qu'elle chercha son chemin pour quitter l'Aéroport.

Elle avait envie de parler à quelqu'un, une amie, un inconnu, il lui fallait partager ses craintes et se soulager de toute la peine qu'elle avait courageusement contenu.

E avait irrésistiblement envi de craquer, mais son amour propre lui donna la force suffisante pour résister et rentrer le plus discrètement chez elle.

Elle monta rapidement les interminables escaliers de bois, elle les haïssait, eux la narguaient, craquant plus fort à mesure qu'elle pressait le pas. On aurait dit qu'elle était pourchassée, perdue le visage enveloppé d'un voile humide avec tous les chiens de l'enfer à ses trousses. Des perles de tristesse s'écrasaient sur le parquet dur, indifférent, et toujours elle courait à bout de souffle, éperdument. Elle était triste, triste à mourir, rien n'avait plus d'importance.

Désorientée elle claqua violemment la porte de son appartement. Elle avait la gorge nouée et elle n'arrivait plus du tout à endiguer ses larmes, il lui semblait que les murs s'animaient d'un mouvement de rotation qui inexorablement s'accélérait.

Elle éprouva un terrible vertige, elle avait la nausée.

Alors elle se laissa choir sur son lit la tête plongée dans l'oreiller. Des spasmes de colère mêlés de tristesse la secouaient périodiquement. Epuisée, longtemps elle laissa son cœur pleurer.

M pour la première fois avait posé le pied sur le sol africain. Il inspira profondément l'air chaud qui lui fouettait le visage. D'épaisses gouttes de sueur perlaient sur son front car il faisait une chaleur harassante. L'air était chargé d'humidité et le soleil majestueux en stase dans le ciel jaune était maître des hommes dans le royaume chérifien.

C'était étrangement inhabituel pour M de se retrouver sur le vieux continent d'où il n'était pas exclu que ses ancêtres soient originaires. Ainsi il sentait que tout était différent ici à commencer par la couleur dominante, le jaune partout, s'étendait impérieux sur le paysage pittoresque.

M descendit prestement de l'avion par une petite passerelle métallique, aux rampes surchauffées, écrasées par le soleil de plomb.

Enchanté d'être là, il se laissa guider par la foule de passagers pressés qui à n'en pas douter connaissaient parfaitement le chemin qui conduisait aux bureaux de contrôle des visas. M les talonnaient en prenant garde à ne pas se laisser distancer, un groupe d'arabes au visage basané qui semblaient sûr des couloirs à emprunter.

Il arriva donc après sa petite filature dans le hall dont l'architecture pas véritablement moderne lui inspira une profonde indifférence. M s'était attendu à trouver des formes sensiblement plus orientales, plus arrondies ou encore des structures en as de pic et des formes entrelacées riches en arabesques.

Il revoyait les plafonds lourdement sculptés des photos admirées à l'institut du monde arabe lorsqu'il était encore à Paris, mais il ne fallait pas se montrer déçu, ça n'était que l'aéroport...

Là, remarquablement calme, il attendit encore un bon moment avant de se trouver devant un espèce de batracien qui péniblement s'exprimait à l'aide de croassements graves qui se voulaient inspirer le respect pour la fonction.

Les questions du batracien M y répondit poliment du mieux qu'il pu, bien qu'il les trouva sur le coup pour le moins bizarres. En effet il eu droit à un concert de croassements inquisiteurs qui demandaient sa nationalité, sa provenance... Alors que tout était écrit noir sur blanc à l'intérieur de son passeport que notre ami, de ses mains tremblotantes de fonctionnaire zélé ne cessait de triturer dans tous les sens. On aurait même pu croire avec un peu d'imagination qu'au fur et à mesure que le vieux batracien avançait dans ses investigations insensées il gonflait, inspirant l'air à grosses goulées, il pouvait vous exploser à la figure sans prévenir à la moindre réflexion, M amer prit sur lui et resta d'étain.

Heureux d'en avoir fini avec ces formalités ennuyeuses il tenta de trouver un bus pour rejoindre Casablanca la blanche. Véritable poumon économique du Maroc, Casablanca demeure la ville des contrastes. Richesses opulentes et misère s'y côtoient, palais des milles et une nuit et bidonvilles cohabitent. De même tradition et modernité coexistent ; dans les rues de Casablanca ou toutes les maisons sont drapées de blanc il n'est pas surprenant de croiser sur un même trottoir de mystérieuses femmes voilées et des jeunes filles un rien provoquantes, de minijupes vêtues.

M ne trouva pas de bus pour Casablanca, la compagnie avait fait faillite à cause du train Aouita qui lui avait fait une concurrence fatale. Drôle de nom pour un train pensa M, il lui rappelait vaguement quelque chose ou plutôt quelqu'un, mais malgré ses efforts il ne parvint pas à se remémorer de qui il s'agissait. M abandonna sa recherche jugeant que ce n'était pas primordial, pour l'heure, il fallait absolument qu'il trouve le dit train car il n'aurait pas beaucoup de temps en ville avant la nuit pour trouver un hôtel afin d'y passer la nuit. Il se renseigna auprès d'un bagagiste en tenue de machiniste dont il eut ensuite le plus grand mal à se défaire ; M n'avait qu'un seul sac, mais le bagagiste insistait pour le prendre sur son chariot jusqu'au train. Il du se montrer ferme pour que l'homme se trouve une autre proie. Enfin, il arriva au guichet et prit in extremis un ticket pour Casa (il avait vite compris que ce diminutif était de rigueur pour qui ne voulait pas passer pour le dernier des débarqués ) et courut à toutes jambes vers le train qui déjà mettait en branle sa lourde mécanique.

Les wagons étaient quasiment vides : à Casablanca la merveilleuse c'est presque une honte de ne pas accueillir des proches qui reviennent du Karij (du dehors = de l'étranger ) aussi est-il rare que les Marocains prennent ce train. M ouvrit grand la fenêtre et embrassa du regard le paysage qui défilait à toute allure. Ce qui le frappa c'était une très forte impression de coriace que dégageait la végétation qu'il devinait farouche et craquante, sèche et tenace. C'était une sorte de maquis composé d'arbustes à la fois griffus et trapus aux couleurs mi vert mi jaune pâlot qui prédominaient. Ici la faune et la flore étaient habitués à l'impitoyable sécheresse et il n'y avait nul place pour le superflu sur les branchages. Tout le paysage luttait pour exister et c'est une toile unie qui fièrement venait s'imprimer sur la rétine de M, séduit.

M ne perdit pas une goutte de ce qu'il voyait et pris même quelques photographies. Les deux autres Marocains du wagon ne lui prêtaient pas la moindre attention, ils étaient plongés dans une discussion joyeuse inter coupée par des éclats de rires emplis de vie.

Le train dans un long gémissement infernal signifia aux passagers qu'il était tant de descendre pour qui avait à faire à Casablanca. M arrêta un petit Taxi rouge et à sa grande surprise, lorsqu'il arriva en vue de l'hôtel indiqué par M, le chauffeur lui proposa de se faire payer en francs français. M qui avait pu se procurer quelques dirhams à un mauvais taux en France ce dit qu'il valait mieux les écouler et refusa l'offre du taxi driver, celui-ci déçu proféra ce qui devait être une obscure malédiction et démarra sur les chapeaux de roues. M appris plus tard que dans le royaume on appelait ça un démarrage américain (clin d'œil aux films Hollywoodiens des années soixante-quinze ou le boss après avoir braqué la plus grosse banque des états unis plongeait dans une énorme voiture noire qui démarrait en trombe sous les coups de feux impuissants des forces de l'ordre). C'était le genre de film qui avait marqué des générations entières de jeunes dans le pays. Devant lui se dressait l'hôtel El Kébir (le grand ), c'était un solide bâtiment à l'entrée imposante qui se présentait comme une demi sphère convexe, arc-boutée sur deux énormes piliers de marbres dont les extrémités présentaient de profondes gravures représentant un entrelacement mystique de lettres arabes indéchiffrables pour M.

Il réserva une chambre sans difficulté, car il voyageait hors saison touristique, M se félicita d'avoir échappé à la pleine saison et à l'effervescence de l'activité qui lui est inhérente.

Il monta directement dans sa chambre et paya le groom qui lui porta la valise jusqu'à sa chambre. Ce dernier fut satisfait de la somme qu'il se vit offrir et sourit largement à M. Contre toute attente, il resta immobile contemplant curieusement M.

M cru même apercevoir une lueur de malice dans le regard du jeune homme ; il lui fit savoir clairement qu'il désirait maintenant se reposer et qu'il pouvait vaquer à ses autres occupations. Alors le groom après une inspiration se lança et lui dit :

- M'sio, je m'appelle S et demain j'o travail pas. Alors S peut te servir de guide.
- Merci S mais je peux me débrouiller tout seul ...
- S peut te montrer les merveilles de Casa que vous verrez jamais si S i t'emmène pas...
- Ecoute S c'est gentil mais si tu penses que je suis un touriste plein au As tu te trompes...
- Touristes toujours parler argent, argent...S pas besoin argent beaucoup, un chouia pour la peine et si tout. En plus S connaît Casa mieux que les Casaouis (casablançais ) eux mêmes, parce que le grand-père de S dieux éternel sauve son âme, était guide certifié par la mission française au Maroc (qui exista sous le protectorat ) et il l'a baladé partout quand S il était encore tout piti, alors pour le grand-père de S, dieu le sublime recueille son âme, tu dois me prendre comme guide, ou mon grand-père, dieu le garde prés de lui, se dira que je suis un petit-fils indigne...
- M esquissa un sourire, Bon bon dit M conciliant, Si c'est pour ton grand-père, je te prends comme guide...
- C'est très bien, tu à fait le bon choix avec S les problimes ils disparaissent, alors à demain 9h du matin dans le café El Ouarda (la fleur ) parceqi ji veux pas que mon patron y me voit avec les clients de l'hôtel...
- Ok donc à demain neuf heures...
- Si Ms'io y veut une fille je peux lui trouver ça.
- Non merci et bonne nuit...
- Bonne nuit M'sio...

Enfin seul, M se dit qu'il avait bien fait, inutile de se faire un ennemi dans l'hôtel...De plus, S lui paraissait fort sympathique, il serait plus gai de visiter Casablanca en sa compagnie et ainsi il pourrait discuter avec un autochtone, échanger des idées et des points de vue, c'était précisément ce qu'il était venu chercher en terre maure.

Mais qu'est ce donc que ce bruit de sirène se demanda M surpris ? Une voix vibrante et passionnée s'élevait, recouvrant la ville envahie par l'orange mourant du soleil fatigué d'avoir tant brillé. C'était la voix envoûtante d'un muezzin qui exhortait les croyants à la prière. Il semblait à M que le muezzin chantait, la passion pour dieu l'animait. Il était le chef d'orchestre des musulmans et sa voix usait de nombreuses gammes même si comme sous l'effet d'une transe, c'était l'aigu qui le plus souvent revenait pour rappeler la grandeur de dieu. Oui l'Islam était tout puissant au Maroc, dernier rempart avant l'occident. M demeura longtemps les yeux clos, étendu sur le lit de sa chambre plongée dans le noir, à écouter cet appel inattendu, l'appel de la foie.

M se réveilla les idées un peu confuses, il constata qu'il s'était endormi habillé et paraissait lui-même chiffonné. Il se dit que ça n'allait pas, ceci ne lui ressemblait guère. Ainsi décida-t-il de se faire plus présentable. Il prit une douche brûlante et se rasa avec du savon à vrai dire pas très mousseux, ce qui eut pour effet de lui arracher quelques râles de douleur...Néanmoins il était bien réveillé et il fallait qu'il se pressa pour être à l'heure au café indiqué la veille.

M n'eut aucun mal pour se rendre au café El Ourda. Il y trouva S qui c'était placé de manière à être bien mis en évidence, au premier plan. Le guide occasionnel squattait une des tables de la terrasse ensoleillée et y savourait un café noir en même temps qu'il tirait sur une fausse Marlboro light. M s'assit et commanda à son tour un café noir. Plus il regardait S plus il lui trouvait un air sympathique. Sa face taillée en silex et ses yeux mélancoliques, son nez légèrement trop long et sa superbe moustache noire soigneusement entretenue s'assemblaient étonnamment bien et finissaient par lui donner quelque chose de très charismatique. S était vêtu comme un américano, c'était un enfant du rêve ricain, converses aux pieds, blue jean imitation Levis et inévitablement, sur ses épaules maigrichonnes, il portait l'incontournable T-shirt Red skin avec la face terrible du peau rouge, emblème de l'incroyable équipe de basket-ball de Los Angeles.

M expliqua à son guide qu'il désirait visiter un souk, ou tout autre endroit animé et populaire. S d'un air entendu lui demanda s'il cherchait à acheter un objet particulier et lui jura que si c'était le cas il pourrait lui obtenir le meilleur pris qui fut, grâce au réseau d'amis qu'il c'était tissé au fils des ans. M fut obligé de ré-insister sur le fait qu'europpéen ne signifiait pas richesse infinie et qu'il n'était pas un touriste comme les autres, ce qu'il recherchait était plutôt la connaissance du Maghreb, des ses coutumes ancestrales, de son peuple il lui dit que les achats étaient tout à fait secondaires. S acquiesça bien qu'il parut quelque peu surpris, même déçut lui sembla-t-il.

Il sentait qu'il avait affaire à un drôle de gars, à son souvenir les autres touristes raffolaient des babioles que l'on trouvait étalées sur les tapis des marchands des souks...

M sac à dos à l'appui se retrouva après une marche rapide à travers les ruelles tortueuses de Casablanca au centre du souk du vendredi. S lui expliqua que vendredi était le jour sacré pour les musulmans et que ça n'allait pas à l'encontre du commerce, bien au contraire...M apprit aussi que c'était le jour idéal pour savourer un bon couscous et qui demeurait le plat ambassadeur du Maroc, ce que M n'avait aucun mal à croire (il y avait d'ailleurs déjà goûté en France...). Le vendredi, c'est le jour du rassemblement, des familles ou des amis, autour d'un bon Couscous et tous mangent dans le même plat. M en discutant avec un marchand d'épices, ami d'S, qui faisant honneur à l'hospitalité marocaine l'invita à prendre un thé. Il comprit que manger avec les mains dans un plat au Maroc était beaucoup plus raffiné et délicat qu'il ne le croyait. C'était par manque d'information ou par désinformation qu'il ignorait de quoi il en relevait.

A lui expliqua que l'expression même manger avec les mains était fautive et un peu dégradante car elle évoque une image sous-jacente de sauvagerie qui dessert les Maghrébins. On devrait dire manger avec la main. En effet les Arabes mangent avec une seule main, la droite et n'utilisent pas tous les doigts de celle-ci. Les légendes disent que le sceau des prophètes, Mahomet se servait uniquement de trois doigts et que le tentateur à la main diabolique n'utilisait que deux doigts. La main gauche doit d'être conservée impeccablement propre afin de se servir l'eau ou de saisir le pain. Plus que cela, manger dans un même plat exige des convives qu'ils respectent un espace invisible lorsqu'ils se nourrissent. M remercia A pour son accueil et pour son thé, un peut amère à son goût, mais il allait vite comprendre qu'une partie des Marocains l'appréciaient ainsi sans doute par conservatisme. Les premiers nomades du désert (les sahraouis) le buvaient ainsi, car le sucre était une denrée rare par le passé et c'était les dates ou les figues séchées, indissolubles dans le thé à la menthe qui se chargeaient de le remplacer.

M était d'excellente humeur, il était comme un enfant qui s'émerveille devant l'inconnu. Il faisait bon et le souk de Casablanca se montrait à la hauteur. Partout les marchands enturbanés vantaient de leurs voix fortes et convaincantes la qualité de leurs produits.

On trouvait de tout, des marchands d'étoffes et de tissus, des jongleurs, des dresseurs d'animaux, mais aussi des vendeurs d'appareils électroniques de pointe...C'était vraiment le grand bazar, il régnait un tohu-bohu qui n'était pas pour déplaire à M, pour qui tout cela exprimait la vie.

M s'arrêta et se teint à une distance raisonnable d'une petite boutique en bois frêle, certainement montée le matin même, pour assister à une vente de meubles en bois d'eucalyptus.

S lui expliqua que les meubles d'intérieurs sont réalisés sur mesure par un artisan qui en gage de sa bonne volonté et du sérieux de son travail n'aborde la question du prix que lorsque l'œuvre est achevée et que le client est satisfait. Mais ça n'était bien sûr que la théorie dit S en riant. Il va de soit que tout travail mérite salaire, ainsi cela revient à faire crédit au client en l'incitant à exprimer ses souhaits sans subir provisoirement la pression de l'argent et à l'exhorter à dépenser plus au final.

C'était le moment de vérité car les petites tables à théières étaient maintenant prêtes et il fallait que le monsieur en djellaba (sorte de robe longue cylindrique en laine de mouton possédant une large capuche triangulaire) paie s'il voulait les emporter. M s'attendait à ce que l'artisan dise son prix et que l'autre paie ou s'en aille. C'était méconnaître l'art et le protocole de la vente et de l'achat dans les souks arabes.

A son grand étonnement, M entendit l'artisan demander au monsieur en djellaba à combien il estimait son travail, ainsi il se mettait dans une fausse position de dépendance en donnant à son acheteur la permission de juger son art en l'évaluant très concrètement puisqu'il s'agissait de le chiffrer en monnaie sonnante et trébuchante.

Le visage de l'acheteur se ferma se voulant sérieux et reconnaissant d'être pleinement sollicité par l'artisan qui lui marquait sa confiance en son jugement.

Alors faisant mine d'inspecter les pieds taillés des tables, il s'évertuait à leur trouver quelques défauts visibles qui auraient permis de gagner dans la transaction.

Puis il se redressa vivement pris une profonde inspiration et d'une voix profonde et solennelle mais qui n'arrivait pas à dissimuler l'envie de faire une bonne affaire, il fit une offre au marchand.

« Ca y est, le pavé est jeté dans la marre » lui chuchota S à l'oreille, ils vont pouvoir jouer successivement les rôles de victimes de leur long répertoire, de vrais acteurs de théâtre... ».

Il apparaissait clairement à M que la comédie était un art qu'il fallait maîtriser pour qui ne voulait finir sur la paille à force d'achats mal négociés.

Plus étrange encore, M pouvait voir que même si le ton montait, il se voulait tout de même très respectueux et il constatait ahuri que les belligérants montraient un certain plaisir à ces joutes verbales d'apitoiement égoïste, grossissant leurs malheurs et leurs infortunes qui invariablement étaient récents et relevaient de l'impondérable volonté d'Allah.

Ca faisait parti du cérémonial, il fallait que l'acheteur fasse une offre inférieure au prix raisonnable de l'objet dont il désire se rendre acquéreur sans toutefois en être trop éloigné, ce qui aurait pour effet d'être insultant pour l'artisan, c'était là toute la subtilité. Le vendeur, devait saisir la perche, faire mine de s'offusquer et vanter (c'est à cet instant qu'il prend son plaisir) la qualité de son effort puis proposer un prix plus raisonnable mais naturellement à son avantage, et ainsi de suite part dichotomie les deux partis finissent par se mettre d'accord sur un prix définitif. S expliqua à M que cette façon de commercer à deux avantages. Le premier est que cela amuse les gens y compris les vendeurs qui se sentent méprisés si l'on ne se prête pas au jeu, le second réside en l'idée d'avoir berné l'autre, que se font les deux partis et qui les emplissent d'une joie secrète et délicieusement contenue pour mieux l'exprimer, hors d'atteinte, en famille par exemple et étaler ainsi glorieusement leur combats épiques et leurs talents innés de négociateurs confirmés.

M passa le reste de la journée à visiter la ville et il vit des choses étonnantes qu'il consignait méthodiquement dans son carnet de voyage. Il fut très impressionné par le savoir hyalotechnique des souffleurs de verre et l'habileté avec laquelle ils parvinaient ce dernier de nuance isabelle. M fut effrayé lorsque S l'encouragea à prendre une photographie avec une couleuvre autour du cou. Il était fasciné par le calme et la sérénité des charmeurs de serpents basanés, ensorcelé par le son de leurs flûtes orientales.

Najas et autres cobras dansaient pour le plaisir des yeux écarquillé des gamins craintifs agrippés aux robes de leurs parents.

Et c'est épuisé qu'il décida de regagner l'hôtel en compagnie de S qui ne manqua pas de saluer les nombreux amis qu'il comptait dans le quartier. L'air c'était fait plus doux et le vent maintenant transformé en brise de mer leur léchait délicatement le visage. C'était extrêmement agréable après la chaleur harassante de la journée, aussi prirent-ils leur temps pour rentrer, ils s'arrêtèrent d'ailleurs pour prendre un thé accompagné de beignets chauds.

S lui proposa de le guider demain encore, et l'invita à déguster un tajine en famille...

Arrivés à une centaine de mètres de l'hôtel, S s'éclipsa brusquement. M ne s'était pas immédiatement aperçut de sa disparition, aussi fut il très surpris lorsqu'il pivota et trouva un vide à sa gauche. Il chercha S du regard mais ne vit que des visages inconnus.

L'avenue des FAR (forces armées royales) était calme et rassurante, les gens qui semblaient avoir la vie devant eux, marchaient d'un pas nonchalant par petits groupes.

M se dit que c'était vraiment inattendu voir même insolite que S disparaisse ainsi, sans dire au revoir, ça ne cadrerait pas avec le personnage. Excellent compagnon S tenait toujours à prolonger la conversation et insistait pour raccompagner M tout près de l'hôtel lui faisant part de ses innombrables idées de visites pour les jours à venir.

M attendit un instant, après tout c'était peut être une plaisanterie du goût de S, mais le guide ne revenait pas.

Alors il se résigna à repartir, très contrarié. Il se dit qu'il lui ferait la remarque le lendemain, concernant sa manière impolie de tirer la révérence.

M était à une distance importante de l'hôtel et la nuit était en train de tomber. Il fallait qu'il se hâte, il redoubla le pas, mais comme les rues se ressemblaient beaucoup, il se perdit à deux ou trois reprises avant de retrouver l'hôtel grâce aux indications des habitants courtois et heureux de rendre service et de s'exprimer en français. M pensa qu'ils avaient plaisir à parler une langue qu'ils connaissent, mais qu'ils n'utilisent pas faute d'interlocuteurs. Il avait pu constater que les Marocains étaient quasiment bilingues.

Ils ont une excellente compréhension, mais la nouvelle génération paraît avoir moins d'aisance pour s'exprimer.

Si l'Arabe est leur langue natale, le français par décret royal est toujours enseigné à l'école, au lycée et systématiquement en université (scientifiques) au grand damne des extrémistes islamistes qui sont pour une radicalisation de l'enseignement linguistique, avec un retour aux sources : C'est l'arabisation.

M comprenait qu'une certaine jeunesse endoctrinée par des leaders fondamentalistes rejette la langue des colons. Pourtant le Maroc ne fut jamais colonisé, la France y avait établi un protectorat qui très rapidement tourna court. Le peuple très attaché à son roi à la fois terrible et pacifique, ne garde pas grief à la France. Ceci s'explique par le fait qu'en se retirant intelligemment et en lui rendant leur sultan, Mahomet V, sans effusion de sang, le pouvoir et le peuple finirent par passer l'éponge, chose impossible en Algérie où il y eut réellement guerre et où le sang des innocents fut versé.

Aussi au Maroc, la langue française pouvait être perçue comme une richesse qui n'enlevait rien aux racines, mais cette idée n'est pas partagée par tous, pire, elle tend à disparaître aux profits d'idéologies régressives qui voudraient que l'on sacrifie aux flammes l'héritage du passé.

C'est plongé dans cette profonde réflexion que M franchit le seuil de l'hôtel et monta jusqu'à sa chambre. Il se décrassa en se frottant énergiquement au gant de crin sous l'eau vaporeuse de la douche. Puis méthodiquement il se sécha, se coiffa, et s'habilla d'un pantalon de toile légère et d'une chemise à manches courtes, jaune pâle, dans laquelle il se sentait à l'aise.

M craqua une allumette et s'alluma une clope. Une clope quarante pour cent moins cher, une clope free tax issue des trois cartouches achetées dans l'avion. Ça lui faisait bien plaisir de savoir qu'il s'empoisonnait pour son plaisir sans avoir à verser de l'argent à l'état. Sa cigarette n'en avait que plus de goût.

M inspira profondément la fumée et s'approcha du balcon pour admirer la ville qui paradoxalement semblait se réveiller.

Il était saisissant de voir combien grand était le contraste entre la ville diurne et la vision nocturne qui maintenant s'offrait à lui.

Du haut de son balcon, M dominait la ville et partout il voyait le moderne et l'ancien s'affronter. Partout le combat faisait rage, les tours design luttaien impitoyablement avec les petites villas encerclées qui courageusement résistaient mais la tradition et la religion demeuraient toute puissantes à Casablanca ; comme de jolis champignons blancs tachetés de vert, fleurissaient les petites mosquées de quartier sous l'ombre étendue de la très imposante mosquée Hassan II bâtie sur mer en déférence à Allah dont il est dit que le trône se trouve sur l'océan.

M tira une longue taffe et expira lentement la fumée, rêveur.

Casablanca la merveilleuse était très différente des citées des milles et une nuit qu'il avait imaginé, elle était plus immense, plus puissante, elle projetait son ombre blanche jusqu'à l'horizon lointain qui se noyait dans le ciel déclinant ses couleurs palette bleu hyacinthe, dans le ciel aux milles étoiles de lumière, le ciel aux astres flamboyant, le ciel du Gondor et de l'Isengrad, le spectacle était de toute beauté.



## Chapitre VI

**Six cent soixante six**, le chiffre de la bête.

*La plus grande ruse du démon à été  
De nous faire croire qu'il n'existait  
pas.*

A. Rimbeau.

Le temps passa et M se demandait comment il allait s'occuper ce soir. Il n'avait pas sommeil mais que faire seul le soir à Casablanca lorsqu'on est étranger ? Pas grand chose.

De toutes les manières il fallait qu'il dîne à l'extérieur le restaurant de l'hôtel était beaucoup trop cher et l'idée de se faire un sandwich dans sa chambre ne le séduisait guère.

M voulait éviter les restaurant à touristes, il entrepris donc de se perdre dans les rues étroites des «habous» quartier populaire de Casablanca, espérant ainsi augmenter ses chances de goûter à l'authentique cuisine traditionnelle marocaine. Il s'arrêta devant un restaurant à l'aspect triste dont la façade désuète mais propre l'attira.

Il poussa la porte de bois se vit proposer la table de son choix puis commanda un couscous. Il le trouva très bon. Le patron qui l'avait observé se régaler en éprouva une grande satisfaction et engagea la conversation avec M en lui proposant un thé.

M accepta poliment. Le patron montra un vif intérêt pour tout ce qui concernait la France et notamment Paris. Son cousin F y avait émigré dans les années soixante quinze, lorsque c'était encouragé par le gouvernement français. La petite affaire de F tournait bien maintenant contrairement à la sienne et comme ils avaient gardé de bonnes relations, F enjoignait son cousin à émigré à son tour argumentant qu'il y avait assez de travail dans son restaurant de la banlieue nord de Paris pour tous les deux et que les jeunes femmes à marier y étaient abondantes.

M fut très étonné lorsqu'il constata qu'effectivement le restaurant était quasiment désert, pourtant la cuisine était excellente. R lui dit comment il s'expliquait la chose : les Marocains cuisinent assez bien voire très bien, malheureusement la sécheresse, les mauvais résultats économiques et autres problèmes classiques des pays en développement font qu'ils ont un faible pouvoir d'achat, même dans leur propre pays. Les Marocains en majorité sont peu fortunés, ils préfèrent donc faire leurs courses au marché où ils peuvent négocier la nourriture à des prix avantageux et ainsi recevoir chez eux plutôt qu'au restaurant. Les invités ne sont pas gênés, ils n'ont pas pour habitude de manger souvent au restaurant considéré comme un luxe. M trouva cette explication censée et le rassura en lui confirmant qu'en France la classe moyenne était très développée et qu'elle à un pouvoir d'achat assez important qui, il en était sûr garantissait de belles années aux restaurants qu'ils soient de métropole ou en province.

R paraissait soudain embarrassé mais il se lança. Est-ce que c'est vrai qu'il y a beaucoup de jolies femmes en France – comme dans les films, des grandes blondes qui ne cherchent qu'à se marier.

M laissa éclater un rire sonore

- Oui R, il y a pas mal de jolies filles en mal d'affection en France, mais sans doute autant qu'ici.
- Bof, tu sais moi j'ai divorcé et puis les Marocaines j'ai assez donné.
- Tu es bien pessimiste...répliqua M avec un sourire compréhensif.
- Ah mon ami, on voit que tu ne connais pas les problèmes de «shhour», dieu t'en préserve.
- De shhour ? mais qu'est ce donc cela...
- Chhhut, plus bas ! Es-tu inconscient ?
- M lut la crainte sur le visage de R qui paraissait crispé et vieilli.
- Si tu m'expliquais dit M dont la curiosité croissait.
- Excellent homme, sache que lorsque tu pénètres en Afrique et particulièrement en territoire ottoman, tu passes du monde rationnel qui est le tien au monde étrange et irrationnel qui est le mien. L'Afrique fut et demeure, en dépit du progrès, un monde de superstitions partagées entre mythes et légendes.
- Cela existe aussi chez nous...répliqua M.

R le regarda étrangement.

- Tu ne comprends pas. Ce dont je te parle, ton imagination n'y est pas préparée, elle ne peut l'accepter. Tu as été élevé suivant une logique cartésienne, de ce fait vous autres étrangers n'acceptez que ce qui est démontrable, pourtant des choses sombres existent indépendamment des structures de votre raison.

Le restaurant était maintenant vide et froid, la ville était silencieuse et comme par diffusion un silence étiré se déversait dans la pièce sombre où s'étendaient les ombres de longues chaises tristes et solitaires.

Deux hommes à l'aspect très différents, denses dans l'espace, se faisaient face.

Ils s'observaient intensément, il y avait de la défiance dans le regard énigmatique de l'Arabe. Il avait l'air de dire tu ne me crois pas mais tu t'en repentiras un jour.

M brisa le miroir de silence en déclarant qu'il n'excluait pas l'existence de l'irrationnel, mais qu'effectivement il lui était difficile de se convaincre de ce que ses sens se refusaient à percevoir.

R reprit la parole.

- Avant d'ouvrir le restaurant, j'étais professeur de mathématiques à l'université. Malheureusement ça ne rapportait pas assez pour ma femme et ma famille que je me faisais un devoir d'aider. Ceci pour te dire que je n'étais pas prédisposé à croire au premier conte de fées des recueils populaires. Ma femme vois-tu, était le contraire de ce que l'on pourrait appeler une jolie femme. D'ailleurs lorsque je l'aperçu pour la première fois, elle ne me fit pas vraiment une bonne impression. Mais la libido masculine étant ce quel est, et le peut d'opportunités inhérentes aux pays musulmans firent que je passa outre, balayant mes préjugés d'un revers de pensée.

M remarqua le ton chagrin de R et présentait que cette histoire aurait une fin triste. Il était très curieux d'entendre la suite d'autant plus que son nouvel ami se révélait être un excellent narrateur, le fait qu'il roulait les « r » ne donnait que plus de charme au récit, il lui donnait la caution de l'authentique.

- Je sortis donc avec elle et à la grande surprise de mes amis d'alors, sans prévenir je tombai fou amoureux. Je dis bien fou, car il y avait de la folie dans mes actes ! Je fréquentais de moins en moins mes amis et j'ignorais les avertissements de ma famille. Tous s'évertuaient à me mettre en garde avec la délicatesse que l'on prend pour traiter les affaires de cœur.
- En garde contre qui demanda M ?
- Contre ma femme qui m'avait lancé un... Il baissa la voix : un sortilège.
- Un sortilège ! M dans un autre contexte aurait oublié toute retenue et aurait explosé de rire, mais quelque chose d'oppressant dans cette pièce se faisait sentir, quelque chose d'impalpable qui s'opposait tristement à la joie.
- Quel type de sort ? Lâcha palment M surpris du ridicule de sa question.
- Ca je me le demande encore lorsque la nuit se fait noire et menaçante, lorsque qu'éclate le rire sardonique des djinns qui hurlent dans le vent, et que la lune blafarde sourit aux démons.

M ne s'attendait pas à une telle réponse, sincère et glaciale. Vraie.

Il éprouva une sensation proche de la peur et fut parcouru par un long frisson, mais il ne se laissa pas submerger.

Par un violent effort mental, il freina son émotion, il la contrôla et réussit à la détruire partiellement en utilisant une puissante dissonance cognitive.

R sentait que M commençait à le prendre plus au sérieux, il reposa solennellement son verre de thé et aspira longuement la fumée parfumée du petit narghilé en métal ciselé. Il reprit.

- Le fait est que je me comportais tel un chien servile et soumis, incapable de vivre bien loin de L.
- Peut être étais-tu, simplement amoureux, ne dit-on pas que « l'amour rend aveugle » ou encore pour éviter les métaphores je dirais qu'il arrive que l'amour rende l'être humain complètement con.
- Tu n'y es pas mon ami, j'étais comme drogué, en manque, dès que L était absente ! J'étais obsédé par sa personne. Epris à mourir d'un cageot dénué de tout ce que la nature peut offrir de charme et de délicatesse à une jeune fille. Méchante et hypocrite, moche et sans goût, méfiante et rancunière... Et qu'Allah tout puissant me tourmente à jamais dans les profondeurs arides des fournaies infernales si je mens.

R s'exprimait, on ne peut plus calmement, M sentait qu'il avait pansé ses plaies et que ce qu'il disait était la stricte vérité, aussi objective que possible. Cela faisait grandir sa compassion pour lui. E marqua une pause cherchant peut être à chasser l'image douloureuse de cette femme qu'il venait de puiser dans le lac de ses mauvais souvenirs.

M brûlait de savoir ce qu'il était advenu de son ex femme et surtout, sortilège ou pas, comment il avait-il réussi à se défaire de son étreinte psychologique. Mais prudent il resta silencieux, et attendis qu'R reprenne le récit.

- Conditionné comme je l'étais, je conservais par, je ne sais quel force mystérieuse, une sorte de lucidité ironique sur ma personne. C'était comme si j'avais un second moi fantôme, un observateur raisonnable qui, impavide, contemplait avec curiosité son double se débattre dans la folie dans laquelle je sombrais.

M ne put masquer sa surprise : l'analyse de R était brillante et bien connue en psychanalyse. Ce qui était étonnant c'est qu'R ai pu s'observer de l'intérieur avec autant de justesse dans une période de grand trouble.

- Je percevais les événements et les déceptions que je provoquais à mes proches, leur impuissance... Mais c'était à travers un rideau de brume envoûtante, comme si après tout, rien n'était important, ni définitif, alors à quoi bon... Peut de temps après, Je perdis mon travail, car je n'étais plus assez lucide pour enseigner les mathématiques (un éclair paru traverser son regard) et las et démotivé, je ne fis rien pour le conserver.
- Dur soupira M. Qui devinait qu'R aimait son métier d'antan. N'en à tu pas eu assez en perdant progressivement les choses et les êtres qui t'étaient chers ?

R expira la fumée et son visage broussailleux se contracta.

- Si mais je ne pouvais me décider à briser le cocon empoisonné de ma femme. De plus n'ayant plus d'ami et ayant pris trop de distance avec ma famille, la force me manquait, mais mon double d'alors, neutre, se transforma en une sombre éminence grise gardant son indépendance mais avide de froide vengeance. Mon double mental gagnait en puissance et en lucidité destructrice à mesure que ma raison apparente m'abandonnait.
- Je ne comprends pas bien dis M, qui désirait en savoir plus sur cette histoire qui maintenant le fascinait.

- Concrètement, en apparence j'étais démotivé et abruti, en revanche une puissante mais discrète activité mentale, à cheval entre ma raison et mon subconscient, se dissimulait, œuvrait-elle à ma perte ou à mon salut ? Je ne pouvais le mesurer.

Je passais mes journées à flâner dans l'appartement, sans but. Je devenais bien plus observateur et méfiant. Physiquement, et indépendamment de ma volonté, j'arborais toujours le même visage pale et déprimé qui n'était plus qu'un masque derrière lequel s'abritait la face glaciale de mon double vengeur. Je remarquais par exemple des mèches de cheveux regroupées en écrins et nouées de façon anormales sous mon matelas. Je constatais que ma femme insistait exagérément pour que nous mangions dans des plats séparés, alors que la coutume indique le contraire ou encore quelle m'interdisait formellement l'accès à la cuisine pendant la confection des repas, prétextant que la place d'un homme n'était pas là...

- Un jour pourtant, elle fut contrainte de me quitter pour une durée importante, car son père était mourant et il fallait qu'elle s'épuise en courbettes et qu'elle pousse du cœur les autres frères et sœurs afin de grappiller la plus grande part possible du peu que le vieil homme possédait.

M mis la main dans sa poche pour saisir son paquet de clopes, malheureusement celui-ci était vide, il l'écrasa fermement dans le creux de la main et le reposa distraitement sur la vieille table vernie. R se leva pour chercher un autre tube de peau qu'il greffa habilement au narghilé à l'aide d'une ouverture prévue à cet effet. Puis il le tendit à M sans un mot.

M aspira la fumée mentholée, la tête lui tourna un peu et cela fit sourire l'Arabe qui reprit son histoire. Il lui expliqua qu'étant affairée loin de lui, il s'était senti encore plus désemparé au point qu'il ne se rendait plus à l'usine.

- J'avais des troubles digestifs et des envies de vomir. C'était l'horreur ! Je ne désirais qu'une seule chose, c'était le retour de ma femme. A bien réfléchir c'était mon corps qui réclamait le retour de ma femme, convaincu par quelque sens méconnu qu'elle représentait la fin de tous ses maux, en même temps, une voix glaciale me soufflait qu'elle était responsable, qu'elle était la source du mal, de mes échecs, de la tournure déplaisante qu'avait pris ma vie.

Les jours passaient et je commençais à reprendre des forces, mes douleurs semblaient s'apaiser, mes pensées gagnaient en clarté. En un mot, je reprenais goût à la vie.

- De retour je trouvais ma femme repoussante à tous points de vue. Si elle avait bien des défauts qui l'affaiblissaient, ces derniers se trouvaient compensés par une malice sans borne, elle avait du constater immédiatement mon changement, d'attitude à son égard : j'étais devenu sec et critique et pour mon malheur j'étais même allé jusqu'à la menacer de répudiation tant elle me repoussait. Aussi avait elle décidé d'utiliser les grands moyens pour m'ensorceler et me conserver près d'elle. J'étais entrain de retomber en léthargie, grâce à sa science et à ses manigances, elle comptait définitivement m'asservir !

- Mais mon double veillait, des pensées cruelles et une méfiance obsessionnelle entretenaient le feu qu'il couvait. Si bien que plus tard, un soir d'été durant lequel nous nous trouvions dans notre petite baraque de campagne les choses prirent une tournure dramatique. Je fis mine de m'endormir, épuisé comme d'habitude. Puis luttant contre le sommeil délicieux, une voix vindicative me poussa à me délivrer de ma paraisse mielleuse. Le plus silencieusement possible, luttant à chaque pas contre le sommeil, je me dirigeai vers la cuisine à pas de loups telle une bête affaiblie mais décidée à en découdre définitivement avec le mal. Je n'y trouvai personne, je jetai un regard circulaire sur la pièce interdite et inexplicablement j'eus envi de vomir. Ou pouvait donc se trouver ma femme en cette heure tardive de la nuit, dans cette campagne déserte ? Elle n'avait nul part où aller, nulle raison de se trouver dehors, il fallait que je sache. J'avais l'impression que tout mon être tendait à une seule chose, savoir ! Un insoutenable besoin de vérité me déborda, je sortis haineux, sans faire de bruit. Le vent soufflait, à cet instant les étoiles me semblèrent manquer d'éclat, la lune et le reste de la nuit étaient livides. Nous possédions une petite cabane mi réserve mi cuisinette où ma femme avait pour habitude de dégrossir le travail de plumage de la volaille pour éviter de salir sa cuisine-sanctuaire. Guider par l'instinct, je résolu d'aller vers la cabane. Nulle lumière ne l'éclairait, j'étais plongé dans la nuit la plus totale. Par deux fois je trébuchais tant et si bien que je m'écorcha profondément la jambe contre une pierre aiguisée, on eut dit que la nature tout entière conspirait contre moi, je saisis la pierre et projetais un instant de la fracasser contre la vitre de la cabane, mais une force me retint. Je la serra alors très fort, si fort que je saigna de la main, mon sang gouttait, à cet instant, fou de rage et de douleur, mon sombre double pris violemment le contrôle de ma raison opérant un violent coup d'état mental. Des forces nouvelles affluèrent, la douleur mourut, un calme froid se déversa dans mes veines envahissant bientôt tout mon corps. Je marcha droit vers la cabane. Une faible lueur de bougie filtrait depuis la fenêtre décousue. Je regardai avec effroi à travers la vitre translucide et je vis une forme noire accroupie. Je restai là un long moment, pétrifié, observant ma femme qui psalmodiait invoquant quelque terrifiante force occulte. Elle semblait extrêmement concentrée, presque en transe. A ses pieds reposait un pot épais en métal jauni, ainsi que des herbes, les dattes qu'elle avait l'habitude de me servir ainsi que d'autres épices que j'avais du mal à identifier, gêné par la pénombre qui régnait dans la pièce. J'avais découvert la vérité, depuis le début ma femme mêlait drogue et sorcellerie pour anéantir ma volonté. Volonté qui me poussait à la quitter depuis le commencement. Je poussa calmement la porte et lui fis face. Elle poussa un cri d'effroi, c'était la preuve qu'il me manquait. Réalisant qu'elle ne parviendrait plus à me tromper, elle grimaça méprisante et s'apprêta à m'injurier et à clore l'incident. J'avança vers elle et la saisis par le cou à l'aide de ma main droite animée d'une force prodigieuse. A la fois surprise et épouvantée elle tenta de crier puis de supplier. Je frappa impitoyable, avec la pierre pointue qui m'avait écorché. Etourdie elle tenta de fuir, je saisis le couteau à volailles et quarante fois, ma main vengeresse s'abattit, heureuse.

R regardait intensément le jeune homme, comme pour le percer à jour. Puis ses yeux se firent tristes et vitreux, il semblait tout d'un coup las et fatigué et ne prêtait plus attention à son hôte.

M était d'une pâleur extrême, on eut dit que le sang avait définitivement quitté son visage horrifié. Il n'avait pas prévu la tournure funeste qu'avait pris la soirée et fut d'abord tenté de refuser cette effroyable confiance, malheureusement, tout jusqu'aux moindres détails de ce crime respirait la vérité. M ne pouvait se mentir et mettre ce récit sur le compte d'une éventuelle mythomanie de R. Il s'en voulait terriblement d'avoir été aussi curieux, de n'avoir pas quitté ce maudit restaurant alors qu'il en été encore temps.

La situation était plus qu'insolite, M contemplait un meurtrier aux aveux mais ne savait que faire. Soudain une pensée terrifiante l'envahit : maintenant que l'Arabe avait raconté son secret, il allait vraisemblablement s'assurer qu'il ne franchisse jamais les murs du restaurant, il se pouvait qu'il se décide à commettre de nouveau un assassinat. M fixa avec crainte les couverts de la table, son regard ne pouvait se détacher du long couteau à viande qui reposait près des assiettes vides, à son opposé.

Soudain, vif comme l'éclair, M fit un mouvement rapide du bras et se saisit du couteau avant que R ait eut le temps de réagir. Ce dernier se montra surpris et grandement étonné, il paraissait sortir d'un rêve brumeux et nulle trace de malveillance ne transparut sur son visage. A ce moment, M réalisa tout le ridicule de son geste, il se détendit un peu et respira profondément.

Il pris un ton qui se voulait ferme et sec et déclara :

- Pourquoi m'avoir raconté le meurtre de ta femme et en quoi cela me concerne il ?

R lui fit un sourire étrange puis répondit calmement que ce secret était un fardeau qu'il portait depuis près de vingt longues années. Un secret qui le rongeaient lentement et finirait par le détruire entièrement. R considérait que son acte n'avait été que pure justice, mais son secret représentait une ultime malédiction sans doute proférée par sa femme mourante, utilisant son propre sang dans lequel elle baignait pour prendre le mal le plus noir à témoin. R était convaincu que sa femme avait fait don de son âme aux ténèbres pour que sa mort soit vengée.

- Après avoir fait disparaître ma femme, les choses, pour un temps du moins, prirent une tournure favorable pour ma pauvre personne. A commencer par l'enquête judiciaire bâclée qui se conclut par une disparition inexplicable et un dossier non clos à ce jour. Les policiers en l'absence totale de preuves et de traces penchèrent pour un enlèvement meurtrier. Fait tout à fait plausible dans la campagne isolée du Rif. L avait du répandre le mal partout autour d'elle, car à mon grand soulagement ses proches semblèrent se réjouir de sa disparition et personne ne chercha à remuer la terre souillée. Pour ma part je m'efforçais de ne pas paraître trop heureux et décidais de prendre un nouveau départ espérant que la fortune me sourirai. Ainsi je repris une vie normale et ouvrit ce restaurant, mais quelques années plus tard je perdis le sommeil, je me sentais faible et l'appétit me manquait, la malédiction incarnée par le secret se mit à exécution, son influence croissait et un voile sombre vint recouvrir ma vie devenue enfer. J'entreprit de lutter de toute ma force contre la langueur qui m'envahissait tous les jours un peu plus et c'est durant une de ces interminables nuits sans sommeil que plongé dans une tumultueuse réflexion j'entrevis mon salut. C'était évident, j'étais prisonnier du secret, comme je l'avais été de ma femme, il fallait donc que je détruise son influence en le partageant, mais si je parlais, je signais ma perte, mon exécution à mort, j'étais pris au piège dans un damier infernal.

Des larmes coulèrent des yeux de R et bien qu'il lutta contre, M éprouva pour lui de la pitié mais aussi de la colère. Il fronça les sourcils et eut le vertige il commençait à comprendre la manœuvre de R.

- Alors vieux cinglé, tu t'es dis, «plutôt que de sombrer dans la folie je vais la faire partager à une autre personne, au moins cela me soulagera il » et tu espérais que cela t'ôterai du cœur le poids de ton crime ! Mais il te fallait t'assurer que cette personne fut totalement extérieure à ton monde «irrationnel». Il fallait que tu sois sûr que ta victime, n'aille pas te dénoncer sur-le-champ. Peut être espérais-tu même, de la compassion ! M se força à être impitoyable, c'était l'unique solution s'il voulait se dégager du piège psychologique qui se refermait dangereusement sur lui. Il savait que s'il faiblissait et cédait la moindre parcelle de terrain, il se retrouverait, dans sa conscience, complice de ce meurtrier pour l'éternité.

M se leva promptement et déclara :

- Je n'ai aucune compassion pour toi, ton histoire n'est pas la mienne, elle n'est sans doute pas vraie tu n'es qu'un vieux malade rongé par la folie.

R baissa les yeux puis la tête, il paraissait écroulé. Cependant lentement un sourire malicieux se dessina sur son visage.

- Va en paix, je sais que tu sais ! Et cela me suffit, je suis délivré, ce lieu te sera toujours ouvert et je te serais éternellement redevable de m'avoir écouté jusqu'au bout. Nous sommes liés à jamais maintenant. Puis étrange il dit :

- Si tu as encore quelques doutes, retourne-toi en sortant et regarde vers l'enseigne du restaurant...

M ne le laissa pas finir, il se leva précipitamment, fit volte face, et rassemblant tout ce qui lui restait de maîtrise de soit, sortit tendu, sans se retourner. Un rire à fois triste et cruel, résonna dans la pièce. M serra les dents et murmura «maudit sois tu espèce de vieux fou »... Il fit dix pas rapides, une voix intérieure l'exhortait à s'éloigner le plus vite possible, mais sa volonté fléchit, finalement sa curiosité l'emporta. Angoissé il se retourna vivement et chercha des yeux, l'enseigne du restaurant. Il fut statufié d'effroi en constatant que c'était un long couteau à volaille dont la lame était ternie par l'âge, cloué sur une pierre pointue et rougie – sans doute par de la boue.

## Chapitre VII

*Sept cieux, sept péchés.*

*Sept étoiles tristes, et deux anges veillent sur toi  
Dans la brume septentrionale.*

*La chaîne de puissance peut être  
brisée par le pouvoir de l'influence.*

Il faisait si noir dans cette pièce. Il fallait qu'il fut à bout pour se tourner et se retourner ainsi dans ses draps trempés de sueur. M se retrouvait face à lui même, dans cette chambre anonyme. Loin de tous. Il se rejouait le duel mental qu'il avait vécu et craignait d'en être sorti vainqueur, dans les apparences seulement. M luttait ferme contre les pensées anxiogènes, tenaces et qui sans répit, telles des harpies obstinées le harcelaient cruellement. Conscient de la gravité de son état il ne cessait de se dire qu'il suffisait de penser à autre chose, qu'il fallait rompre le cercle, qu'il fallait penser à des images gaies. C'était nécessaire.

Voilà deux jours qu'il se trouvait plongé dans l'obscurité. Pas de réveil, pas d'amis, pas d'obligations. M lorsqu'il ne dormait pas, restait les yeux grands ouverts, à repasser le film de sa vie. Film qu'il avait envi d'appeler échec.

Cela faisait déjà dix années qu'il avait quitté la maison de son enfance, et du coup le havre de paix dans lequel, il avait eut le bonheur de se faire une première idée ô combien paisible du monde. Il se demandait ce qu'il faisait dans cette chambre qui sentait fort le renfermé, où étaient ses amis, sa famille, ses ennemis. Le monde continuait à se déverser maladroitement vers la rivière de l'oubli et tout lui semblait maintenant biaisé. A quoi rimait cette danse étrange qui animait l'humanité. Les être naissaient puis cessaient d'exister à l'ombre de l'infini. M se releva un peu et s'accoua contre l'extrémité du lit complètement défait. Il se caressa le visage et constata que son poil avait poussé dru et fort. L'adjectif qui lui venait à l'esprit était : « rugueux ».

Cela faisait longtemps qu'il ne s'était autant négligé. Il n'y avait personne pour le juger ici. Personne pour l'aimer non plus. M pensa qu'il pouvait cesser de vivre, maintenant, ce serait dans l'indifférence la plus totale ; mais sous l'effet d'un subtil regain, il pensa calmement qu'il avait envi d'exister. D'où lui venait cette énergie inattendue, qui jamais ne l'avait trahi. A chaque fois qu'il était au plus mal, blessé et sur le point de tout lâcher, inexplicablement, il réussissait à tourner les choses en dérision, à se convaincre qu'il n'était, qu'un grain de sable sans importance. Ainsi sa vie devenait légère et il avait la sensation qu'il avait le droit à l'erreur, car elle lui apparaissait moins lourde de conséquences. Il avait le droit de mener sa vie comme il le désirait, il n'était plus responsable de la laideur qui l'entourait.

Il y avait tant de choses que secrètement il aurait voulu changer. M se trouvait bien impuissant et finissait par se désintéresser du sort des êtres qui marchaient à ses côtés, par simple égoïsme ou peut être par peur de ne pouvoir leur venir en aide.

Il était comme ce survivant de l'holocauste atomique, qui les orbites creuses, se redresse et ne comprend pas comment et pourquoi il à été épargné. Miraculé K pensa qu'il fallait prendre l'improbable comme un cadeau de la vie. péniblement il se redresse et rassemblant son courage, tente de marcher.

A peine à il fait quelques pas qu'il entend les gémissement affreux de ceux qui pas tout à fait morts ne sont pas tout à fait vivants non plus.

K prend son courage à deux main et achève le malheureux à la force de ses mains émaciées, les larmes aux yeux. Mais il n'a pas fait sept autres pas qu'à nouveau, de nouvelles supplications se font écho. K pousse un cri de rage.

Au bord de la démence il arrache une barre de fer blanc du flanc de la clôture qui régulièrement s'illumine. « La radioactivité ! » c'est donc ça... Il comprend ce qui c'est produit, la lumière éblouissante, le bruit assourdissant, la poussière qui l'étouffe. K s'élance et fracasse les corps suppliants qu'on les délivre de l'affreux tourment. Mais toujours des voix s'élèvent implorant la mort. Il s'immobilise, jette le métal du courage et se met à courir. Il hurle à tue tête espérant couvrir les voix des morts, vivants. Il à tellement honte de ne pouvoir tous les achever, il à honte de ne pouvoir tous les délivrer, de ne pas être à la hauteur, aurait il survécu uniquement dans le but d'être l'exterminateur des siens ? Il s'aperçoit bientôt qu'il est l'unique survivant. Alors il se met à errer gaiement dans les rues désertes de la ville car il à décidé d'ignorer le malheur qui frappa son peuple.

M se rappelle bien maintenant qu'il avait été marqué par la nouvelle de l'écrivain japonais T relatant la funeste histoire de « K - après Nagasaki - ».

L'idée triviale mais fondamentale soulevée par le roman de T réside dans le fait que K, dans un situation extrême, sombre dans une folie salvatrice symbolisée par son indifférence face au malheur de son peuple agonisant dans la souffrance.

Pourquoi, pensait il à cela ? M savait qu'il est des pensées qui ne sont pas le fruit du hasard. Il avait l'intuition que cette dernière avait une importance singulière mais n'arrivait pas encore à en cerner les harmoniques dissimulées. Il se dit qu'il avait déjà perdu trop de temps à dormir et à se reprocher de ne pas être aller déposer contre R. Il allait être lâche et laisser un crime impuni, mais son esprit l'avait maintenant accepté et il pourrait enfin continuer son voyage.

M se mit debout, les volets de métal demeuraient fermés, Il était toujours plongé dans une trame de dominante noire entrelacée de rainures blanches qui pénétraient par les interstices horizontaux. M porta son regard sur sa poitrine et pensa qu'il ressemblait à un zèbre, non à un prisonnier.

Il rechercha en tâtonnant sa montre sur la table basse, près du lit. Il y lut quinze heures trente et se dit qu'il était complètement déphasé. Il bailla et étira ses longs bras d'où saillaient des muscles remarquablement tracés. Il se déshabilla, et jeta négligemment ses vêtements sur le par terre en mosaïque.

Il tourna à fond la poignée de la douche du côté eau chaude et se tint là, immobile, enveloppé par la vapeur rassurante. Propre, il regagna la chambre et chercha un vêtement léger pour sortir. Il opta pour un fin pantalon de velours noir et un pull en laine sombre qu'il palpa et porta à son visage. Il le huma longuement puis le mit. C'était le pull que lui avait offert E avant son départ. Elle lui avait dit :

- Tient, j'ai une surprise pour toi...

M avait souri et curieux avait immédiatement ouvert le paquet soigneusement emballé.

- Un Pull ! En laine, avec des grosses mailles, j'adore !

- Je suis très contente que cela te plaise !

M s'avança, la pris dans ses bras, la souleva et l'attira vers son visage puis l'embrassa amoureusement.

- Pense à moi quand tu mettras ce Pull, pense que je t'aime !

M répondit oui de la tête, mis le pull et oublia.

Maintenant il pensait très fort à E et cela lui redonna de la force au cœur. Il se dit qu'il n'était pas très sympathique comme petit ami car il n'avait pas appelé E une seule fois depuis son départ et il était probable qu'elle s'inquiéta.

L'appeler après tout était une chose simple pensa M.

Il suffisait de sortir en ville, d'acheter une carte téléphonique, d'introduire cette dernière dans le lecteur, de composer le numéro d'E et de lui parler. Que lui dire ? Que tout allait pour le mieux et qu'il l'aimait.

M grinça des dents, pas si facile d'autant que la première affirmation était fausse. Et puis côté sentiments au téléphone, il n'avait jamais été vraiment doué. M avait besoin de voir pour exprimer ses sentiments amoureux, ainsi il pouvait lire en l'autre même temps qu'il parlait et c'était essentiel. Le téléphone représentait pour lui un moyen pour transmettre de l'information, pas des émotions. Il lui arrivait à Paris de fusiller du regard les utilisateurs des cabines téléphoniques qui s'éternisaient en futilités intarissables. Il avait alors envi d'ouvrir la porte de la cabine et de hurler aux oreilles avides d'ondes radios : « Les cabines publiques ne sont pas faites pour raconter le roman de votre vie, à fortiori lorsque plusieurs personnes attendent à l'extérieur que monsieur ait terminé !!! », mais M savait qu'il avait tort. Chacun possède le droit d'occuper une cabine autant qu'il le souhaite fût-il pour véhiculer du vent et au fond c'était un peu cela : être libre.

Il était temps qu'il se reprenne en main d'autant que de son estomac se faisaient entendre des bruits qu'il savait inutile de chercher à réprimer. M avait une faim de loup ; il est vrai que cela faisait deux longs jours qu'il ne s'était rien mis sous la dent et c'était plus qu'il ne pouvait le supporter. M était convaincu que quel que soit le plat qu'on lui proposerait, il le trouverait à coup sûr, succulent. Avant de quitter sa chambre, M l'aéra du mieux qu'il put, et supprima le panneau « ne pas déranger ». Il fut d'ailleurs agréablement étonné du respect dont faisait preuve le personnel, qui durant deux jours ne l'avait pas dérangé. Mais il fallait à présent que la femme de ménage range quelque peu sa chambre sans dessus dessous.

M s'arrêta devant le café El Warda et y déjeuna. Il repensa à S. Il lui manquait.

Il c'étaient bien amusés tous les deux, ils étaient presque devenus amis. Et voilà que ce dernier disparaissait comme par magie au moment où il en avait le plus besoin. M n'était pas un homme bavard, mais en cet instant il se sentait complètement isolé et éprouvait le besoin de parler à quelqu'un d'équilibré. Cela faisait une semaine que S ne donnait plus signe de vie. Mais qu'est ce qu'il pouvait bien faire ? M décida de payer au comptoir. Il observa attentivement le tenancier du café et se dit qu'avec un peu d'habileté, il devrait être en mesure de lui soutirer des informations sur S, qui sans aucun doute était un habitué du lieu.

Le patron aussi observait M et paraissait assez troublé.

M rechercha dans son porte monnaie un billet de cent dirhams ( somme non négligeable) et le plaça dans sa poche de manière à pouvoir le saisir discrètement, si besoin était.

M répugnait à corrompre les gens. Mais il se souvenait qu'S lui expliquait tantôt que la discrétion était d'or au Maroc et qu'un moyen d'obtenir des renseignements, sans user trop de salive passait par l'argent, véritable catalyseur sémantique.

M s'approcha donc du comptoir et demanda au patron, combien il devait payer pour son tajine aux abricots. Le patron dit un chiffre et rougit, car plusieurs personnes c'étaient retournés et lui lançaient des regards réprobateurs. Il était évident que le tenancier ( ayant constaté la qualité de touriste de M ) avait dû au moins doubler la somme. Cependant, roi en son domaine, les clients n'avaient pas osés réagir fermement mais assez tout de même pour le mettre bien mal à l'aise. Cela arrangea M qui en profita pour gonfler encore la somme et refuser la monnaie rendue. Devant l'insistance de M pour que ce dernier garde la monnaie, il comprit qu'on attendait quelque service de sa personne et se fit tout ouï.

M, le regarda droit dans les yeux et commença :

- Je recherche un ami, dit-il d'une voix neutre.

- En général, les personnes qui en recherchent d'autres, en pareils endroits ne leur veulent pas vraiment du bien répondit le patron méfiant, dont les narines pointues semblaient persifler au rythme de sa voix rauque.

- M ne perdit pas contenance, il marqua une pause puis sortit discrètement le billet de sa poche, et le posa fermement sur le bar.

- Le patron homme gras, aux joues bouffies, eut un réflexe nerveux de la main droite qu'il réprimât violemment. Ca main l'avait trahie, l'appât du gain avait été trop fort pour cet homme qui en avait fait une fin.

M sourit mentalement, il était satisfait de voir que cet immonde personnage était à sa merci, qu'il pouvait en tirer tout ce qu'il désirait. Et c'était justement cela qui le dégouttait. M avait l'impression de voir un chien obèse se dandiner et se tortiller pour recevoir sa récompense. Mais enfin, l'essentiel était qu'il réussisse à obtenir des renseignements qui lui permettent de retrouver S.

Le patron dont le centre du crâne dégarni lui donnait un air de moine franciscain commençait à suer ferme. M se demanda s'il fallait donc croire que cet homme avait contre toute attente des semblants de principes. En effet, accepter le billet de M, c'était fournir des informations privées à un inconnu, contre de l'argent. C'était se laisser corrompre devant tout les habitués du café, et risquer de perdre beaucoup en réputation.

M ouvrit la bouche, mais le patron l'interrompit et l'invita à le suivre à l'aide de son regard de balance.

M acquiesça et entreprit de le suivre, cependant il ne comprenait pas toute la mise en scène du patron. Après tout M ne désirait qu'un simple renseignement.

M traversa un espace découvert limité par des bâtiments qui avait l'apparence d'une sorte d'arrière cour anguleuse et se retrouva finalement dans une petite pièce guère rassurante, éclairée par des néons grésillants maladroitement fixés au plafond lézardé. La pièce ressemblait à un débarras, elle était profonde et les énormes crochets encastrés à même ses murs plâtreux pouvaient laisser supposer qu'on y pendait habituellement des bêtes dépecées. Dans le coins gauche étaient alignés plusieurs réfrigérateurs ainsi qu'un amas de meubles cassés, le coin gauche était noyé dans la pénombre.

Dehors il devait y avoir des enfants en bas âge à en juger par leurs hurlement dissonants. Cela agaçaït fermement M qui pas tout à fait remis de sa période de sommeil prolongé aspirait plus que jamais au calme.

Aussi décida il d'en finir au plus tôt et déclara, autoritaire :

- Je ne sais pas à quoi vous jouez, cher Monsieur, mais je désire avoir des nouvelles d'un ami et rien d'autre.
- Du calme ! grogna le patron d'un ton péremptoire, tu veux des renseignements sur un certain S, n'est ce pas ? Tu te demandes comment j'ai connaissance du nom de ton guide, alors que tu n'as encore rien dit... Et il éclata d'un rire gras.

A l'évidence cette boule de bile se sent plus à l'aise dans l'ombre pensa M fort surpris. Cependant il ne laissa rien transparaître et répondit sans se laisser démonter par ce soudain changement d'attitude.

- Oui.

C'était un oui désabusé, le oui de quelqu'un qu'on ne surprend plus. M commençait à comprendre le monde dans lequel il était maintenant immergé, bien plus en profondeur qu'il ne l'aurait souhaité. Ceci étant, il partait de la constatation d'ailleurs très juste qu'il n'y pouvait rien changer. Alors mieux valait sauvegarder les apparences et rester de glace. C'était ça seul chance, pour s'adapter, face à ces inconnus qui donnaient l'impression de lire en son esprit. En tout état de cause, sa première impression était confirmée, le patron, par un moyen opaque c'était attendu à sa visite.

M pensa que tout ceci était une misérable mise en scène destinée à lui soutirer le plus d'argent possible pour les services qu'il comptait demander.

M posa longuement le regard au delà du déchet suintant qui lui faisait face, on aurait pu penser qu'il tentait de décomposer la lumière pour percer les ténèbres à jours. Il eut la brève impression que l'arrête latérale de l'extrémité sud de la pièce abritait un observateur silencieux. Mais peut être était-ce dû à des jeux de lumière trompeurs.

- J'ignore si S étais ton ami, mais mieux vaut t'en éloigner déclara le patron, avec un sourire qui laissait découvrir des dents en état de décomposition sérieux.

- M recula, il n'avait pas prêté une grande attention à la puanteur environnante, et se sentait même légèrement mal à l'aise.

Il se tourna du côté d'ou planait l'odeur nauséabonde. De la viande avariée jonchait le sol craquelé. Le patron dû noter le d'égout sur le visage de M, car il se sentit obligé de dire :

- Les chiens ! c'est la viande pour les chiens... les restes du restaurant...
- Bon, que savez vous sur S.
- F...F. chuchota le patron.

Une ombre se détacha du mur qui quelques instants plutôt intriguait M. L'ombre pris du volume et ce sont deux yeux à la fois perçants et menaçant qui saluèrent M avant que le reste du corps n'intégra la somme de lumière nécessaire à engendrer la perception nette de la forme.

Si M avait eut à décrire cet étrange personnage, il n'aurait pas eut trop de mal, tant l'homme qui se dressait devant lui avait un physique singulier. On aurait dit que toute partie de son corps en fil de fer était acérée. Face aiguë, yeux perçants, bras fins et solides, jambes longues et de musculature sèche. Mais plus que tout cela, se dégageait de sa personne une très forte sensation, de son aptitude à la furtivité. M n'en revenait pas de la manière dont F avait surgit à même la matière du mur. Aussi dans son for intérieur, il pensa qu'il fallait se montrer prudent. M devina dès le premier regard échangé avec F, que ce dernier n'était pas un personnage banal, pour lui c'était un Fantôme capable de disparaître aussi discrètement qu'il était apparu.

- Que désire tu savoir à propos de S déclara F de manière quasi inaudible.
- Qui êtes vous ? déclara M sur ses gardes.
- Mon nom n'existe plus depuis bien des années, j'ai par contre plusieurs surnoms, mais ceci est une autre histoire et le temps joue contre ton ami.
- Je refuse de m'entretenir avec un inconnu, qui de surcroît ne daigne même pas se présenter déclara M maintenant parfaitement éveillé, dans l'unique but d'en savoir plus sur F.

Le patron visiblement anxieux à l'idée de s'absenter aussi longuement de son café pris la parole, sans doute pour accélérer cette petite réunion qui faisait ( et c'est cela qu'il cherchait à éviter ) très conspiration.

- F est ce que l'on peut appeler, un mouchard. Il n'a plus d'identité connue depuis bien des années et c'est mieux ainsi. F représente les oreilles perdues des murs et les yeux de l'aveugle. Il sait et voit plus que le commun. En théorie, ça fonction est d'assister la protection civile en vue d'entretenir une certaine cohésion sociale et surtout d'étouffer dans l'œuf les complots tramés contre l'état. Occasionnellement, il me rend visite et éclaire les personnes qu'il à choisi ( selon des critères impénétrables pour moi ) moyennant forte rétribution.

- Ecoute moi bien dit F toujours aussi bas, ce qui obligea M à se rapprocher d'un pas. Je savais bien que tôt ou tard tu viendrais aux café prendre des nouvelles du matricule s11cm28.

M interloqué, écarquilla les yeux.

- Comment ? ! s'indigna M. Voulez vous dire que S est ...

F le regarda tristement, on aurait dit qu'il éprouvait une réelle douleur à s'expliquer. Il coupa M et repris à mi-voix :

- Ton ami n'était pas le mien, mais pourtant je ne peux nier le connaître. Nous avons grandi ensemble et comme tu peux le constater nous avons pris deux voix bien différentes dit-il chagrin. Je savais que ça lui arriverais un jour. S jouait trop avec le feu. Certes tout le monde dans le quartier le connaissait et nombreux sont ceux qui l'appréciaient, mais il avait aussi des ennemis acharnés. S gagne sa vie dans ma sphère d'observation, il est donc normal que je sache ce qui lui est arrivé et comment. C'est ma fonction.

M mesurait pleinement l'importance de ce personnage. Ni pic ni cœur, F était une carte invisible très utile, mais parfois impuissante. M n'ignorait pas que le joker est une carte merveilleuse, c'est la carte rêvée du joueur débutant. Très utile elle est pourtant limitée et souvent elle peut s'avérer encombrante en début de partie dans les jeux ou la tierce vierge est requise. Le joueur expérimenté lui préférera parfois une carte moins souple mais décisive dans une configuration donnée.

M avait compris que la fonction de F l'empêchait d'avoir des sentiments, en particulier avec les personnes arrêtées. Mais en même temps qu'il rayonnait la tristesse, se dégageait de son âme une lueur de bonté, aveuglante pour M.

Il était même envisageable qu'S et lui eussent été bon amis dans le passé et qu'F ait été le spectateur impuissant de l'arrestation de S.

- S est innocent, sa liberté risque de lui être ôtée. Peut être y peux-tu quelque chose dit-il énigmatique. La balle est dans ton camp... Adieu prend bien garde à toi.

F partait et il était impensable de le retenir ! alors M paniqué lui cria :

Comment retrouver S !

- Tu n'écoutes pas, je te l'ai déjà dit s11cm28.
- Mais...tenta M. Il était trop tard.

La lumière disparut du visage de S, sa face se durcit, les émotions moururent une à une à mesure qu'il reculait vers le fond de la salle sans quitter M des yeux. Son visage n'était plus qu'un masque d'argile impénétrable lorsqu'il se désintégra dans la pénombre. Seul le bruissement d'improbables charnières cachées dans l'obscurité attesta qu'il venait de les quitter réellement.

C'est alors que la boule de bile visiblement excitée par les événements et convaincue d'avoir bien agi ( pour une fois), se mit à bousculer M, le pressant de regagner l'intérieur du café tout en réclamant son dû qu'il estimait largement mérité. M lui tendit le billet mais le laissa choir à la dernière seconde pour avoir le plaisir de voir le petit homme grassouillet s'humilier et faire l'effort de se baisser vers le sol détruit à l'image de son honneur.

Parfaitement sûr de sa supériorité, M demanda méprisant :

- Qu'est ce que s11cm28 ?

Des éclairs brillèrent dans les yeux huileux du patron, on aurait dit qu'il attendait ce moment pour se venger, mais le billet était encore chaud dans sa main, et douce pommade pour son cœur, cela le calma si bien qu'il répondit presque sans trembler :

- C'est simple : S comme Saïd, 11 comme 11<sup>ème</sup> district, cm désigne Casa Maroc et 28 son âge. Tu n'as qu'à aller dans n'importe quel commissariat avec son matricule et les fonctionnaires t'indiqueront où le trouver.

M sortit, et Nombreux furent les regards curieux qui le suivirent au delà de la terrasse du café El Warda...



## Chapitre VIII

**Huit années ont passé déjà et tu me trouva épuisé.**

*Il dit :*

*Je serais un léger fardeau car la vie m'a presque entièrement abandonnée. Me porteras-tu à Fendel au delà des mers ?*

*L'aigle répondit : fusses-tu même fait de pierre, dussais-je y laisser ma vie, je te porterais !*

*Je te porterais sur les vents glacés jusqu'aux confins du monde !*

*En ces temps de discorde, la terre était séparée en deux demi sphères.*

*T se demande si il reverra jamais l'autre face. Comment se porte l'humanité de l'autre côté, à l'est de la demi sphère B ?*

*Ici les armes s'amoncelles pour le jour ou les champs faibliront. T ne comprend pas, il ne vit que pour se jeter dans les bras de ses frères et sœurs si longtemps imaginés.*

M marchait le long des rues blanches et poussiéreuses de Casa. Il y avait un vacarme épouvantable. Les bus, les voitures de tout genre et de toutes époques ainsi que les motocyclettes Peugeot rouge métallisé étaient plongés dans une course incohérente et bruyante. M voyait une mer de mécanique houleuse dans laquelle l'intelligence humaine avait disparu. Aussi se voulait-il prudent et attentif lorsqu'il s'agissait de traverser des boulevards particulièrement denses. Dans les faits il attendait que la lumière rouge du feu de signalisation ( guère très visible car masquée par l'intensité du soleil ) soit fermement établie, qu'elle s'imprégna bien sur la rétine des conducteurs avant de s'élancer crispé sur le passage piéton. Au départ, M n'était pas aussi méfiant en la circulation au Maroc, mais il avait en l'espace de quinze jours assisté à deux accidents aussi étranges que déroutants. La première fois, c'était en sortant de la boutique d'un marchand de tuniques. Le feu était bien rouge M s'apprêtait à traverser mais un jeune homme visiblement plus pressé le devança et traversa la rue en courant. Le malheureux se vit fauché par une voiture dont le conducteur devait être insensible aux couleurs des feux. Peut de temps après s'élevèrent des cris de rage, des pleurs et des lamentations déchirantes. Suivit un attroupement. M choqué c'était un peu écarté . Il ne put que contempler la masse mouvante de curieux qui loin d'aider le jeune homme à terre l'étouffait et le pressait à tel point qu'il donna à M l'impression de suffoquer. N'y a-t-il pas un médecin, dans cette foule ? se demanda-t-il en sueur. Et les secours que faisaient-ils donc ? La police arriva enfin et questionna le conducteur fautif. Il expliqua qu'il n'y est pour rien ! Et alla jusqu'à affirmer tranquillement que le feu était bien vert et qu'inexplicablement il avait viré au rouge ( sans passer par l'orange ) alors qu'il était déjà à hauteur du passage piéton. Les policiers se tournèrent alors vers la foule à dessein de trouver d'éventuels témoins. On n'aurait pu inventer meilleur moyen pour disperser les curieux. Les spectateurs n'étaient soudain plus intéressés. Personne n'avait rien vu, rien entendu non plus. M regardait le jeune homme qui gisait brisé sur le goudron sans âme. M bouillonnait de rage, il s'avança vers les policiers conscient qu'il risquait de s'attirer des ennuis avec le chauffard mais tant pis pareil crapule doit être punie pensa-t-il. Les policiers l'écoutèrent attentivement et lui firent remplir une déposition. Le conducteur fautif donnait l'impression de vouloir étrangler M qui l'ignora royalement. Le coupable tenta de l'injurier mais il n'en eut pas le temps car deux bras déterminés le saisirent fermement et l'enfourmèrent dans la fourgonnette de police. Les secours arrivèrent au même moment, ça n'est pas trop tôt pensa M soulagé. Cependant mieux valait tard que jamais.

Quand M repensait à cet accident, il eut l'impression que le conducteur qui heurta le jeune homme rêvait en conduisant. C'était la seule explication plausible car l'automédon n'avait pas ralenti une seule seconde à hauteur du passage piéton. M en conclut qu'à Casablanca certaines personnes conduisent en rêvant. Il fallait vivre conscient que le rêve éveillé était monnaie courante dans cette ville et cela n'était guère rassurant.

Le second accident auquel avait assisté M était encore plus troublant. Alors qu'il attendait S à l'ombre d'un palmier, notre héros vit un homme habillé de guenilles rebondir sur le capot d'une voiture qui fort heureusement roulait lentement. Le conducteur avait freiné du mieux qu'il avait put et heurta à peine le clochard qui de toute évidence simulait. Alors pourquoi cette comédie ? Le conducteur tendait la main au clochard pour l'aider à se relever et ce dernier feignait de ne pouvoir bouger, pire il poussait des cris affreux qui s'il continuait ainsi n'allaient pas tarder à créer un attroupement de curieux. Le conducteur désespéré ne comprenait pas le comportement du clochard qui n'arrêtait pas de se plaindre de l'irrespect dont faisait preuve les classes sociales élevées, classes auxquelles il sous-entendait que son bourreau appartenait. Le clochard se mit à geindre et lui expliqua qu'il avait une famille nombreuse à nourrir, qu'il ne pourrait plus subvenir aux besoins des siens et donc que le conducteur était responsable de la ruine d'une famille, une famille populaire, une famille exploitée, qui méritait le respect...

Le conducteur dont la superbe voiture reluisait était lui-même tiré à quatre épingles et paraissait bien pressé; il ne tenait pas en place et lorsqu'il s'arrêtait de tourner autour de l'acteur il ne pouvait s'empêcher de taper rythmiquement du pied sur le sol et de vociférer en grimaçant. Cela faisait le jeu du malade imaginaire qui était décidé à s'enraciner dans le goudron pour l'éternité. Bon gré mal gré le conducteur du se rendre à l'évidence, il devait payer ou perdre un temps fou à attendre que la police prenne les choses en main. Et nul ne pouvait garantir que cette affaire ne finisse pas au tribunal, devant le juge. C'était flagrant, le clochard avait la vie devant lui pour régler leur différent. De plus il paraissait habitué à ce type de situations qui se pouvaient être son gagne pain. M observait le spectacle sans mot dire mais n'en pensait pas moins. L'homme du tertiaire sortit donc une liasse de billets et la tendit au clochard en faisant la moue. M pensa que son temps devait être extrêmement précieux pour qu'il agit de la sorte. Le conducteur était dans son droit mais s'était incliné face à la ruse suicidaire du clochard qui un jour peut-être serait moins chanceux. Quoi qu'il en fut M se dit qu'il évoluait dans un continent bien étrange. Lorsqu'il avait relaté à S ce qui venait de se passer, son guide sourit et lui confirma qu'il n'avait pas rêvé :

- A Casa on appel ça les fous du passage piéton...
- Les fous du passage piéton !
- Oui.
- Moi je pense que la place des fous est à l'Asile !
- Le problème vois-tu, c'est que le gars qui c'est jeté sous la voiture avait toute sa raison. C'est son gagne pain. Il ne s'est pas jeté sous les roues de n'importe qu'elle voiture.
- C'est vrai, la voiture était luxueuse et le conducteur roulait lentement.
- Exact! Chez vous on appel ça des cascadeurs. Il sont mieux payés, ont des protections et ont trouvé un employeur permanent en l'industrie cinématographique.

Au Maroc, le cinéma c'est dans la vie ! en Live ! Et ça rapporte.

M se souvint qu'il avait bien rit ce jour là lorsque S avait comparé le fou à un cascadeur. Décidément, S était un sacré garçon, il avait un talent certain pour faire des comparaisons comiques mais perspicaces.

Le feu de signalisation indiquait maintenant que c'était au tour des piétons de traverser. L'attention de M s'orienta vers les conducteurs. Il s'assura que les voitures étaient bien immobiles puis traversa.

Il marcha un bon moment puis s'arrêta dans un petit parc afin de se reposer à l'ombre d'un jeune Eucalyptus au branches encore frêles. Il faisait une chaleur insupportable. M ne voyait nul fontaine au pied de laquelle il aurait put se rafraîchir le visage. Les gens autours de lui paraissaient ne pas être gênés par le soleil au rayons flamboyant. M pouvait voir que la plus part se déplaçaient à pas lents, prenant leur temps. Ils lui donnaient souvent l'impression que rien ne pouvait les atteindre, c'était comme s'ils économisaient leur énergie en prévision d'une longue vie de touffeur. En même temps, M pouvait lire dissimulée au fond de leur yeux foncés l'expression du fatalisme divin. Il avait en effet remarqué que ces gens croyants s'en remettaient au destin, symbolisé par la volonté d'Allah tout puissant. Une des phrases qui revenaient souvent en cas de catastrophe était : « c'était écrit ». M avait appris à bien mesurer la puissance immense contenue dans cette phrase pour qui croyait en la destinée.

Cette phrase permettait d'accepter les drames les plus durs car l'absurde prend alors un sens, il repose sur la volonté d'Allah qui pour des raisons mystérieuses mais toujours justes tranche et prolonge l'âme dans une autre vie, Eternelle. Ces mots d'une extrême simplicité rendent compte du fatalisme des maghrébins, pourtant ils aident le croyant à surmonter la douleur engendrée par la perte des êtres chéris ainsi que le remords car ils sous-entendent l'existence de l'inévitable ainsi que celle de la continuité; la victoire de l'âme sur le corps.

M pensa qu'heureux étaient ceux qui possédaient la fois. Il savait que la fois rend plus fort, qu'elle évite à l'homme de prendre le mauvais chemin, la route de l'errance dont jamais on ne revient. M se demanda si c'était la chaleur qui le conduisait à philosopher en le forçant à ralentir lui aussi et à prendre du recul. Ce qui était certain, c'est qu'il avait la gorge sèche et il aurait troqué sa chemise sans hésiter contre un bon verre d'eau fraîche.

Si les adultes savent réfréner leurs envies, ça n'est heureusement pas le cas des enfants. M bien installé pouvait voir depuis l'ombre de son arbre un petit garçon débordant de vitalité d'une dizaines d'années qui courait depuis un bon moment. Le gamin s'amusait à frapper dans une petite balle de plastique qui portée par le vent s'envolait toujours plus loin ravissant l'enfant qui ne la quittait pas des yeux. M, dont la soif croissait à mesure qu'il voyait le footballeur en herbe courir sans repos se dit que cette énergie lui venait de sa passion pour le jeu. Mais qu'en sera il lorsqu'il sera lassé ? La réponse ne tarda pas.

L'air était lourd, M savait qu'il avait encore une longue marche avant d'atteindre le commissariat le plus proche ; il était épuisé à l'idée de marcher sous ce soleil. Il se dit qu'il n'était pas si mal sous cet arbre qui le protégeait bien. Et après tout il n'était pas à une heure prés.

M s'était assis sur l'herbe jaunie par le manque d'eau et observait les promeneurs, il tourna son visage vers le sud et il fut accroché ! Il ne pouvait plus détacher son regard de la marche indolente d'un très curieux personnage à la peau matte qui pénétrait dans le parc. M pensa que l'homme portait un déguisement car son accoutrement était vraiment inhabituel.

La curiosité ambulante était tout de rouge vêtu. Il portait un énorme chapeau de paille qui lui garantissait une protection sans faille contre les piquants du soleil. A ses manches pendaient des petites clochettes aux reflets cuivrés. En s'entrechoquant elles émettaient des sons disharmonieux qui néanmoins avaient la vertu d'avertir de loin qu'il arrivait. Il portait un pantalon court traditionnel ( serouel ) et était sanglé d'un dispositif complexe, étrange mélange de peaux, de tubes et de métal. Mais ce qui intriguait M au point qu'il se leva afin de mieux voire, c'était les verres en terre accroché à sa grosse ceinture de cuire par des fils de paille tressée.

La mère du gamin dont nous parlions il y à un instant héla notre homme. Il se tourna vers elle et lui fit un signe de la tête pour lui signifier qu'il arrivait. A hauteur de la femme, il s'immobilisa un instant pour l'écouter. Il délia ensuite un des verres de sa ceinture et le tendit au gamin qui le serra entre ses deux petites mains. L'homme s'occupa un moment à démêler les tubes puis il se mit à actionner ce qui devait être une pompe à eau à l'aide d'un petit levier métallique. L'eau jaillit de l'extrémité du tube et commença à se déverser dans le verre de l'enfant, fou de joie. M n'en revenait pas que telle profession puisse encore exister, il était émerveillé. C'était imprévu, c'était surprenant, c'était beau. L'homme était un marchand d'eau ambulante et les Marocains habitués l'avaient à peine remarqué. Il semblait qu'il avait une place tout à fait méritée et naturelle dans leur vie, dans la vie de la ville. Les Marocains lui faisaient une grande confiance à en juger par cette mère qui laissait son fils boire cette eau dont elle ignorait l'origine. M hésitait, mais voyant l'enfant s'abreuver avec joie et ensuite plusieurs autres personne en faire de même, il se dirigea vers le marchand d'eau et lui fit comprendre qu'il désirait lui aussi être servi. Le marchand lui versa un verre d'eau limpide et froide qui le rafraîchit. Il revivait. Il but encore deux verres de cette eau magique puis demanda à l'homme le prix de ce bonheur. Ce que le marchand lui réclama était si dérisoire comparé au bien-être apporté par cette eau que M lui donna plus estimant que c'était largement mérité. Le marchand fut ravi et le remercia vivement, ensuite il reprit ça marche en quête d'assoiffés, mais déjà on l'appelait...

M se sentait maintenant beaucoup mieux. C'est curieux comme certaines choses simples redonnent du courage. Il était emplé d'une nouvelle détermination, pourtant quelques instants auparavant il se sentait las et abattu. M n'arrivait pas à comprendre ses brusques sauts d'humeurs. Il se dirigeait maintenant vers le commissariat au pas de charge avec l'énergie du

gagnant. M avait la ferme intention de retrouver son gentil guide. Il était persuadé que c'était un brave garçon et s'il pouvait lui venir en aide par un quelconque moyen il était de son devoir d'agir. Il marchait encore et encore redoublant le pas. Par instants il courait presque et surpris des passants se retournaient parfois à son passage. Enfin il arriva devant le seuil du commissariat. Le bâtiment gris le regardait méchamment. M avait la désagréable sensation qu'une multitude d'yeux suspicieux l'examinaient à travers les fenêtres délabrées et fichues de solides barres de fer entrecroisées. Il sentait que son courage faiblissait devant l'aspect repoussant du lieu. M savait que c'était injustifié, mais il était oppressé par l'idée que si l'on entraînait facilement dans cette forteresse il était incertain d'en ressortir libre. Cependant il était trop tard pour fléchir et ce n'était pas dans les habitudes de M de renoncer ainsi face à des chimères. Aussi se força-t-il à chasser ses craintes et à franchir le seuil du commissariat. Il se dit qu'après tout il n'avait rien à se reprocher, que le Maroc était un état de droit, alors il ne fallait surtout pas qu'il entre en se mettant dans la peau d'un coupable. C'était ça ! Il avait réussi à définir son malaise lorsqu'il s'était retrouvé face à l'entrée accusatrice du commissariat ; le bâtiment sans qu'il put déterminer comment éveillait en son être un sentiment de culpabilité.

Affaibli M gravit les quelques marches qui le séparaient des bureaux de l'administration. Le hall d'entrée était spacieux mais sombre. Le plafond suspendu très haut au dessus des tête résignées ne suffisait pas à chasser les craintes de M qui pénétrait complètement dans un monde qui lui semblait clos et dangereux. Il s'appuya contre une poutre et tenta de se calmer. Encore une fois il se ressaisit car quelles que soient les apparences de cette antre c'était tout de même une partie du corps de la justice. M se rappela que la justice avait pour but ultime, la défense des droits et des libertés du citoyen. Mais comment allait-il s'y prendre ? Il ne pouvait réclamer le procureur et crier à l'injustice. M avait bien conscience qu'il était dans le royaume en tant que touriste étranger et rien de plus. Il supposait qu'il avait des droits mais jusqu'où s'étendaient-ils ? Plus grave, M ignorait presque tout de la vie de S, de ses activités privées... Il recommençait à s'angoisser sérieusement en imaginant des scénarios catastrophe. Et si S trempait dans des affaires de drogues ou encore dans le tourisme à prostitution... Qu'en savait-il finalement, il s'était déjà tellement fait avoir. M hésitait à tourner les talons, il était oppressé par l'atmosphère lourde du hall. Des gens ternes aux fronts ridés attendaient soucieux d'éventuels dénouement heureux. Il y avait plusieurs files d'attentes qui paraissaient figées. Les gens patientaient, remâchant le pourquoi de leur venue. On y retrouvait la société dans son ensemble. Il y avait une majorité des personnes d'âge mûr, mais la jeunesse était largement présente. Certains visiblement plus fortunés à en juger par la qualité de leur toilette tentaient de se donner de l'importance en affichant une attitude méprisante à l'égard des moins forts, en apparence. Et inlassablement, les fonctionnaires agacés tentaient de satisfaire, de renseigner ou parfois même de réprimander. M était désorienté car contrairement à l'hôtel ou à l'aéroport, ici tout était écrit en langue arabe classique. Après tout c'était fort normal. Le tourisme voulait qu'on facilite la tâche aux voyageurs, mais rien n'obligeait un commissariat à s'équiper d'écriteaux traduits en plusieurs langues. En tout cas ça ne facilitait pas la tâche à M. Un homme en salopette bleue balayait méthodiquement l'entrée. Comme il n'était visiblement pas policier mais semblait tout de même appartenir au lieu, M se dit que c'était la personne idéale auprès de qui il pouvait se renseigner sans risquer de commettre une erreur stratégique irréparable. Ainsi il s'approcha d'un pas mal assuré et demanda au chaouch comment trouver le matricule « S11cm28 ». Le balayeur fit mine de ne pas l'entendre et continua de balayer méthodiquement les carreaux qui composaient la couverture du sol que l'on devinait ramollit par des fuites ou l'humidité à cause des courbes gauches le bombants par endroits. Sans prévenir, le chaouch arrêta net le nettoyage. Il pesa M de ses yeux épais et daigna enfin avec effort prendre la parole.

- Hein ? qu'est ce qu'il y a ? Vous ne voyez pas que je travail ?
- Si mais j'ai besoin d'un renseignement...
- Les renseignements c'est au guichet, moi je ne m'occupe que du sol et des murs.
- Mais c'est que je ne sais pas lire les écriteaux...
- Moi non plus monsieur c'est pour ça que je balaye !
- Comme vous travaillez ici j'ai pensé que vous...
- Oui, je travaille ici, mais pas chez ton père alors faites la queue et si c'est pas le bon guichet, vous recommencez, il y a que cinq guichets, en deux jours vous les aurez tous faits, pas besoin de savoir lire...

M était choqué et déçu, il n'en revenait pas de l'impolitesse du chaouch. Il ne daigna rien répondre à cela, mais son visage en disait assez pour qu'il put se passer de paroles. Il allait quitter le commissariat, mais une main ferme et puissante le saisit par l'épaule. Qu'elle ne fut pas sa surprise lorsqu'il découvrit que c'était le balayeur qui contre toute attente le regardait maintenant amicalement.

- Il ne faut pas vous énerver M'sio. Je te faisais marcher. Il y a tellement de gens imbus de leur personne ces temps ci que je suis sur mes gardes. Ces personnes grandiloquentes pensent que leur rendre service est un devoir or cela est faux. Pourtant lorsque je refuse, j'encoure des représailles sévères. Alors il arrive que sans m'en apercevoir, je me venge sur des personnes qui ne méritent pas mon courroux. Je t'avais observé et tu semblais mal connaître l'endroit de plus tu n'es pas d'ici, ça saute aux yeux. Ça faisait de toi une victime toute désignée, mais dieu soit loué j'arrive encore à me ressaisir lorsque je suis dans l'erreur.
- Je tiens aussi à m'excuser, c'est vrai que je t'ai abordé sans même te saluer et j'ai tout de suite exigé une réponse, je ne m'étais pas rendu compte de ma brutalité. M réalisait honteux qu'il avait été inhabituellement direct et impoli avec cet homme honnête au faciès ingrat. Ca tenue n'avait rien non plus de très valorisant, elle s'accordait tristement avec le vieux ballait tout usé qu'il tenait dans sa main cornée par l'effort. Il lui était apparu comme faible et inoffensif et s'avait été la raison de son choix. Pourtant M découvrait un homme solide et intelligent qui allait jusqu'à s'excuser alors qu'il n'était pas totalement en tord.
- Tu viens d'où ? France ?
- Oui.
- Heureusement que l'on est pas rancuniers, nous les Marocains.
- Pourquoi ? ( M pensait au protectorat, mais son interlocuteur était bien plus pragmatique)
- Parce que lorsque l'on va au Consulat pour demander un visa afin de rendre visite à la famille, il nous traitent comme des chiens idiots. Et ça n'a rien à voir avec mon accueil ! Ah pour l'accueil ils ont plus souriants, Ah pour ça, les

sourires y a pas de problème mais le résultat lui il te fait plutôt pleurer, c'est non monsieur et encore non. Alors que tu remarqueras ( si ça n'est pas encore le cas ) qu'ici même si ça chauffe un peu, on trouve toujours un moyen pour s'arranger. Si ça n'était pas moi qui t'avais retenu, il est fort probable qu'un autre l'aurais fait, par sympathie ou par pur intérêt, peu importe, mais tu trouveras toujours une solution enfourne toi bien ça dans le crâne et ta vie en sera grandement facilitée au Maroc.

M ne chercha pas à le contredire. Cela risquait de froisser inutilement son interlocuteur. Encore une fois M se sentait très mal renseigné, il n'était pas exclu que ce petit homme en bleu dise la vérité. Ce dernier en lui parlant ouvertement, proposait implicitement son aide aussi M pensa qu'il serait ridicule de ne pas en profiter.

- Ou dois-je donc m'adresser afin de retrouver le matricule S...
- Tu recherches donc un prisonnier ! C'est inhabituel pour un étranger, mais après tout cela ne me regarde nullement. Dans ce cas il existe un bureau spécifique, il faut que tu traverses le hall puis que tu prennes le second couloir sur ta gauche. Dirige toi ensuite toujours tout droit. Lorsque tu ne pourras plus avancer frappe à la porte qui te barreras la route. Tu trouveras un homme à la barbe blanche bien taillée, tu lui diras que tu viens de la part de « O dit père des murs » c'est mon neveu. Va maintenant, la paix soit avec toi.

M remercia le chaouch du fond du cœur et le quitta le cœur rempli d'espoir. Il traversa donc le hall au plafond menaçant en suivant les instructions du balayeur. Plusieurs couloirs représentant autant de chemins possibles s'offraient à lui. M n'avait pas prévu ça. Il réfléchit un instant et décida de prendre le moins engageant pensant que c'était la solution la plus logique compte tenu que S était manifestement prisonnier. Mais encore fallait-il que le lieu se prête à la logique de M, peut-être avait-il sa logique propre ou peut-être pouvait-on même supposer qu'il n'en avait point.

M marchait prudemment le long du couloir aux murs ivoires. Ses pas résonnaient et cela l'ennuyait ; il aurait souhaité se faire le plus discret possible, mais ce jour-là il portait des mocassins de cuirs, cousus sur de petits talons bas qui faisaient leur charme. Il y avait de très nombreuses portes, toutes closes, de part et d'autre du couloir éclairé par des ampoules électriques à nu qui irradiaient l'atmosphère de leur rayonnement jaune artificiel. M arriva enfin au bout et constata effectivement qu'il ne pouvait aller plus loin, une lourde porte de bois entrouverte mettait fin à toute possibilité de progression vers l'avant.

Il y avait sur la partie supérieure de la porte une belle plaque dorée qu'il ne savait pas lire. M n'osait pousser la porte, ni même frapper, respirer lui était devenu pénible. Lorsque l'homme se trouve ou lorsqu'il se figure être dans une situation extrême, ses sens gagnent en acuité. M dont les sens se trouvaient justement exacerbés par la crainte, cherchait à s'affranchir de la barrière visuelle matérialisée par la porte, en écoutant et en imaginant l'intérieur de la pièce. Un bruit très irrégulier de machine à écrire se faisait entendre. Il imaginait un vieillard sévère assis sur une chaise inconfortable, les mains moites, perdues dans une montagne de dossiers urgents. Le cliquetis des frappes s'interrompit et ne reprit plus. Les minutes passaient et M ne parvenait pas à se décider, il était comme l'âne face au dilemme de Buridan, cette fois l'eau pouvait être symbolisée par un demi-tour salvateur et le picotin d'avoine par l'action d'entrer dans cette pièce qu'il c'était convaincu être à la fois le début et la fin de sa souffrance. Conscient du ridicule de sa situation et du fait qu'il pouvait à tout moment être surpris par un autre fonctionnaire des bureaux adjacents planté devant cette porte comme un seul pleureur, il prit son souffle et franchit le seuil de la porte s'imaginant être accueilli par Cerbère en personne. Dans son excitation M avait omis de frapper avant d'entrer. Le responsable se tenait assis, il fumait tranquillement une cigarette de marque inconnue. M était entré de manière inattendue dans ce bureau mais l'occupant ne lui donna pas l'impression d'être surpris. Au contraire, il dégageait la sérénité ainsi que le calme de celui qui est sûr de lui. L'homme qui effectivement avait la partie inférieure du visage recouverte d'une barbe soigneusement entretenue continuait à fumer sa cigarette, pensif. Il voyait M qui se tenait debout juste dans son champ visuel mais il semblait qu'il avait délibérément choisi de faire abstraction de sa présence. M ne savait qu'elle attitude adopter face à pareil comportement. M avait deviné que l'homme qui avait choisi de l'ignorer était plus qu'un simple fonctionnaire. Cela se voyait à sa façon « à l'aise » dont il était assis, à la qualité du bois véritable qui servait de matière à son bureau, à son costume impeccable et à l'effort de recherche qui « distinguait » sa cravate au ton juste. M se rappela qu'il était recommandé, certes par un balayeur mais c'était mieux que rien, ça lui permettait de trouver une ouverture dans le mur psychique dressé par ce responsable peut-être commun.

- Je viens vous voir de la part du chaou...Euh...Du...De...« O dit le père des Euh... » M avait le visage cramoisi par la honte tant la situation était burlesque.
- Le père des murs ! Et le responsable explosa d'un rire sarcastique.

Il reprit aussitôt avec un français intéressant :

- Il est des expressions qu'il convient de ne pas traduire, car voyez vous elles perdent de leur saveur et ce qui est de bon goût exprimé en arabe peut se révéler décevant et ridicule une fois traduit en langue Française. Comment un homme peut-il être le père d'un mur, c'est insensé ! Vous avez du le prendre, nous prendre, pour des fous cher monsieur. Mais sachez que nous ne le sommes pas !

M marqua son indignation en répondant à l'accusation à demi masquée du responsable par une série de « non » de la tête sans pour autant l'interrompre. Lorsque le responsable termina sa phrase, il décida de passer à l'attaque.

- J'ignore ce qu'il convient de ne pas traduire mais ce dont je suis certain ( et mes certitudes se fissurent chaque jour d'avantage ), c'est que j'évite de considérer comme désaxées les personnes qui me viennent en aide, et c'est le cas du très diligent balayeur. De plus c'est lui-même qui troublé par mon profond désarroi à traduit ce que je suppose être son surnom. Il m'a conseillé de me présenter à vous sous son aile. Mais peut-être ai-je fait une erreur en venant vous voir.

La verve de M due faire de l'effet car le responsable le reconsidéra. Il le regarda attentivement de ses yeux clairs. Il écrasa sa cigarette se mit debout, serra la main à M et enfin lui proposa une chaise pour qu'ils puissent discuter dans les meilleures conditions.

M c'était attendu à passer de suite au motif de sa visite, mais l'homme qui le fixait toujours avec force ne partageait pas la même sphère temporelle que lui. Il avait, et M commençait à croire que c'était une caractéristique des Africains, le temps, peut-être la vie, devant lui. Aussi entreprit-il de poursuivre l'explication qu'il avait tout juste ébauché.

- Voyez vous très cher, monsieur Mr ?
- M.

- Oui, très cher monsieur M, dans notre société patriarcale, la famille à une importance primordiale. Et bien entendu, le père à la charge, la responsabilité, de sa famille. On pourrait dire pour faire une métaphore qu'il en est le noyau. De ce noyau émerge l'arbre familial dont les branches sont les enfants. La mère sans laquelle la famille n'eut put exister peut être symbolisée par la terre nourricière. Ceci explique ( à titre d'exemple ) que le chaouch qui se nomme en réalité H, ayant la charge et la responsabilité de l'entretien des murs puissent être considéré symboliquement comme leur père. Mais il aurait du avoir la sagesse de ne pas traduire ce qui ne peut l'être. Comprenez vous mieux Mr M ?
- En effet...
- Fumez vous ? Oui.

L'homme lui tendit une cigarette, c'était bon signe.

Durant le discours du responsable, M avait fait preuve d'un réel intérêt. Il savait écouter sincèrement les autres parler, sans les interrompre, et c'était une très grande qualité qu'il ignorait posséder mais qui maintes fois lui avait rendu service sans qu'il en ait conscience.

- M savourait la cigarette monstrueusement forte. C'était un mélange de goudron et de nicotine ! Un abonnement anticipé au département des victimes du cancer des poumons. Il toussota expirant par saccades la fumée en même temps par la bouche et par les narines. Ca lui donnait l'air d'un vieux dragon malade.
- Je remarque que vous n'êtes pas encore habitué à nos cigarettes. Un peu fortes, extrêmement nocives, mais pas cher. Elles ne peuvent avoir tous les défauts. Celle que vous fumez avec difficulté est une « Casa Sport », étonnant ce nom pour une marque de cigarette, vous ne trouvez pas ? C'est de l'humour bien de chez nous ça !

Et il enchaîna avec un rire rauque qui fit prendre conscience à M d'une certaine versatilité chez ce personnage atypique. Soudain R cessa de triturer le paquet de cigarettes bosselé, il ne souriait plus et parût plongé dans un profond combat intérieur. Il ne quittait pas un instant M de ses yeux rusés. Il se leva brusquement et ferma la porte en prenant soin de ne pas faire de bruit. Il se rassit et se remit à examiner M qui ne disait mot. Ce dernier n'ayant rien d'autre à faire se mit également à le disséquer du regard. Cette joute visuelle engagée par le représentant risquait de tourner en sa défaveur tant M était neutre. Le représentant souhaitait sans doute qu'intimidé il réagit en parlant spontanément. Ainsi il se serrait mis dès le départ en situation d'infériorité. Pour le moment le représentant ne savait pas qui était M. Était-il un homme puissant en terme de statut, de relations, ou d'argent ? le représentant était donc obligé de gérer leur entretien avec beaucoup de précautions et cela le mettait fort mal à l'aise bien qu'il le cacha admirablement. C'est la raison pour laquelle il tentait par le regard d'en apprendre plus sur M. Malheureusement pour lui, il était tel une sonde impuissante à percer la structure impénétrable affichée par M. L'odeur âcre des cendres planait dans le bureau dépouillé. La machine à écrire se taisait, elle les contemplait silencieuse. Les chaises prirent parti, elles avaient choisi leur camp. Celle du bureaucrate arrogante, grinçait d'exaspération. Provocante elle se balançait dangereusement en équilibre statique sur deux pieds. Grincement et pensées sournoises se heurtaient, se blessaient dans une lutte insensée. Et les puissants anges du seigneur silencieux contemplaient curieusement la scène. Et le monde à l'extérieure se moquait d'eux. M se demanda combien de pièces closes comme celle là il y avait ailleurs. En ce moment même, d'autres M, d'autres K, se débattaient sans doute dans des procès absurdes, livrés à eux même. Pas d'aide extérieure, cette fois pas de secours fortuit. Il se devait d'être convainquant, il fallait absolument qu'il retrouve la trace de S, sinon son voyage n'avait plus de sens. Il n'aurait plus qu'à rentrer chez lui. Il serait le perdant.

Le bureaucrate se tendit comme une vipère prête à empoisonner et décocha :

- Alors cher M. M que puis-je pour vous ?

M réfléchit très vite et pensa qu'il était préférable de ne pas se livrer trop vite.

Ainsi s'il se sentait menacé il pourrait toujours trouver une voix salutaire.

- je recherche une personne...

Le visage du bureaucrate exprimait la curiosité, mais nulle lueur de bienveillance n'apparaissait.

- Un ami ?

La question embarrassa M qui ne savait comment répondre. Il ignorait tout des motifs de l'arrestation de S aussi décida il de ne pas se compromettre inutilement. Il répondit déchiré :

- Non.
- Un ennemis, peut être ? Et sa moustache dessina un triangle qui feignait l'inquiétude.
- Non plus, une connaissance, c'est tout.

Nom, prénom ?

- Je ne possède que le prénom... « S ».

Répondit M qui se sentait ridicule. Il s'en voulu de ne pas avoir demandé au maître d'hôtel le nom de S. Cependant il se souvint qu'à ce moment là il n'avait pas encore bien mesuré le degré d'empêchement d'S dans cette sombre affaire. Ainsi M avait pensé qu'il était inutile d'éveiller la curiosité malveillante du maître d'hôtel qui traquait S depuis plusieurs mois le soupçonnant de travailler au noir comme il le faisait effectivement en lui servant de guide.

Le bureaucrate dû se poser des questions sur le sérieux de cet entretien car il fit la moue et laissa retomber sa main comme lassé.

- Que voulez vous que je fasse pour vous avec juste un prénom, d'un homme que vous dites ne pas bien connaître ? ! Vous n'êtes pas aux objets trouvés ici vous êtes au commissariat...Alors écoutez ou vous m'en dites plus pour que je puisse vous « aider » ( et il insista sur le 'ai' ) ou vous allez chercher votre « connaissance » vous même. termina-t-il ironique.

M repensa subito à F et ses paroles gelées résonnèrent puissamment en lui. Il jeta à travers ses dents serrées :

- S11CM28

Le bureaucrate sursauta à la manière d'un faisan qu'on surprend à la lève. La peur cerclait le contour de ses yeux hésitants. M venait de tenter le tout pour le tout. Psychologiquement, il venait de prendre un ascendant sérieux sur son semblable en lui prouvant qu'il en savait beaucoup plus qu'il n'avait voulu en dire. C'était du bluff bien sur ! Mais M se la jouait comme au poker, il avait pris l'apparence cruelle et détachée d'un chat qui joue avec une souris avant de la broyer.

La Chemise du bureaucrate s'humidifiait à vue d'œil. La crainte et l'incertitude dessinaient des contours plus sombres aux niveau ses aisselles. Le processus de remords c'était déclenché dans le réseaux de neurones de B. Il avait presque maltraité M. Il s'était presque moqué de lui. Il l'avait presque mésestimé. Presque ! c'était le maître mot. Mais heureusement sa prudence quasi légendaire dans tout le service d'administration de Casablanca l'avait , encore une fois, sauvé. Combien de fois avait-il faillit céder à la tentation de se moquer, de dénigrer, de critiquer, les plus faibles que lui alors qu'il n'était que simple fonctionnaire. Il se souvenait encore combien ses amis se rayaient de sa prudence, ils l'avaient même surnommé « le frileux ». Mais le temps passa, et la prudence paya : de commis il fut promu fonctionnaire puis « caïd », puis chef de district...Mais le chemin fut long et Oh combien difficile, il en cauchemardait encore, avant d'atteindre le grade glorieux et craint de commissaire de la police nationale.

Oui, s'avait été difficile, pénible. Un incroyable travail de patience et de volonté. Des années d'abnégations et de résignation. Mais il y était finalement arrivé. Il se souvenait encore de sa convocation comme si c'était hier. Il c'était présenté vêtu de ses plus beau atours et avait adopté l'attitude la plus digne que sa figure anguleuse pouvait présenter. Tout pouvait encore basculer, il pouvait avoir le malheur de ne pas plaire. Il subsistait une maigre chance qu'il parvienne, incapable ou qu'un quelconque impardonnable défaut lui colla à la peau juste à ce moment déterminant. Enfin, il fut couronné commissaire! Le roi de la police, il allait disposer d'un pouvoir considérable. Oui il se souvenait le mélange de crainte et de respect qui se déversait des yeux encore incrédules des familiers du commissariat, lors de son entrée triomphale. Combien avaient souhaité sa perte. Ils auraient voulu qu'il chuta définitivement, que jamais il ne puisse se relever. Mais quand crispé il tentait de comprendre ce qui le distingua des autres aspirants au poste, invariablement en spirales fractales, en lettres de feu se dessinait à l'infini, ardent, le mot «prudence »

M avait joué son va tout ; C ne parvenait pas à comprendre comment il était en possession d'une telle information.

- Qui êtes vous ? lâcha C.
- Mon nom est M.
- Comment êtes vous en possession de cette information ?
- Les voix de dieu sont impénétrables.
- Je vous préviens, on ne joue pas avec dieu en terre d'Islam ! Ca pourrait vous créer des ennuis et vous pourriez perdre ma sympathie.
- Vous m'avez posé une question, J'ai simplement dit une vérité. Qu'est ce qui vous gêne ? Le fait que je n'ai pas menti, ou que je n'ai pas dit « la » vérité que « vous » attendiez ? Du reste rien ne m'empêche de me lever et de vous quitter sur le champ. Mais avouez que vous seriez bien embarrassé déclara-t-il acerbe.

Ceci étant M avait la sensation qu'il devait cesser de jouer avec les nerfs du commissaire sous peine de s'en faire un ennemi. Il ne savait plus vraiment comment orienter cet entretien qui pour l'instant ne l'avait guère renseigné. M jugea qu'il avait eu le temps de se faire un avis sur le commissaire. Il considéra que c'était un homme rusé et intelligent qui l'aiderait peut être, à condition qu'il lâcha du mou. Sûr d'être écouté M se décida à être franc. Dès que M se mit à relater la partie de son voyage qui concernait S, le commissaire visiblement soulagé repris sa bonne humeur, en même temps des couleurs insoupçonnées vinrent colorer son visage barbu.

Lorsqu'il eut fini son récit le commissaire resta un moment à ne rien dire, songeur. Puis d'une voix grave il dit.

- Je vois.

M, ne voyait pour sa part rien du tout.

C se leva et ouvrit l'armoire de rangement située dans son dos. Les dossiers étaient soigneusement rangés, ainsi C n'eut aucun mal à mettre la main sur celui de S.

Il se rassisa et ouvrit le dossier. Il teint les documents inclinés de manière à ce qu'M ne puisse voire le contenu. Il l'examinait et ses lèvres pincées lui donnaient un air sévère et concentré qu'il ne lui connaissait pas.

- Votre ami est en très mauvaise posture. Le commissaire était soucieux.
- Ca j'avais commencé à le comprendre, qu'a-t-il fait au juste ? De quoi est il accusé ?
- Votre ami, pardon, votre connaissance est accusé d'abus à caractère sexuel sur une jeune fille, et cela apparemment ( les cernes de son front se creusèrent ) parce qu'il n'aurait pas tenu une promesse.

M était abasourdi par la gravité de l'accusation et l'absurdité de la situation. Il ne parvenait pas à comprendre le rapport qui semblait lier une promesse fusse-t-elle non tenue à une accusation aussi énorme. Le commissaire dut remarquer l'étonnement de M car il ajouta un rien moqueur.

- Chez nous on ne badine pas avec certaines promesses, Arf ! Arf! Arf! Mais sa prudence le força à se reprendre. Il cessa de rire et referma le dossier.
- Je crains qu'il n'y ai pas grand chose à faire. Votre ami, d'après les nombreux témoignages de la famille de la victime, aurait abusé d'une jeune fille à demi consentante, il lui aurait ensuite proposé le mariage pour l'empêcher de porter plainte.
- A demi consentante ? ! Qu'est ce que ca veut dire ? En amour on est consentant ou on ne l'est pas, ne pensez vous pas ? Et vous croyez à cette histoire ?
- Mon rôle est d'arrêter les personnes qui ont été définies par d'autres que moi comme nuisibles à la société, la justice, elle! Rend un verdict. Cependant, il y a de fortes chances que votre ami ne soit pas coupable, des histoires comme celles là, arrivent fréquemment. Une version plus vraisemblable de l'incident porterait à penser que la jeune fille et votre ami aient eu une aventure et que cette dernière, ou sa famille, réclama le mariage par la suite. Il semble que Mr S ait refusé cette offre et que, meurtrie et humiliée la jeune fille ait décidé de porter plainte pour abus sexuel...C'est triste mais que voulez vous, S n'a plus guère le choix, il devra choisir entre le mariage et le bague.
- Mais, mais, c'est invraisemblable...Admettons qu'il se marie avec cette jeune fille, il ne l'aimera pas !
- Que savez vous de l'amour mon ami ? Pour certaines, l'amour c'est avoir un mari et un foyer, c'est quitter le domicile familial, Arf ! Arf!, Arf! Rien de bien compliqué voyez vous...
- Mais, c'est stupide, car S pourrait la répudier dès qu'il sera sorti d'affaire...

- Vous n'avez pas tout à fait tort, mais c'est largement sous-estimer le pouvoir de pression des familles et les ruses féminines mais ceci est un autre débat. Dans la pratique il vaut mieux éviter ce type de mariages sous peine de se retrouver sans vraiment comprendre comment avec six enfants et un bon coup de vieux.

M était sceptique. Ses circuits neuroneaux commutaient à plein régime, il analysait la situation et tentait de trouver une solution pour venir en aide à S ( qui à son grand soulagement se présentait plus comme une victime que comme un malfrat ). La phrase de F ne cessait de le harceler: « S est innocent, y pourras tu quelque chose ? »

Elle devenait obsédante, c'était comme une douleur lancinante qui le perçait .

- Vous m'aviez parlé de témoins...Quels sont-ils ?
- Essentiellement des membres de la famille de la victime.
- Et quand le viol se serait-il produit ?
- durant l'après-midi du 24.

M sursauta , ce qu'il venait d'entendre était tout bonnement extraordinaire. N'osant y croire, il demanda au commissaire de répéter.

- Oui le dossier ne laisse planer aucun doute à ce sujet, S aurait commis l'abus dans l'après-midi du 24, d'ailleurs il a été noté absent à l'hôtel cette journée.
- Mais c'est merveilleux, savez vous avec qui était S ce fameux jour ? Avec moi !  
C'est normal qu'il fut absent à l'hôtel, il me servait de guide, au noir, mais qu'importe désormais...

Le commissaire se passa la main à la barbe à la manière des vieux « ouléma » de l'âge d'or. Puis il se mit à suivre du regard l'aiguille des secondes de sa montre à quartz .

Il reprit son air de vieux loup blessé .

- Vous savez, très cher Mr M, vous commencez à me poser de sérieux problèmes, pour l'instant, votre histoire est confinée entre ces quatre murs dont je me suis assuré la fidélité. J'ignore si vous mesurez les risques que vous prenez pour votre « connaissance ». Dès à présent, si ce que vous dites s'avérait faux, vous serez considéré comme complice. Complicité de viol, vous comprenez ? C'est grave, très grave Mr M.

A l'opposé, si ce que vous affirmez est vrai, et vérifiable, vous pourrez compter sur tout mon soutien.

- Je ne crains rien, j'ai la vérité avec moi.
- Mais Mr M, avoir la vérité ne suffit pas, c'est un débat vieux comme le monde. Chacun croit détenir la vérité. Cependant, c'est sa vérité qu'il vient me servir et non la vérité. En définitive, nous sommes tous humains, et pourquoi votre vérité serait-elle plus lumineuse que celle créée par la victime ?
- J'ai des témoins ! et ceux là sont complètement extérieurs à l'affaire, puisqu'il s'agit de nombreux marchands du souk qui n'ont certainement pas oublié ma face d'étranger et mes innombrables questions !

Le commissaire sourit.

- Bien, très bien, je préfère cela. Je ne voulais pas vous décourager, mais, il fallait que je m'assure de la solidité de vos convictions ainsi que de votre engagement envers, disons le franchement « votre ami ». Car je vais demander une vérification officielle de vos dires, des interrogatoires vont avoir lieu et vous ne pourrez plus faire machine arrière. Les gens auxquels vous allez être confrontés seront capable de tout pour éviter le déshonneur de la jeune fille et les sanctions...Ils vont certainement mentir, et tenterons de vous faire payer à leur place. Vous êtes étranger, théoriquement, cela ne devrait pas avoir de conséquence sur la qualité des vérités que vous allez tenter d'apporter. Malheureusement, il en est tout autrement, la subjectivité se glissera dans les espaces que vous aurez négligés et beaucoup verront d'un très mauvais œil, un étranger qui s'imisce à l'intérieur d'affaires familiales et d'honneur, l'eut-il fait par amour de la justice.

## Chapitre IX

Il étaient **neuf**,

Il vit **sept** hommes et **deux** créatures, l'une faite de feu, l'autre de pure lumière.

Les nuages aigris, mus par d'étranges lois, s'amoncelaient au dessus de la ville pétrifiée.

M était vidé.

Il ne sut jamais comment il regagna la chambre de son hôtel, ni où il acheta cette bouteille d'excellent whisky.

Tout ce qu'il pouvait voir était enveloppé d'un flou fatigant. Le sol pleurait, sa tête riait. M pensait « A bas le monde », il ne voulait plus appartenir à cette réalité insensée. Il allait finir par crever si rien ne se passait. Dans cette chambre anonyme la mort et le désespoir rodaient. Il y avait de l'alcool sur ses vêtements, de grosses taches indifférentes sur le lit, sur les draps. M se roulait dedans. S'il avait put s'asphyxier dans l'éther, quelle belle fin. S'il avait pu s'élancer tel un goéland, les ailes repliées à la recherche de La Vitesse, il serait mort grisé, quelle belle fin. Les teintes bleus et jaunes, liquides translucides se fondaient en s'enlaçant traçant des cycloïdes inquiétantes sur son iris. Un liquide pâteux ondulait tel un serpent, depuis le coin de sa belle lèvre rouge, vers gaïa. Deux bras de héros s'étendaient en angle droit de part et d'autre de son buste développé de sorte que l'ensemble dessinait une croix à l'agonie. Des spasmes irréguliers secouaient l'ensemble du corps torturé. Comme par défi, un sourire ironique ornait son visage de gagnant abusé. Impossible de comprendre à quoi pensait M en ce moment de transe éthylique. Dans quel monde inquiétant évoluait-il ? Qu'est ce que ces yeux tendres déchirés d'éclairs pénétraient, quels univers percevaient-ils du bout des précieux bâtonnés de cristal brun. Comment expliquer les schismes matérialisés par la division de cet esprit et de ce corps. M avait appris, il avait bien changé, oh oui. Mais en quoi cela avait-il répondu à ses interrogations ? Tout le monde se moquait bien de sa petite vie. Pourtant ca n'était pas une « petite vie », ah s'il savait combien singulier était le sentier qu'il suivait à tâtons, dans la crainte et le doute. Tout respirait l'exception. M le ressentait, mais c'était loin, c'était incertain. Il savait qu'il était différent de la masse, du bétail servile condamné et conditionné pour l'abattoir. A travers le mystérieux rideau de la vie il tentait de comprendre de son vivant le pourquoi de son existence. Mais l'heure était à l'enivrement. Il devait y avoir un bon demi-litre d'alcool pur dans son sang, de quoi faire un coma confortable, de quoi sombrer dans l'oubli rassurant. Juste assez pour mourir ridicule étouffé par le flot de bile amère rejetée comme une marée nauséabonde par l'estomac saturé, par le sang corrompu, par la raison engourdie, trahie.

Un sourire à la fois triste et ironique semblait gravé sur son visage ; comme si un peintre narquois avait décidé de corrompre l'œuvre d'un autre, mais que surpris par une influence, il avait abandonné la pierre, sans achever complètement la transformation. M souriait curieusement alors que le reste de sa peau transpirait au moins la lassitude.

Le chant des moineaux ou de quelque oisillon urbain, c'est cela qui agaçait M ce matin. En général, être réveillé en musique était apprécié. Mais là c'était difficile.

M avait l'impression qu'un étau de métal lui pressait fermement les tempes. A mesure qu'il refaisait surface, le tumulte des voitures sur l'avenue se faisait plus présent. M trouva que sa sensibilité était exacerbée. Même sa peau était plus susceptible. Un rien l'irritait. Il se regarda dans la glace brisée de l'hôtel et cela le surpris. Il ne se souvenait pas l'avoir brisée. M fixait son image.

Un des effets désirés de l'alcool, l'oubli... On donnerait parfois tout, pour chasser à jamais les souvenirs pénibles. Mais avec l'alcool c'est raté, c'est temporaire. Les souvenirs ne disparaissent pas, ils sont justes déformés, juste déguisés. Ils vous attendent en embuscade pour vous retomber dessus dans les moments difficiles. De même le monde ne disparaît pas, il ne change même pas, seul l'angle de perception est modifié. Les effets de l'alcool varient, mais même dans la tristesse, l'ombre d'un sentiment d'invulnérabilité enveloppe le buveur. M fixait son image.

Une fois le sang lavé par l'incroyable travail de l'organisme qui ne cesse d'œuvrer pour sa survie, qui ne cesse de se protéger contre les orgies du cerveau ( ce fou ) la chute est brutale. Les peines reviennent renforcées, l'invulnérabilité cède place au sentiment d'impuissance. Une solution consiste à ne jamais cesser d'être invulnérable. Fondamentalement il suffit de boire beaucoup et de manière régulière, c'est l'alcoolisme. Mais si une étoile brille deux fois plus, hélas elle brille deux fois moins longtemps. L'autre solution c'est sans doute de faire face, mais sans en avoir l'air, c'est très important, faire comme si de rien n'était. C'est plus efficace, on prend son mal en patience, la vie continue, et le mal s'estompe. M fixait son image

Somme toute c'était un jeu truqué pensa-t-il, truqué !

On est toujours perdant, n'est on pas en droit de penser qu'on s'inscrit dans un mythe moderne de Zizyphé? car si boire conduit à oublier, on tente ensuite d'oublier qu'on a bu... On tente d'effacer... On espère au minimum se changer les idées. Y réussit-on, vraiment ? M détournait le regard. Il ignorait pourquoi il avait bu ainsi, ca lui déplaisait. La fissure dans le miroir séparait à jamais deux mondes. C'était une succession de cassures violentes qui avait déchiré le verre sur toute sa longueur. Des ramifications folles s'élançaient furieuses, depuis le point d'impact. Avec un peu d'imagination, ca pouvait ressembler à une toile d'araignée. Une toile faite de gelée glacée, avec du rouge au centre. Machinalement M regarda son poing droit. Il fronça les sourcils, étonné. Il s'était sérieusement entaillé. Mais par chance, la plaie avait bien cicatrisé. M était interdit, il n'avait pas le moindre souvenir, pas la moindre raison de s'être emporté ainsi. Ou alors il avait accumulé en lui trop de rage depuis le début, sans s'en douter... Assis sur le lit la tête entre les mains, M faisait le vide, la colère reculait, elle s'en allait... M repensa à cet étrange rêve dans lequel il courait éperdument sur un sentier humide qui débouchait sur le



vide. Il était maintenant tout à fait calme. Il avait compris pourquoi il s'était donné à l'éthyle la veille. Il n'y avait plus dans son cœur, la trace d'un remords.

Le choix était fait, il porterait son costume gris. Le seul qu'il avait pris pour le voyage. Il avait espéré ne pas avoir à le porter. Cependant il devait assister au procès de S, le tribunal est un lieu où le ne plaisante pas. La couleur s'accordait donc parfaitement aux circonstances.

M déjeuna. Il marcha un bon moment. Enfin il s'arrêta, s'essaya le front. Il patienta un long moment dans une salle d'attente réservée aux témoins. Il entendit finalement son nom. Il se leva et fut guidé vers la barre. Il jura, il encaissa les regards durs et les questions pernicieuses. Il fut reconduit dans la salle de patience. Quelques minutes passèrent. M marchait dans la rue, épuisé mais serein. Quoi qu'il en fut, il n'avait fait que son devoir, il n'avait dit que la vérité. Mais il faut convenir que c'est déjà beaucoup, lorsqu'on a d'autre but que l'altruisme. Et S était un brave garçon, c'était sûr. Cette dernière pensée lui réchauffait le cœur. Il avait croisé le regard de S et la gratitude sans borne du guide s'y lisait. C'était cela qui comptait. La cour avait rendu son verdict. Il était apparu à la lumière de son témoignage qu'S avait été injustement calomnié. En effet la cour s'était montrée lucide, M était le seul témoin relativement extérieur à l'affaire. C'est donc son témoignage qui fut retenu contre celui des proches de la prétendue victime d'ailleurs sévèrement punie.

M regroupa ses affaires, il regarda une dernière fois par le balcon de la chambre d'hôtel la ville silencieuse, comme recroquevillée sous l'encre de cette nuit enveloppante. Il savait qu'il était plus que temps de partir. M se dit qu'il connaissait un peu Casa maintenant et que cela était suffisant. Il avait envie d'autres lieux. D'autres regards. D'autres odeurs.

De plus, le commissaire qui l'avait remarquablement épaulé ( il faut le souligner ) lui avait conseillé de prendre de la distance avec Casablanca, « par prudence, on ne sait jamais, la famille de cette fille... » avait-il dit. M à se moment avait souri, il reconnaissait bien là le commissaire...

C'était tant mieux. Au moins cela le poussait-il à prendre une décision et à continuer le voyage.

Au moment de partir il repensa au miroir brisé. Il fallait qu'il paye pour son emportement. Il s'approcha de la glace, mais elle était parfaitement lisse. Intacte. Trop intacte. Elle avait été remplacée ! Mais par qui ? Dans cet hôtel, la femme de ménage n'entraîna jamais s'il n'accrochait pas à la poignée de la porte d'entrée, le symbole approprié. Depuis qu'il était rentré dans sa chambre ce soir, M était mal à l'aise. Il avait l'impression d'être épié. Les sens, héritages millénaires de l'homme sont sans doute plus pénétrant que ce que notre jeune science orgueilleuse veut bien leur attribuer. Leur acuité ne se limite pas à ce que l'on sait mesurer. Chaque génération d'être humains à l'impression de détenir la vérité. Chaque génération explique que les précédentes se trompaient, qu'elle étaient dans l'erreur. Et cela dure en vérité, depuis toujours. Par récurrence n'importe qu'elle mathématicien honnête démontrera qu'il est donc inévitable que la génération présente se trompe. Pourtant nul homme ne veut admettre que son siècle s'inscrit dans l'erreur. Le siècle suivant s'y inscrira également et cela sans fin. Nous repousserons à chaque fois les limites du savoir, nous remettrons en question les systèmes et les ordres établis. Pourtant invariablement, nous serons convaincus d'être, cette fois ! dans le vrai.

Autrement, l'homme ne peut avancer. Il lui faut pour cela la conviction d'être aux commandes au cœur même de la vérité. L'homme rechigne à travailler comme simple contribuable de la connaissance suprême. Et s'il admet à regret ne pas tout cerner, paradoxalement, il ne remet qu'exceptionnellement en cause les fondements du présent.

M dénoua sa cravate afin de libérer le col de sa chemise. Il était tenté de se lever et d'ouvrir brusquement le large placard à vêtements. C'est nerveux et ridicule pensa-t-il.

M avait fini la préparation de ses bagages. Il était encore trop tôt pour quitter l'hôtel et prendre le train de minuit. M voulait éviter de traîner dans la gare avec ses affaires, sait-on jamais... Amusé il pensa encore une fois au commissaire et à sa prudence exagérée.

Il n'y avait ni radio, ni télévision dans cette chambre. Cela ne gênait aucunement M pour qui le balcon représentait l'ouverture la plus intéressante sur la vie. Il s'étendit donc sur le lit et tenta de se détendre. M fixait le dehors par la fenêtre grande ouverte. En même temps, il se demandait encore qui avait pu changer la glace à son insu. Ainsi on aurait pénétré sa chambre ? Ca lui déplaisait au plus haut point.

Une odeur de fumée planait dans la chambre. Au début M n'y prêta guère attention. Mais celle-ci persistait et M finit par remarquer une fine fumée s'engouffrer lentement dans la chambre en décrivant un ruisseau au tracé fantomatique. Il eut envi de bondir vers la fenêtre, mais réprimant son instinct, il fit le contraire de ce que lui dicta son système nerveux. L'émotion fit place à la réflexion même si son pouls était anormalement élevé. La fumée était parfumée et très légère. M avait dès le début écarté la possibilité de l'incendie. Il présuma qu'il s'agissait d'un fumeur. Ce pouvait être son voisin de palier... Non trop près, M était fumeur et il était certain que quelqu'un se tenait sur son balcon. Il lui semblait même que cette personne fumait tranquillement, prenant son temps. Mais c'était impossible, M venait d'admirer la ville une dernière fois il y a quelques instants seulement... Il n'y avait alors personne. De plus pour un être humain, le balcon était clairement inaccessible de l'extérieur. M n'y tenant plus se redressa en sueur, il avait déjà connu cette sensation affreuse d'être guetté depuis un lieu à la fois proche et invisible. Pétrifié par l'effroi, il cru voir se déverser depuis la fenêtre vers l'intérieur de la chambre ce qui ne pouvait être que l'ombre d'une ombre déclinante.

Deux yeux enveloppés de fumée se décrochèrent du gris de l'obscurité. F avança encore d'un pas. Disciple de la discrétion, ôte éternel de l'obscurité, on eut dit que de son corps légèrement asymétrique se dégageaient des sortes de battements silencieux. M croyait rêver, ce qu'il ressentait était difficile à définir. Il en venait à douter de l'existence de cet être des plus étranges. C'était sans doute l'âme la plus mystérieuse qu'il lui fut permis de côtoyer, et dans quelles circonstances ! Un mécanisme de chaire, de muscles et de nerfs modifia imperceptiblement l'expression impavide de son visage. F arbora un sourire d'abord timide puis comme mis en confiance, ses lèvres s'ouvrirent franchement découvrant une dentition solide. Un léger courant d'air parcouru la pièce. F pris la parole :

- Alors. Tu as finalement changé le cours des choses.

M garda le silence, il attendait de voir.

- Tu as réussi à faire libérer S, sans ton témoignage, j'ignore s'il s'en serait tiré à si bon compte. Ce qui m'intrigue, ce sont les raisons qui te poussent à agir. Oui ça reste un mystère pour moi, pourquoi t'impliques-tu avec autant d'énergie

dans des affaires qui en réalité ne te touchent pas directement. Pourquoi es tu là ? Que recherches tu ? les ennuis, le dépaysement, le danger ? Que trouve tu de si beau chez nous, pourquoi passes tu tes journées à griffonner des croquis de nos constructions, de nos mosquées et de nos souks en particulier ?

Le courant d'air naguère léger s'était mué en un vent chaud et puissant. Il soufflait en bourrasques et faisait plier les branches dans la rue, les rares passants attardés se hâtaient et avançaient la main devant les yeux pour se protéger de la poussière soulevée en tourbillons colériques.

M était désorienté. Il ne savait que répondre à cette série de questions inattendue. Cependant, il ne ressentait pas de menace dans les paroles de F. Inexplicablement, encore une fois, il se sentit en sécurité avec ce dernier. C'était comme si F s'était acharné à se rendre invisible, longeant les murs telle une forme transparente. Tant que la forme reste silencieuse, on ne la remarque pas, on ne soupçonne même pas son existence. Mais F avait choisit de lui parler, et victime de sa transparence, M pouvait le lire comme un livre. Le livre de la solitude, de l'exile. F ne pouvait compter sur personne depuis longtemps, il avait du lui aussi se faire nombre d'ennemis en dénonçant. Il avait sûrement fini par être à son tour dénoncé. M se dit qu'étant extérieur à son monde, il devait être une des rares personnes à qui il pouvait ainsi causer sans conséquences.

Voyant qu'F attendait une réponse, M inspira et dit :

- C'est exactement pour répondre à cela que j'ai entrepris ce voyage. Ne te poses-tu jamais de questions ? Tout est donc tracé dans ta vie ?

F fronça les sourcils à la manière d'un gamin effrayé à qui on aurait posé une question prêtant à conséquences. Il s'enfonça dans le coin le plus sombre de la pièce et s'assit. Il s'alluma une autre clope bon marché et parut réfléchir profondément. Sur son front s'animaient des chenilles faites de rides sans profondeur que l'âge commençait juste de creuser. Et la réponse vint, surprenante. C'était un simple :

- Si, justement.

Puis il continua hésitant.

- J'en ai marre de cette vie de traîtrise et de souffrances. Je souhaite tout recommencer, dans la lumière. L'homme à besoin de soleil pour vivre, j'ai cru un temps pouvoir m'en passer, mais je sais maintenant que c'est au dessus de mes forces. Si je continuais ainsi, je finirais un jour seul et abandonné de tous sous l'ombre d'un pont. Je t'ai observé et c'est ta façon de faire qui est la bonne.

- Je n'en suis pas certain, pourtant...

- Pourtant quoi ? Pourtant c'est ce qui te fait avancer, pourtant c'est ce qui te permet de franchir les obstacles. Tu es l'homme du dilemme et pourtant à chaque fois tu choisis bien, tu choisis juste.

- Ca non plus je n'en suis pas sûr. Je pense que le bien et le mal sont des notions qui naquirent en même temps que l'homme et son monde, durant la genèse. Imagine l'espace cet univers, penses-tu qu'une planète, qu'une étoile qui disparaîtrait dans une fantastique implosion soit bien ou mal ? Le mal ne serait-il pas la somme de ce qui dérange la majorité ?

F fronça les sourcils, l'intelligence débordait de ce regard qui n'arrivait pas à se fixer.

- Certes, le mal est bien relatif. Cependant...Je crois qu'il existe un mal absolu, intemporel. Un mal...Celui décrit dans les textes. Celui-là est lié à la fois à la conscience et à la destruction, par opposition à ce qui ne raisonne pas et à la création. Dès lors que la conscience existe, des choix se profilent qui mènent soit à créer, bâtir, donner la vie ou au contraire, à détruire, piller, saccager, éteindre la vie...Un étoile, ou un animal qui détruisent sans conscience, échappent au notions de bien et de mal, de même qu'ils échappent au temps qui somme toute demeure une invention, certainement la plus fausse de l'homme. S'il est une chose qui n'est pas linéaire, c'est bien le temps, et F se mit à rire.

- C'est juste, M rit aussi. Le temps se comprime lorsqu'on souhaite posséder l'éternité et semble s'étendre à l'infini lorsqu'on désire qu'il passe vite. Mais il existe un mystère encore plus profond. La vitesse jouerait un rôle caché. Plus on irait vite et plus le temps se ferait élastique. Mais trêve de rêverie, il faut bien vivre avec le poids des jours et les règles établies...

- Oui.

- Je pars.

- Je sais.

- Le miroir, c'est toi qui l'a changé ?

- Oui. (Il sourit)

- merci.

- La colère ne mène à rien.

- Je sais maintenant.

- Je pars aussi.

- Ou ?

- Je l'ignore, il ne fait plus bon vivre pour moi à Casa.

- Le sud ?

- Pourquoi ?

- Le sable.

- Je t'accompagne ?

- A minuit précise, train pour le Grand sud. Tu auras le temps de te préparer ?

- Le temps est ce qu'on en fait , ah, ah, ah !

Pour la première fois F sortit par la porte, dans la lumière.

Il était près de minuit, l'air saturé d'eau de mer répandait en ville humidité et parfum salé. Les réverbères éclairaient faiblement. Ils formaient à l'extrémité, de tristes halos lumineux. Les vêtements de M lui collaient au corps, le stress, le départ...Le train siffla une dernière fois, plus longuement. Il devait monter maintenant. Pourtant F n'était pas là. Tant pis. M mu par un pressentiment monta dans le dernier wagon. Il se dirigea vers le fond du compartiment. F l'attendais là, son

éternelle cigarette à la bouche. M s'assit, deux petites fossettes au milieu des joues exprimaient sa joie qu'F fit parti du voyage. Ce dernier c'était mis à l'aise, il avait étendu ses longues jambes sur ce qui devait représenter tout son bien, un grands sac vert kaki refermé à l'aide d'une épaisse corde beige. Il laissait penser qu'F avait eut un passé dans l'armée, mais M serein n'avait nulle envie d'aborder le sujet. Et déjà le train s'élançait fou vers le sud, déchirant la nuit tel une flèche noire.

A cet instant M se troubla. Il regardait F, il voyait le paysage défiler, il repensait au sac vert kaki, à cette corde nouée au bout, il se vit faire ces observations, il se contempla de l'extérieur, comme s'il était victime d'une projection astrale, ou plutôt de ce qu'il convient d'appeler un phénomène de déjà vu. C'était à la fois étonnant et indéfinissable, c'était comme s'il avait déjà vécu cette scène dans un lointain passé et qu'elle se réalisait de nouveau. En même temps que la scène se déroulait M prenait conscience du fait qu'il en connaissait les moindres détails. Même la lumière trahie par une sorte de clair-obscur lui demandait de se souvenir. Plongé dans cet état second, il ne savait plus s'il l'imaginait ou si F pencha réellement la tête en fermant les yeux pour qu'enfin ses tristes paupières ornées de cils tellement fin, se fermassent, s'endormissent. M aussi allait sombrer dans le sommeil, hélas la nuit était trop belle. Il regardait les étoiles immobiles, puissantes, dans le ciel transparent. Il imaginait quelle formaient les contours de formes mystérieuses, de corps incertains. Il pensait qu'il appartenait lui aussi à ce tout, à ce corps. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la distance incroyable qui le séparait de la plus proche de ces reines ardentes. L'homme ne pouvait pas voyager si loin. Il aurait tant aimé approcher les astres, se brûler là bas, dans le bleu étincelant comme un papillon en extase. Il pouvait néanmoins voyager par la pensée. Mais c'était si loin, si froid, cette étendue vide qui les séparaient. C'était tellement triste de savoir que la tête tournée vers le ciel il contemplait le passé, que certains de ces mondes n'existaient plus, tellement triste de savoir qu'à la fin, oui à la fin, il était prisonnier de ce joyau, de cette cage de verre, de terre et de feu, ou les hommes s'aiment et se haïssent. Prisonnier de la terre, cette cage dorée. Prisonnier pour la vie ou pour l'éternité. Condamnés à purger. Qui avait-il donc à l'extrême limite ? A la fin ? Condamné par la distance, condamné par le temps, condamné par le corps, même la pensée était limitée. En fait la vérité était qu'il était condamné par essence, il le ressentait au plus profond de son âme meurtrie. Ça le rendait si peiné pour l'ensemble des êtres de poussière, pour F pour E pour lui. M semblait si désespéré, il était inconsolable. La fatigue l'accabla et en silence, sans le déranger, ses paupières le plongèrent dans les ténèbres qui mènent de l'éveil au monde onirique. Et il rêva encore d'étoiles, mais cette fois il leur sourit, elle l'interpellèrent, il aurait tant aimé rester discuter avec elles, mais il les dépassa, il visita des mondes inconnus rencontra des êtres sans matière, il parla à des pensées, elles lui soumièrent des énigmes. Dans les mondes qu'il traversa la plupart des choses semblaient neutres et désireuses de préserver un équilibre qu'il ne comprenait pas.

Ainsi ils dormaient comme deux enfants, et les créatures de lumières du seigneur les contemplaient bienveillantes, et des être de feu en retrait les toisaient septiques. Ils fondaient endormis, transportés par ce démon de fer noir, hurleur, sur lequel se reflétaient mats, les rayon lunaires.

M ouvrit les yeux et se redressa lentement. F le regarda s'éveiller, son éternelle cigarette entre les lèvres. Il faisait extrêmement chaud dans ce train. M tourna la tête et constata qu'ils étaient seuls dans ce wagon. Il avait la gorge sèche. Il ouvrit son sac et en tira une bouteille d'eau tiède, pas agréable à boire. Néanmoins, elle lui coupa la soif. F regarda suspicieux, la bouteille qu'M lui tendait et refusa poliment. F transpirait en silence, il avait déboutonné sa chemise sur toute sa longueur pour recevoir directement le vent sur la peau. Il est vrai que ce dernier donnait l'illusion d'un rafraîchissement. F expliqua à M qu'ils avaient dépassé la ville d'Agadir. Ce nom dès lors qu'il fut prononcé pris une résonance singulière dans l'esprit encore embrumé d'M.

- Agadir, Agadir... Ça me dit quelque chose...Un truc pas gai, tragique même...
- Oui, c'est juste, Agadir fut jadis dévastée par un terrible tremblement de terre. La ville fut presque complètement détruite. Il y a eu des centaines de morts. Ce fut affreux. Les gens furent profondément choqués. Le tremblement de terre d'Agadir demeure une période noire du Maroc. La ville fut entièrement reconstruite et aujourd'hui, c'est devenu un lieu touristique à l'avenir prometteur grâce à sa superbe plage et au grand soleil qui s'y installe neuf mois sur douze.
- Ah...C'est mieux ainsi.
- Oui. Après l'horreur, la vie à comme souvent, pris le dessus.
- Encore quelques heures et nous arriverons au bout du chemin, à la ville de Darhla. Quasiment dans le désert. Dire que c'était la mer qui s'étendait là ! qu'il y avait des poissons, là ou ne subsiste que poussière ! c'est impressionnant tu verras. Tout n'est qu'argile en ce monde et le désert en est la preuve.

M détacha son regard du paysage qui défilait à une vitesse époustouflante. C'était comme si on lui passait une bande cinématographique en accéléré. Il se leva et fit quelques pas dans le compartiment toujours vide, pour se dégourdir les jambes. M avait dormi en chien de fusil et il sentait maintenant ses membres ankylosés. C'était une sensation désagréable. Mais le mouvement chassait rapidement l'engourdissement et il reprenait possession de son corps. Il s'accoua à la fenêtre pour respirer l'air surchauffé. Il leva la tête et ses yeux s'emplirent de bleu, aucun nuage ne pouvait se former ici, aucun oiseau ne pouvait déployer ses ailes dans cette fournaise. L'heure était à l'économie de l'énergie vitale. Chacun se tapit, se terre, attend, patiente...Elles l'ont, gravée dans le génome, les espèces qui évoluent dans le désert font preuve de circonspection avant d'agir. Pas de gâchis, la mort rôde. F paraissait s'adapter très rapidement au désert. Ses mouvement ( précis ) avaient banni toute excessivité. F en nage, ne bougeait que si c'était réellement utile. Ses gestes étaient moins nerveux, sa respiration plus lente, cependant ses yeux demeuraient vifs et intelligents.

M le fixa et lui demanda sans savoir pourquoi, s'il comptait se marier un jour. Son compagnon s'enfonça dans son siège comme pour s'effacer. Ses traits exprimaient la surprise, il ne savait que répondre. Il retourna donc la question à M.

- Et toi ?
- Je me pose la question...
- Moi pas, j'espère, mais je ne sais pas.
- Ça veut dire quoi le mariage pour toi ?
- Une femme, un engagement, un foyer...Des enfants, une famille...
- Bizarre, tu ne m'as pas parlé d'amour. C'est donc secondaire pour toi ?

- Tu sais, l'amour ça va ça viens alors...
- Alors je constate que ça n'a rien de merveilleux pour toi.
- Ah, ah, merveilleux ? Je ne crois plus à ça. Quand comme moi, tu n'as pas de situation et pas un sou... Aucune belle femme ne voudrais de moi, à moins quelle soit complètement sotté.

M rougit, il voulu démentir, mais, gêné, il n'osa finalement rien.

- Ainsi pour toi, l'amour se résume à un froid calcul ou chacun pèse la part qu'il apporte.
- Ecoute M, je pense que les choses ne sont pas si bien tranchées, mais concède tout de même que les exceptions sont rares.

M bascula la tête en arrière en se passant la main dans les cheveux. Il était déçu. Déçu de ne pas trouver un argument, une façon de préserver la beauté de son idéal amoureux. Il ne pouvait sacrifier cela sans lutter, sans saigner. Il y eu un long silence. Tout aurait pu s'arrêter là. Pourtant, il est des conversations que l'on abandonne pas ainsi. Celle-ci était comme un feu mourrant. Un feu dont les braises sombres n'éclairent plus mais crépitent encore faiblement. Il ne tenait qu'à M de le ranimer cet amour qu'F avait désenchanté. La chaleur était telle dans le wagon que l'air semblait avoir un poids. Le métal accumulait le chaud et le restituait

comme après une saturation. M ravala sa salive avec difficulté et F dégoulinant s'était entièrement ramassé dans le coin le plus tempéré du wagon. Un petit scarabée noir écrasé par la canicule courait sous les yeux d'M soudain ravivés. Des secondes emplies de touffeur passèrent, lentement comme dans une étuve. Suit une brève secousse métallique qui fit vibrer le corps du wagon lui donnant l'espace d'une fraction de seconde une sorte de résonance intérieure, une étrange et éphémère vie. Le pitoyable insecte se débattait désespérément les pattes et l'abdomen en l'air. Le malheureux déployait des montagnes d'énergie pour basculer et se remettre sur patte, pour reprendre la route dont l'adversité venait de l'ôter. L'insecte n'y arrivait pas, il parvenait tout juste à se balancer maladroitement sur les ailes bombées. Il ne tardera pas à agoniser pensa M. Ses petites pattes noires cessaient d'appeler à l'aide. Et c'est un bras titanesque qui saisit en douceur le scarabée puis le remis sur pattes.

M se rassisa à l'extrémité, face à F stoïque.

« En fait » commença-t-il :

- Ma façon de voir l'amour est fondamentalement différente de la tienne !
- Ca, ça ne m'étonne pas ( et il rit ), tu es tellement étrange, étranger même ( rire, sardonique cette fois ).
- Pour une part, les choses de la vie arrivent sans que l'on puisse « influencer » les causes qui leur ont donné naissance.
- Explique toi... Visiblement F était perplexe.
- Considère que je suis un événement faisant irruption dans ta vie. Tu peux me changer, agir sur moi, m'influencer donc. Maintenant que je suis là. Mais auparavant ? Rien... Tu n'aurait pas pu faire en sorte par exemple que mes parents ne s'unissent pas pour m'engendrer. L'eus-tu même fait, alors tu aurait transformé un événement en un autre : tu aurais séparé mes parents, mais je n'existerai alors plus... Tu comprends ?
- Cet juste, mais ou veux tu en venir ?
- Je considère que chaque fois que j'ouvre les yeux, que je fais un pas, il y a une femme unique qui respire et avance également vers moi. Aveugles, oui nous sommes tous aveugles, mais aimantés par la pâle lueur des étoiles, depuis la naissance nous avançons pour nous rencontrer. Et aucune force ne saurait nous arrêter, car tout dans cet univers s'entend pour nous rapprocher un peu plus chaque jour qui passe. Lorsque ces deux formes se feront face, elles ignoreront que depuis la genèse, chaque mouvements, chaque épreuves, chaque hasards, chaque contretemps, chaque frémissements se tendaient pour les lier et dans la tourmente les rassembler, comme deux tours éternelles, au pays de l'amour.

F était troublé, il n'était pas coutumier pour lui d'entendre pareils discours, c'était encore trop frais pour réagir. Il se tut et regarda M, ou plutôt le « contempla ». M avait désorganisé son système de pensée, sans le désirer vraiment. Il avait ouvert une brèche dans ce mur de résignation qui enclavait F. Son compagnon d'errance n'avait jamais pu penser l'amour autrement que comme un intérêt partagé. Et même si parfois il avait le sentiment d'avoir tord, jamais il ne n'avait perçu que l'amour pouvait avoir un coté merveilleux. Il détourna le visage, les commissures de ses minces lèvres s'étirèrent, il lança étonné:

- Par dieu le puissant ! Qui es-tu ?

Il n'y avait rien à répondre. De toute les façons, F n'espérait pas de réponse, il avait sans doute voulu marquer ainsi sa surprise. Ou peut être était-il embarrassé de montrer à M qu'il venait de réaliser qu'il s'était toujours nié le sens du véritable amour, et ainsi il mettait un terme à un silence gênant.

Ailleurs, bien plus loin, un peu partout les gens fêtaient l'an 2000, le 21ème siècle. Comme si ce nombre avait un pouvoir. Comme si 2000 avec ses trois zéros pouvait changer l'espace d'une journée la laideur du monde. M et F s'en moquaient royalement d'être passés en 2000. Qu'est ce que ça pouvait bien signifier 2000 pour tout ses fous qui chantent, dansent et se drapent de cette date, fausse. Cesseront-ils de mentir demain ? Auraient-ils mûris ? Depuis Jésus.

M n'avait pas reçu de vœux. Peut-être en France, qui sait ? Mais au Maroc, c'était impossible, il ne possédait pas d'adresse fixe. Lui aurait put écrire, mais ne le fit pas. Ca faisait partie des choses qui l'ennuyaient, écrire des lettres. Pourtant il y avait une personne particulière qu'il aurait souhaiter atteindre en cette occasion. Une femme qu'il avait aimé ou qu'il aimait encore indépendamment de E. Ils s'étaient séparés comme cela arrive si souvent, sans raison définissable. M ne l'avait plus revue, souvent, il aurait aimé savoir comment allait sa vie, si elle était heureuse, s'il lui arrivait encore de pleurer. Mais jamais il ne le fit. C'était lui qui avait décider de les séparer définitivement. C'était lui qui avait abandonné, qui avait cesser de croire. Et la meilleure chose qu'il pouvait faire, était de la laisser se reconstruire sans la couvrir de son ombre pesante. Mais c'était un pur acte d'amour ça. Se priver de savoir, passer pour un lâche, voir son image dégradée, décriée par tous. Oui, s'eut était bien plus facile d'écrire, tellement moins difficile d'inonder à nouveau sa vie, de lui faire verser des larmes. Non M c'était juré devant dieu que plus jamais dans cette existence ni dans aucune autre il ne la ferait pleurer.

Pour quelle raison F naguère si calme s'agitait-il maintenant avec une telle frénésie? M le regardait amusé, mais il avait froid. Il lui semblait qu'un liquide à la fois glacial et velouté emplissait insidieusement ses veines comme milles ruisseaux

mortels. M délirait maintenant, il voyait le visage de F crispé et ruisselant, il ne comprenait plus ce que son ami lui disait, ses lèvres peignaient des formes ovales. Etait-ce de mots qu'il essayait de lui dire ? Pourquoi s'agitait-il fou de rage ? Pourquoi cette expression de douleur sur le visage de son ami ? M laissa échapper de sa paume une carte de vœux froissée et barrée d'un trait. Le texte était inachevé :

*Salut J,  
Je voulais te souhaiter un bonne année 2000,  
J'espère que tu vas bien,  
Le temps aidant, les souvenirs s'estompent,  
Je suis partis en voyage, loin dans le désert,  
Ici tout est beau, calme, serein et bien plus,  
Ce que je vois, les mots ne sauraient le dépeindre,  
Ce que je ressens l'écriture ne peut le rendre mais, [ inachevé]*

F fou de douleur écrasa l'insecte traître, L'usurpateur était une espèce rare de scarabé, un tueur au venin mortel. F était déchiré, sa bouche écumait de rage. Ses mains tremblaient, elle tenaient désespérément le visage de son ami déjà si loin.. M était secoué de tremblements, la fièvre se mit à lui murmurer une triste et mélancolique litanie. Il se souvint avoir vu F s'éloigner en courant et revenir avec de l'aide. C'était d'autres arabes. Leurs expressions étaient graves, ils ressemblaient à des magiciens avec leurs amples djellabas. M se sentit soulevé avec beaucoup de précautions. Ou l'emportait-on ? Il s'en moquait. Un rideau humide lui troublait la vision. En vérité tout était flou autour de lui, c'était une sensation de flottement, comme dans de l'eau. Puis ce fut le feu. La douleur vint foudroyante, ses tempes voulaient exploser, tout son corps se contractait par saccades. Vinrent ensuite les ténèbres, épaisses, inquiétantes.

Il pouvait mourir. Il pouvait vivre aussi. Quand la volonté n'est plus, quand le corps abdique, Qui décide dans ces moments là ?

Et toute la tristesse de la terre s'incrusta dans les visages des arabes impuissants, il étaient neuf. M vit sept hommes et deux créatures invisibles l'une faite de feu, l'autre de pure lumière.

**FIN**

*Suite possible...*

## Epilogue

Oui, c'est vrai, M aurait dû mourir. Mais ça n'était pas écrit.

Ils avaient combattu avec lui le poison de toutes leur force. F et les six autres s'étaient démenés comme des lions pour le transporter et le faire soigner dans l'unique dispensaire de la ville. Les gens du village parlaient de miracle. L'infirmier (car il n'y avait pas de médecin dans le village ) le félicita et lui promit qu'il serait sur pied dans quelques jours. F lui rendait régulièrement visite. M se reposa bien et quitta le dispensaire peu de temps après. Ils reprirent leur route à pied vers le désert. Ils marchèrent des jours durant sous le soleil brûlant. Un midi, ils arrivèrent sur les dunes de Darhla. C'était merveilleux, tout ce sable qui s'étendait à perte de vue. Dans le désert du Sahara régnait un calme surnaturel. Seul le sirocco osait souffler et tourbillonner. Le ciel avait recréé le bleu, clair, pur, inaltérable comme toutes choses ici. Le temps semblait banni, la paix éternelle. Oui, il n'y avait pas d'hommes en ce lieu pour troubler ce précieux équilibre, rien qu'ils puissent convoiter, rien pour lequel ils puissent se battre, encore. Le désert est le miroir de l'âme, il n'offre que ce que l'homme veut accepter, voir, ressentir, rien de plus. Mais pour M et F, pèlerins de l'exil, c'était l'accomplissement d'une quête. La réalité s'était substituée au rêve. Une perle salée glissa discrètement le long du visage d'M ému.

On pouvait apercevoir en haut d'une immense dune deux minces silhouettes enturbannées, djellabas au vent, princes du désert, seigneurs du sable. Tellement seuls.

